
3 1761 08010278 3





Il a été tiré de cet ouvrage :
quarante-cinq exemplaires sur papier de Chine,
numérotés de 1 à 45,
Deux cent quarante-cinq exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 46 à 290,
quatre cent dix exemplaires sur papier vélin
des papeteries du Marais,
numérotés de 291 à 700,
et trente exemplaires sur papier de luxe,
hors numérotage,
imprimés spécialement pour l'auteur,
tous signés et parafés de sa main.

Les hommes nouveaux

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

FUMÉE D'OPIUM. Nouvelle édition, illustrée.
LES CIVILISÉS, roman. Nouvelle édition, illustrée.
L'HOMME QUI ASSASSINA, roman. Nouvelle édition, illustrée.
MADEMOISELLE DAX, JEUNE FILLE, roman. Nouvelle édition, illustrée.
LA BATAILLE, roman. Nouvelle édition, illustrée.
LES PETITES ALLIÉES, roman. Nouvelle édition, illustrée.
LA MAISON DES HOMMES VIVANTS, roman.
THOMAS L'AGNELET, roman. Nouvelle édition, illustrée.
DIX-SEPT HISTOIRES DE MARINS. Nouvelle édition, illustrée.
QUATORZE HISTOIRES DE SOLDATS.
LA DERNIÈRE DÉESSE, roman.
BÊTES ET GENS QUI S'AIMÈRENT.
LES CONDAMNÉS A MORT, roman.
L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE D'ACHMET PACHA DJEMALEDDINE.

THÉATRE

LA VEILLE D'ARMES.

En préparation :

LE DERNIER DIEU, roman

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

CLAUDE FARRÈRE

Les hommes nouveaux

ROMAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

A MES AMIS

JEAN DORNIS

ET ALFRED DROIN.

Les hommes nouveaux

PREMIÈRE PARTIE

I

La planche-passerelle franchie, Bourron, — Bourron, Amédée-Jules, l'homme de Casablanca, — enjamba le seuil de la coupée, et fut à bord. Le paquebot, encore amarré à quai, fumait fort de sa longue cheminée noire; et le mât de charge avant se hâtait de palanquer les derniers colis de passagers. Alentour, c'était d'abord le tas pressé des curieux, des amis et des flâneurs; puis l'énorme mur à meurtrières qu'est la jetée du port, étirée sur deux bonnes lieues, de l'Estaque à la Joliette; avec, en vis-à-vis, la cohue des vapeurs, des voiliers, des barques, des chalands, des ras, des ferrys, des pointus, bref, de tout ce qui peuple Marseille et sa douzaine de bassins à flot; et c'était, par-delà, Marseille même, planté sur ses quatre collines.

Du pied, qu'il avait grand, Bourron, — Amédée-Jules, — tapa les virures de teck, histoire de bien prendre possession du lieu. Il avait payé sa place,

hein ? donc, tout était à lui ; et, pour les quatre jours que dure la traversée, le bateau était sien, des paratonnerres à la quille. Arrogant, il regarda en rond, avant d'aller plus loin. Le maître de quart, qui sifflait ses ordres au treuil du mât de charge, rencontra des yeux le regard de Bourron, et reconnut le passager, habitué du paquebot, habitué de la ligne, — habitué même de toutes les lignes et de tous les paquebots méditerranéens. Car Bourron, — Amédée-Jules, — était riche. Le maître de quart, sifflet d'une main, casquette de l'autre, se hâta de saluer :

— Bê!... — fit-il, souriant d'une oreille à l'autre, — c'est-il que vous retournez chez vous, monsieur Bourron ? Pour sûr, ce n'est pas un dessalé de votre genre qui ferait la bêtise d'aller s'enquiquiner sur les bateaux de la ligne bordelaise !...

Il y a concurrence, pour le service du Maroc, entre l'armateur Paquet, — Casablanca-Marseille, — et la Transatlantique — Casablanca-Bordeaux. — Concurrence fort amicale, certes ! Mais Bourron n'ignorait pas l'art ingénieux de faire croire à l'une comme à l'autre compagnie qu'il était son client exclusif. Il préférait d'ailleurs tout de bon la ligne marseillaise.

— Parbleu ! — affirma-t-il donc, de haut.

Cévenole, — il était né à Privas, l'an 1875, — Amédée Bourron parlait sonore, et son accent natal, après quelque trente ans d'exil et de voyage par tout le monde, s'embusquait encore, vivace, à tous les coins de ses phrases. Tout de même ce n'était pas sans qu'Amédée Bourron sût y veiller. Et, d'instinct, il savait adapter cet accent, — utile parfois, — à la mentalité de ses interlocuteurs. Répondant au maître marseillais du paquebot de Marseille, on eût pu croire qu'il était né mieux qu'en Ardèche : sur la Canebière même. — C'était un homme adroit et fort que Bourron, Amédée-Jules,.. peut-être jusqu'à l'exagération.

Pour l'heure, ajoutant à son « parbleu » un salut du dos de la main, il s'en fut vers l'arrière, marchant de son pas familier, preste à la fois et pesant. L'escalier des premières s'ouvrait. Il descendit. Le meilleur était à coup sûr de vérifier tout de suite le numéro de sa cabine. Bourron chercha le premier maître d'hôtel, et le trouva.

Le paquebot... — un sept mille tonnes, vieille baille, mais encore avenante et robuste : le *Mezzar* (1),

(1) Le *Mezzar* n'existe pas. Aucun paquebot de ce nom ne figure sur les listes navales françaises.

Il n'en est pas moins déplorablement exact que nos meilleurs navires à passagers sont souvent de vieux paquebots hollandais, allemands ou autres, — rachetés, rafistolés, repeinturlurés. — On s'en contente chez nous, et Marseille s'habille ainsi, plus ou moins richement, avec les laissés-pour-compte de Rotterdam ou de Hambourg.

Pourquoi?... Mon Dieu! pour cette seule et simple raison que le peuple français n'entend rien aux choses de la mer, qu'il ignore tout de la géographie, et que jamais il n'a pu ni ne peut se persuader que cette mortelle ignorance engendra, de tous temps, tous ses mécomptes, toutes ses ruines et tous ses désastres. Colbert mourut en 1683. Son fils, en 1690. La France, de 1690 à 1921, malgré quelques sursauts d'une réaction aussi brève que fortuite, — (1775-1785; 1800-1812; 1855-1865), — n'a cessé de décroître en puissance, au fur et à mesure que croissait l'importance des relations extérieures du négoce international, des échanges intellectuels, financiers, industriels et commerciaux de peuple à peuple et de continent à continent. Chaque progrès réalisé dans cet ordre, chemins de fer, marine à vapeur, télégraphe, téléphone, T. S. F. — a précipité notre décadence. Le remède? Il faudrait que tous les Français eussent le courage de ne jamais lire, dans leurs journaux du matin, la rubrique *Politique Intérieure*, et de toujours remplacer leurs journaux du soir par des cartes géographiques d'à peu près même format...

Quand les pauvres bonnes gens de Paris comprendront que les grands malfaiteurs de notre histoire ne sont pas du tout Louis XV le Débauché, ni Robespierre le Régicide, ni Marat le Buveur de Sang, ni Charles X le Tyran, ni Napoléon III, fauteur du 2 Décembre, ni le général Boulanger, ni M. Combes,

né quelque quinze ans plus tôt, en Hollande... quand Java ni Sumatra n'en avaient plus voulu, Marseille

ni même les Jésuites, ni davantage les Francs-Maçons, mais uniquement, mais exclusivement tout ce que nous avons eu de soi-disant ministres de la Marine, de 1690 à 1921, — à trois ou quatre exceptions près, peut-être... trois ou quatre, sur trois ou quatre cents! — quand les pauvres bonnes gens de Paris s'en rendront compte, alors, peut-être, la décadence française s'enrayera-t-elle, peu à peu... Cela. d'ailleurs, n'ira pas vite. Songez que trois seulement des malfaiteurs ci-dessus désignés, seulement trois : MM. Lockroy, Pelletan et Lanessan, tous de fort bonne foi, j'en jurerais!... et tous bien riches, en tant que ministres! — car la France dépensait alors, pour ruiner sa marine, beaucoup plus de milliards que l'Amérique ou que l'Allemagne pour créer la leur!... songez que ces trois ministres-là, aussi malfaisants que bienveillants, surent, sans même s'être entendus d'avance, abattre notre marine de guerre, en moins de dix ans, — 1896-1905, — du deuxième au sixième rang, autant dire après tout le monde!... Quand on a su si vite et si bas descendre, trop d'habitudes sont prises qui vous interdisent de remonter.

Au fait, l'Angleterre d'aujourd'hui, l'Angleterre travailliste... (celle d'hier était travailleuse, et cela fait une différence)... l'Angleterre des Lloyd George, autre variété ministérielle de l'espèce Pelletan-Lanessan-Lockroy, de l'espèce des ministres qui ne sont pas les *right men in the right places*, cette pauvre Angleterre-là est en bon chemin pour nous suivre dans le glissant abîme. Elle aussi s'est éprise des empiriques; elle aussi s'est engouée des avocats véreux et des médecins sans cause; elle aussi, en fin de compte, jette aux orties ses vieux atlas et la vieille jaquette bleue des irrésistibles marins qui ont pétri de leur sang sa grandeur. Lloyd George, successeur de Nelson, cela vaut M. Leygues successeur de Colbert. *Rule Britannia upon the waves!* le Labour Party trouve la formule insuffisamment démocratique. D'ores et déjà, la toute-puissante flotte qui règna deux cent trente années durant, du Pôle Nord au Pôle Sud, cède le pas aux escadres américaines, japonaises et autres. Résultat : l'Irlande s'affranchit, l'Inde s'insurge, l'Egypte se libère, et les Dominions brisent la Couronne. En 1450, l'Angleterre, ayant perdu ses colonies d'alors, qui s'appelaient la Guyenne et la Normandie, connut un siècle de ruine et d'agonie. En 1930, l'Angleterre, ayant reperdu ses colonies de remplacement, recommencera d'agoniser. Qui vivra verra.

avait été bien contente d'en faire ses choux les plus gras!... — le paquebot grouillait de passagers. Tous les logis étaient pleins, — « pleins » n'est pas assez dire : encombrés, débordants; — et cela n'était rien encore : on avait partout dressé des couchettes supplémentaires, accroché des cadres et des hamacs, mis des matelas par terre, voire de simples paillasses; partout : dans chaque couloir et dans chaque coursive, dans chaque salle de bain, dans chaque lavabo même. Le *Mezzar* entier n'était plus qu'un effarant dortoir, où l'on ne se frayait passage qu'en enjambant de la literie. Un millier de recrues incorporées de la veille s'en allaient faire leur temps au Maroc, et s'ajoutaient à la tourbe déjà dense des émigrants, de tout ce que ce Maroc neuf et prometteur attirait à soi d'hommes, de femmes, d'enfants, las des misères ratatinées de l'Europe caduque. Recrues, émigrants et le reste piétinaient au hasard, traînant paquets, sacs, malles, valises, et se traînant soi-même. Les barrières dressées çà et là, avec l'écriteau ordinaire : *Limite des secondes classes... Strictement réservé aux premières...* ne servaient clairement qu'à s'y accoter. Au seuil même du grand salon, une juive de mellah, en guenilles, et tous ses mioches grouillant en flaque sale autour d'elle, donnait le sein au dernier-né, comme elle eût fait à fond de cale, ou au ghetto. Il fallut que Bourron, pour entrer, repoussât cette juive-là, ce qu'il fit d'ailleurs avec décision.

Dedans, — dans le grand salon, belle salle à manger assez reluisante, et qui gardait encore sa décoration néerlandaise d'autrefois : des panneaux de faïence bleue, d'un Delft charmant, — la cohue était à peine moins opaque. Penché sur ses listes et ses plans, le premier maître d'hôtel répartissait au moins mal les retardataires. Cela n'allait guère, d'ailleurs : les réclamations pleuvaient :

— Comme ça, — protestait, véhément, un Juif de

Tanger, Juif infiniment différent de la Juive accroupie à la porte, Juif moderne, et frais enrichi, et tout battant neuf, dans son complet jaquette à la mode de Marseille, et sous ses bijoux voyants, à la mode de Naples et de Tunis, — comme ça, moi, avec mes trois enfants?...

— Vous avez le 128, à deux lits, et deux installations par terre, dans le cul-de-sac du hublot. C'est à côté. Vous serez tous ensemble, autant dire.

— Que vous dites! et j'ai payé mes quatre places à plein tarif, pour tout ça?

— On ne peut pas plus! — trancha le maître d'hôtel, absolu.

Dans l'instant, ayant levé la tête, et vu Bourron, il changea de ton tout d'un coup :

— Eh! monsieur Bourron! je vous souhaite bien le bonjour! comment vous va? Autrement, vous revenez avec nous, ce voyage-ci? Bon! le commandant, il sera content... Votre cabine, que vous dites? Eh! ne vous offusquez donc pas... vous l'avez, votre cabine!... le 35, sur le pont milieu... Je sais que vous aimez d'être seul... Le 35, qué...

Bourron avait fait la moue :

— Le 35, — dit-il, — c'est petit... Oh! je connais le bateau, vous savez... On ne me la fait pas, à moi!... Le 1, le 2, le 3? rien n'était donc libre?

Le maître d'hôtel agita les deux bras :

— Rien de rien, monsieur Bourron! Il faut vous dire : nous avons à bord la dame d'un ministre, en route pour Tanger... et deux députés, pour Casa... avec encore un monsieur poète, je ne sais qui... un de l'Académie, pas moins... et ami du Maréchal. Pensez ce qu'il a fallu!... Tenez, votre ami, vous savez bien : monsieur l'inspecteur général des Travaux et des Palais... lui aussi, j'ai dû le mettre sur le pont milieu... juste à côté de vous, d'ailleurs, au 37... C'est pour vous dire...

— Bah? — fit Bourron : — M. de Tolly?

— Oui bien! M. de Tolly, — affirma le maître d'hôtel, respectueux. — Il est déjà à bord, je viens de le voir... Je vous mène le chercher?

Dédaigneux des trente passagers piétinant, qui attendaient pour être casés son bon plaisir, le maître d'hôtel se levait déjà.

— Non, non! — Bourron, lui aussi, devenait déférent, pour nommer le très puissant inspecteur général, bras droit, on le savait, du maréchal Lyautey lui-même. — Restez où vous êtes, maître d'hôtel : vous avez du travail... et je ne veux pas déranger comme ça M. de Tolly... D'ici Casablanca, on aura le temps de se voir... A cette heure, où est le commandant?

Le chœur des trente passagers, trouvant le dialogue long, s'était pris à grogner. Bourron, s'en avisant, fit face, et ricana. Certes, peu lui importait qu'on fût ou qu'on ne fût pas content. Il était plus que les autres, hein? puisqu'il payait autant, et pouvait payer plus. Il tâta, insolent, sa poche à portefeuille. Et il allait passer outre, quand il s'arrêta net, étonné par le visage et par l'allure d'une passagère qui était là, et qui attendait le bon plaisir du maître d'hôtel avec une telle indifférence, si hautaine et si lointaine, que Bourron, brusquement, se sentit, en cette présence, confus, gêné et petit.

La passagère était grande, et très belle. Bourron ne s'en rendit pas même compte. Il s'était effacé, d'instinct. Et il ne s'en alla pas, d'instinct encore. La passagère, elle, avait avancé. Et le maître d'hôtel, redevenu très important, lui demanda son nom.

— Madame Séveral... Christiane Séveral.

Derechef, le maître d'hôtel s'adoucit :

— Ah! — dit-il, — je sais... Vous avez le 126, madame. Ce n'est pas très bien... excusez la compagnie... Mais on a fait tout ce qu'on a pu... A Tanger, vous pourrez changer, en tout cas... Et d'ici là, tout

ce que vous voudrez, vous n'avez qu'à demander... M. de Tolly m'a parlé pour vous, n'ayez crainte...

Madame Séveral semblait n'avoir nullement crainte. Elle s'informa seulement :

— J'ai le... 126?...

Alors, Bourron, qui, au nom de M. de Tolly, s'était rapproché, osa intervenir :

— Madame, si vous permettez? je suis un bon ami de M. de Tolly, et je connais bien le bateau...

— Pour sûr, — confirma le maître d'hôtel empressé.

...Il se noue beaucoup d'intrigues sur mer, au cours des longues traversées en paquebot; et les maîtres d'hôtel n'ont point accoutumé d'y perdre.

Le maître d'hôtel du *Mezzar* n'ignorait rien de ces choses. D'un coup d'œil, il avait évalué la passagère; et il connaissait le passager, lequel, à l'occasion, savait abuser des plus somptueux pourboires...

— D'autant, — reprit-il donc, saisissant le joint de l'affaire, — d'autant que le commandant voudra forcément vous avoir tous à sa table, vous deux, madame et monsieur, et aussi M. de Tolly... Ça fait qu'il faut que je me permette... des fois que vous ne vous connaîtriez pas déjà ?... Madame, c'est M. Bourron, M. Bourron, Amédée! à Casablanca, on ne jure que par son nom... et voilà madame Séveral, Christiane...

L'accent provençal ajoute à tout tant de bonhomie que la présentation, encore que bien imprévue, ne choqua pas madame Séveral. Et comme Bourron, s'enhardissant, insistait :

— Madame, je vous guiderai bien, si vous acceptez?...

Elle accepta, tout bonnement :

— Monsieur, volontiers.

II

Par les cursives, ils s'en allèrent, Amédée Bourron montrant le chemin. Madame Séveral, qui marchait derrière, eut loisir d'examiner son guide bénévole. Elle l'avait déjà ouï parler. Et, pour elle, il avait su merveilleusement modérer l'accent méridional. A telles enseignes qu'elle l'avait pris tout à fait pour un homme du monde. A le voir, l'impression n'était pas démentie. Plus grand que ne sont à l'ordinaire les Provençaux, et même les Cévenoles, il était aussi moins brun, et sa moustache, qu'il portait trop forte sur un menton rasé, un peu court, apparaissait presque blonde. L'ensemble n'était donc pas vulgaire. Et, quoique un peu lourd, Amédée Bourron portait beau. Il était souple et musclé, avec de fortes dents saines. Les femmes se retournaient souvent, quand il passait, soit à Casablanca, sur la place de France, soit même sur la Canebière, à Marseille.

Madame Séveral, toutefois, ne se retourna pas, quand Amédée Bourron, l'ayant conduite jusqu'au seuil du 126, dut l'y laisser, et remonta sur le pont. A vrai dire, elle n'interrompit pas non plus la femme de chambre de la coursive, quand cette femme, l'ayant vue venir conduite par Bourron, et la croyant sa

parente ou son amie, se hâta de chanter les louanges du grand homme de Casablanca :

— Madame voyage avec M. Bourron? Sûr et certain qu'alors madame aura de l'agrément! Il se connaît en voyages, M. Bourron! et pour tout ce qui est du Maroc aussi!

Enthousiaste, elle empoignait à deux mains le mince bagage de la voyageuse, et le disposait confortablement sur la couchette et dans les filets.

— Merci beaucoup, — murmurait madame Séveral, mi-gênée, mi-curieuse.

La femme de chambre s'empressa de plus belle :

— Merci de rien, madame... d'abord, et d'une, c'est mon service... c'est vrai qu'on le fait ou qu'on ne le fait pas... qu'on le fait plus ou moins, pour dire le juste!... Dame, vous êtes témoin : tant et tant, et trop de monde, sur ce pauvre bateau! Dieu le Père n'y suffirait... Mais une amie de M. Bourron, ça se soigne! Il faudrait être bête et ingrat!...

La curiosité l'emporta sur la gêne :

— Je vois que vous aimez beaucoup M. Bourron?...

La bonne femme s'anima :

— Beaucoup, vous dites? Plus encore que ça, allez! et vous pouvez le lui redire! Rapport qu'on n'en trouve pas tant, des comme lui, aussi riches, aussi larges, et si peu fiers! Mais, qué! vous le connaissez, hein!

Madame Séveral secoua la tête :

— Mais non, justement! je ne le connais pas... Nous avons un ami commun, M. de Tolly... et voilà tout... J'ignorais M. Bourron... vous dites bien Bourron, n'est-ce pas?

La femme de chambre en resta bouche bée :

— Pardi! — fit-elle, au bout d'une bonne seconde, — c'est Bourron, sûr et certain! celui de Casablanca! Quoi! dans tout le Maroc, on ne jure que par lui... ce n'est pas possible que vous ne sachiez pas?...

Les deux valises et le nécessaire étaient casés au

mieux. Mais la femme de chambre, marseillaise, comme à peu près tout le personnel du bord, était bavarde et familière, — beaucoup plus que n'eût exigé la correction du service, cette correction qui fait la prospérité des compagnies de navigation.

— Ce n'est pas possible que vous ne sachiez pas le monsieur qu'il est, M. Bourron ?

Elle allait en dire beaucoup plus. Madame Séveral s'en voulut d'avoir déjà tant écouté :

— Non ! — dit-elle soudain, bien net : — non, je ne sais pas... C'est mon premier voyage au Maroc, vous comprenez... Là ! tout est en place, je vous remercie. A tantôt !

Elle ferma sa porte. Et la femme de chambre s'en alla, un peu déçue...

Une cloche tinta, à coups pressés. Puis la sirène jeta son hurlement d'agonie : le *Mezzar* appareillait. Amédée Bourron, revenu sur le pont, espéra, mais en vain, que madame Séveral y remonterait aussi, pour jouir d'un spectacle attrayant, certes, pour des yeux qui ne l'ont jamais vu. La foule des curieux, des amis, des parents, avait quitté le bord, et se pressait sur le quai, le long du paquebot dont un remorqueur tirait déjà l'étrave vers le large. Quatre musiciens ambulants, — violon, flûte, clarinette et violoncelle, — nasillaient un Chant du Départ éminemment symbolique, et la foule épaisse des passagers, alignés en abord de l'avant à l'arrière du navire, jetait des sous, des lazzis, des adieux aussi, pêle-mêle. Des mouchoirs volaient au vent. La sirène hurla de nouveau, et sa vapeur retombant en pluie arrosa copieusement force gens malencontreux. Les deux dernières amarres, larguées soudain, fouettèrent l'eau, avant d'être embraquées à bord et lovées. Enfin l'hélice battit en avant, et le paquebot fit route pour se dégager des jetées. Le quai des Anglais, puis le bassin de la gare mari-

time furent dépassés. Après, les avant-ports s'ouvrirent. Marseille est vaste ; et c'était un bon mille, pour le *Mezzar*, avant d'être sorti de la dernière passe.

Cinq heures avaient sonné. La nuit venait : on était en automne. A l'ouest, derrière Pomègue et Ratonneau, le soleil plongeait dans la mer, l'incendiant toute. Il avait plu le matin, et le vent soufflait de l'est. Mais, à Marseille, les jours pluvieux connaissent souvent d'éclatants crépuscules. L'eau du ciel s'était mi-condensée, mi-dissipée. Tant et tant, qu'au sud, par-dessus les dômes bleus de Sainte-Marie-Majeure, la Vierge d'or de Notre-Dame de la Garde se haussait, embuée, imprécise, mais bien visible, et comme suspendue en plein ciel.

La passe de l'Estaque s'ouvrit enfin, et le paquebot y donna. Derrière, ce furent Arenc et la Madrague. Devant, la pleine mer. Le *Mezzar* mit de la barre, et prit sa vitesse de route, le cap sur Palos d'Espagne. Par tribord, on vit encore les falaises qui cachent l'étang de Berre, avec l'enfilade vertigineuse des tunnels et des viaducs de sa voie ferrée, laquelle enjambe crique après crique, d'un promontoire à l'autre. Et par bâbord, très loin, Marseille, qui fuyait et se rapetissait dans la brume du soir.

Lors, il fit froid tout d'un coup. Et, la cloche du bord ayant piqué quatre, — deux coups doublés, pour six heures, — les maîtres d'hôtel parcoururent tous les ponts, pour annoncer le dîner des premières classes.

III

Aux grandes tables, les passagers avaient déjà pris place. Mais ces passagers-là étaient le menu fretin, ceux qu'on ne connaît pas, ceux qui paient, tout court. Et la table du commandant, une table à huit couverts, reléguée en abord, une table qui n'avait l'air de rien, et qui était tout de même la table de choix, celle où s'asseyaient exclusivement les passagers de marque, la table du commandant n'avait pas encore de convives, quand Amédée Bourron, l'appareillage fini, vint s'asseoir.

Il n'hésita pas, d'ailleurs, et s'en fut droit à la place qu'il jugeait sienne. — Voyons, qui dînerait là ? Les deux députés, le monsieur poète, M. de Tolly, les dames ?.. Oui, c'était ça. Des cartons calligraphiés marquaient les serviettes. Et dans le même instant, donnant un coup d'œil aux noms écrits, cet homme sans timidité rougit : le hasard des préséances lui donnait pour voisine madame Séveral. Quatre flacons de vin étaient sur la table. Bourron se versa un rouge bord et l'avala d'un trait. Il n'avait pas soif. On l'eût embarrassé en lui demandant pourquoi il avait bu.

— Hello ! — cria une voix claire : — master Bour-

ron, Dieu me damne ! lui-même en personne ! Et comment allez-vous, master ?

M. de Tolly, inspecteur général des Travaux et Palais, ministre d'Etat de l'Empire Chérifien, s'annonçait.

Homme pittoresque et réjouissant, que cet homme-là ! farci de tics et de toquades, dont une anglomanie têtue n'était pas la moindre ; mais grand homme, par surcroît... grand par l'intelligence et par l'esprit, grand par le savoir et par le jugement, grand enfin par la tâche déjà remplie : personne n'avait mieux aidé Lyautey, dans son gigantesque effort ; personne n'avait fait davantage, pour métamorphoser le Maroc anarchique et féodal, le sanglant Maroc de naguère, en cet empire neuf, moderne, futuriste qu'est devenu, tout d'un coup, le vieux Moghreb des Khalifes d'Occident...

Homme mince et long, par ailleurs ; très souple, avec une maigre face glabre où luisaient deux yeux moqueurs et perçants. Homme infiniment élégant, pour finir ; et non pas tant par l'habit que par la mine ; homme qui sentait son gentilhomme d'une lieue, et qui l'était de la tête aux pieds, et de la cervelle au cœur. — Tel était, tout additionné, Maurice de Tolly, qui, n'ayant point encore doublé sa cinquantaine, avait, de 1912 à 1920, entre Agadir et Oudjda, percé quatre-vingts routes, lancé vingt-deux ponts, édifié seize palais... le tout sans préjudice de villes créées, de ports creusés, de parcs plantés et de ruines antiques découvertes... et qui, ayant fait tout cela, et davantage, n'en était pas plus fier, n'en soufflait jamais mot, et n'y pensait même pas.

Il arrivait, cependant. Il tendait à Bourron une dextre large ouverte :

— Master ! j'ose me dire content, et bougrement,

de rencontrer votre hure sympathique sur cette baille de bénédiction ! La santé ?

Amédée Bourron, qui souriait d'une oreille à l'autre, commença de répondre :

— Excellente, monsieur l'Inspecteur... Et vous-mêm... ?

Déjà Tolly l'interrompait :

— Les affaires ?

— Très bonnes. Mais..

— Et le reste ?

— Le reste... heu...

Tolly, énergiquement, opina du chef :

— Le reste pareillement, je vois ! Master, vous êtes un homme ferme en ses desseins, et selon mon cœur. Soyez donc béni !...

Coupé trois et quatre fois, Bourron vint pourtant au bout de sa première phrase :

— Monsieur de Tolly ! mais vous-même ?... la santé ?... les affaires ?...

Mais Tolly haussait les épaules :

— Master, vous vous en foutez ! et moi comme vous, figurez-vous... Alors, parlons d'autre chose, et parlons mieux ! Tenez : voilà deux *genses* qui nous arrivent, et dont chaque sourire vaut un marché... Comme je vous dis ! Veillez à ce marché, master Bourron ! Tenez : je suis bon homme, et vais vous préparer les choses, en faisant les présentations d'usage...

Les deux survenants, — les deux députés ci-dessous annoncés, — apparaissaient, au bas du grand escalier à lourde rampe, orgueil du paquebot.

Et M. de Tolly poursuivait :

— Messieurs, le bonsoir ! Souffrez que je vous présente ce vieil ami, un Casablancais de premier brin, mon fidèle Bourron, Amédée-Jules ! Master, voici MM. Masméjean, député de Cannes, et Nieuverhuisse, député de Tourcoing... deux amis, je vous jure !..

Messieurs, voici le seigneur Bourron, maître, à Casablanca, des monts et de la plaine, des négoces et des fabriques...

Les députés s'inclinaient. Maurice de Tolly coupa court aux politesses qui allaient s'échanger :

— By Jove ! — cria-t-il : — j'aperçois le bouquet de notre table : M. Tondrass, le poète que vous savez, près d'honorer de sa divine présence cette prosaïque terre marocaine... Et mieux que lui : le charme, la grâce, les amours ! madame Doryan, la femme de notre bon ministre de je ne sais quoi... avec madame Séveral, belle autant qu'une femme de ministre !... Messieurs !..

Tout le monde s'était levé. Il y eut de grandes salutations. Et cela ne s'interrompit pas quand, huitième, un tout petit homme, sec comme sarment, se vint joindre à la compagnie : le capitaine Antonelli, vieux marin, commandant le *Mezzar*.

— Mesdames, messieurs, — dit-il tout de suite, prenant d'emblée le commandement de sa table, comme il avait celui de son bâtiment, — assis, je vous en supplie ! Mousse ! qu'on serve !... et du champagne !... Je sais ce que je dois aux hôtes que j'ai l'honneur de conduire de cette Marseille, qui disparaît derrière, jusqu'à ce Maroc qui tantôt paraîtra devant !

L'accent méridional reparaissait. Mais plus dur et plus âpre ; moins jovial : le capitaine Antonelli, comme les trois quarts de ses collègues, les capitaines au long cours de Marseille, était Corse.

Beaucoup moins vulgaire qu'aucun homme du continent, le capitaine Antonelli, Corse, imposa d'emblée aux dames ; imposa pareillement au poète Tondrass ; imposa même aux députés, quoique accoutumés à toutes les sortes de rencontres. Quant à Bourron, quant à Tolly, ils fréquentaient la ligne depuis trop longtemps pour qu'aucun capitaine de paquebot leur fût inconnu.

Les servants venaient d'apporter coupes et bouteilles. Le champagne fusa. Et le capitaine Antonelli leva d'abord sa coupe :

— Mesdames, messieurs, je ne bois pas à notre heureuse traversée : car notre traversée sera heureuse, n'ayez crainte là-dessus : c'est mon affaire, et j'en réponds. Mais je bois à votre heureuse arrivée là-bas, et à votre heureux séjour dans ce Maroc tout neuf ! Et ceci n'est pas un vœu superflu : car je vous proteste que moi, qui commande le *Mezzar* depuis le premier temps de l'occupation, et qui n'ai pas changé de bateau, même durant la guerre, j'ai transporté de Marseille à Casa bien des gens tout à fait aimables, et qui partaient pleins d'espoir, avec mille projets magnifiques, dont le moindre devait les enrichir ; mais aussi j'ai ramené de Casa à Marseille les trois quarts de ces mêmes gens, qui s'en revenaient, tous déçus et désespérés ; et quant à ceux que je n'ai point revus, je sais que le cimetière en connaît quelques-uns.

Il y a, dans tout Corse vraiment Corse, un poète funéraire, de la race de ceux que Mérimée décrivit si justement dans sa *Colomba*.

A telles enseignes que, quand le capitaine Antonelli eut porté son toast et vidé son verre, un silence brusque pesa. Il fallut l'insouciance hardie d'un Maurice de Tolly pour secouer sur-le-champ l'impression fâcheuse :

— Hello ! cap'tain ! — cria-t-il vivement : — vous nous donneriez froid dans le dos, avec vos pronostics sinistres ! By Jove ! vous avez tort, cap'tain Antonelli ! Le Maroc est une terre bougrement plus hospitalière que vous ne semblez l'estimer. A preuve : master Bourron, que voici... et votre serviteur, moi-même... Ah ! ah ! vous voilà knock out, excellent cap'tain ! Car le Maroc ne nous a pas si mal traités, master Bourron et moi !... Je n'étais rien du tout, en 1912,

lorsque la fantaisie me passa par la tête de jeter aux orties toute ma vieille vie française, et d'aller à Tanger chercher fortune !.. Et je suis devenu des tas de choses : architecte, archéologue, ministre du Sultan, conseiller du Résident Général, ingénieur, jardinier, spéculateur, arabisant, philologue et même industriel et propriétaire... Hein ! dites que je mens ? vous ne pourriez pas !.. Et quant à master Bourron... il était encore beaucoup moins que moi, dans le temps que je n'étais rien !... et il est devenu tout : marchand de blé, marchand de mules, marchand de chameaux, marchand de ciment, marchand de plâtre, marchand de bois, marchand de routes, marchand de maisons, marchand de villes et de capitales, marchand d'hommes, de tribus, de nations... By Jove ! master Bourron : au nom du Maréchal Résident, je vous achète le Maroc entier, qui est vraiment vôtre... Combien ?

Tout le monde riait maintenant, très fort.

Mais, tout d'un coup, M. de Tolly changea de ton :

— Acheter n'est guère ! — proclama-t-il : — vendre est davantage. Master Bourron, je veux vous vendre une chose précieuse. Faites-vous l'affaire ?

— Je fais toutes les affaires ! — affirma Bourron, qui riait, comme tout le monde, et plus bruyamment que personne.

Tout cela, d'ailleurs, ne s'était pas passé sans qu'on eût assez agréablement dîné. La table du *Mezzar*, encore qu'assez moyenne, et tout à fait indigne de l'antique réputation des paquebots français (1), était

(1) Il y a trente ans, les paquebots français, qui égalaient leurs rivaux anglais, — leurs seuls rivaux alors ! — par la vitesse, par le confortable et par la sécurité, les surpassaient de loin par l'excellence d'une cuisine sans rivale au monde. Et, de Nagasaki à San Franciso, par Calcutta, Melbourne, New-York et l'Europe, les touristes à peu près corrects auraient eu

tour de même abondante et suffisante ; et Maurice de Tolly n'était pas homme à parler sans boire. Une gaîté générale avait donc insidieusement succédé à la gêne et au trouble que le bon capitaine Antonelli avit suscités, sans s'en douter peut-être.

Lors, Bourron, Amédée-Jules, ayant répondu, quand M. de Tolly l'interrogeait :

— Je fais toutes les affaires!

M. de Tolly lui répliqua tout de go :

— Faites donc celle-ci : d'autant qu'elle est bonne! Vous savez mieux que moi, master, les efforts du Maréchal, pour ressusciter la vieille supériorité du

honte de prendre n'importe quels autres *liners* que ceux des *french-lines*. Les choses ont bien changé, depuis! Dès 1899 ou 1900, on adopta, à peu près partout, et d'abord sur nos Transatlantiques et sur nos Messageries, une politique d'économies somptuaires, tout bonnement ruineuse. — Cependant, les marines marchandes américaine, allemande, japonaise, néerlandaise naissaient, et manœuvraient a l'inverse de la nôtre. — Il est d'ailleurs strictement juste d'accuser notre Parlement, toujours prodigieusement ignare en tout ce qui concerne la mer, et d'innocenter nos malheureux armateurs : tels de ceux-ci, comme les Paquet de Marseille, plus haut nommés, ont fait au contraire les plus beaux efforts, pour rendre quelque éclat à notre pavillon, — hélas, bien terni! — Plus tard, les syndicats s'en mêlèrent : syndicats de matelots, syndicats de dockers, syndicats de chauffeurs, syndicats de maîtres d'hôtel, syndicats de capitaines et syndicats de garçons de cabine. Tous, résolus à travailler le moins possible, en étant payés le plus possible, amenèrent peu a peu sur nos malencontreux paquebots le règne du far-niente, la négligence, et, par-dessus tout, la répugnante saleté. La clientèle étrangère, — la seule fructueuse, — et surtout celle des globe-trotters, — la seule qui enrichit, — nous quitta sur le champ. Et malgré quelques belles réactions, comme celle que tenta le regretté J.-Ch. Roux, président de la Compagnie Générale Transatlantique, ces clientèles ne nous sont point encore revenues, — même après 1919! — En mai 1922, pour ne citer qu'un fait, un Maréchal de France, revenant d'Amérique à Paris, après un brillant voyage de propagande, préférait passer par Liverpool et Londres, — malgré divers inconvénients, — et naviguer à bord d'un paquebot britannique.

Maroc, en ce qui concerne les fabrications de tapis indigènes ?

— Je sais, bien sûr ! — fit Bourron, éberlué. Il s'attendait à tout plutôt qu'à cela.

— Eh bien ! — reprit Tolly, — le Maréchal a pensé, figurez-vous, que la chose principale, pour revivifier cette industrie, quasi morte à l'heure actuelle...

— Oh ! — interrompit Bourron, — vous pouvez dire morte tout à fait...

— La chose principale, — continuait Tolly, imperturbable, — n'est rien de ce que vous pourriez penser !...

— Bah ?

— Non ! — Tolly continuait, goguenard et formel : — les tapis indigènes, en effet, master, n'ont besoin ni d'argent (le Maréchal a trouvé des milliards en France), ni de main-d'œuvre (le Maroc est une terre peuplée), ni même des techniciens nécessaires : au besoin, je suis là ; et je suis bon à bien des choses !...

— Boufre oui ! — approuva Bourron, qui poussa l'assentiment jusqu'à l'enthousiasme.

Et Tolly, le saluant de la main, acheva :

— Les tapis indigènes, bref, n'ont besoin, pour revivre, que d'une organisation ; d'une direction ; d'un chef ; d'une tête ! C'est cette tête que je leur apporte, en exécution des ordres que le Maréchal a bien voulu me donner... Donc, et désormais, les tapis indigènes revivent, et vont connaître une prospérité miraculeuse. Master, je vous vends des tapis indigènes ! Achetez-vous ?

Amédée Bourron se prit à rire :

— Je crois bien que j'achète ! — affirma-t-il : — mais à qui paierai-je ? à vous, monsieur de Tolly ?...

— Non pas ! — riposta Tolly, qui éclatait de rire : — à madame que voilà ! oui, master ! à madame Séveral... C'est elle que le Maréchal fait venir de France, pour organiser, diriger et commander la

fabrication des tapis marocains. Le Maréchal, qui sait ce qu'il fait, a jugé que, seule, une Française apporterait à cette besogne difficultueuse tout ce qu'il y faut de goût, de tact, d'ingéniosité, d'érudition...

Bouche bée, Bourron contemplait sa voisine. Tout le reste de la table, les députés d'abord, s'inclinait galamment devant la jeune et si jolie dame, investie, pour une si grave affaire, de la confiance du Maréchal Résident...

Si bien qu'elle ne put s'empêcher de protester :

— Oh ! cher monsieur... vous arrangez beaucoup trop bien les choses... la vérité vraie, c'est que le Maréchal, avec qui ma famille est alliée, quoique de bien loin, a voulu surtout me sortir de peine... Je ne savais trop que devenir en France, après la mort de mon mari, tué à l'ennemi... Et comme il fallait, pour ces fabrications de tapis, quelqu'un dont on fût bien sûr... tout a tenu là-dedans !...

Le député de Tourcoing fut plus prompt que le député de Cannes :

— Madame, — dit-il, d'emblée, — nous connaissons trop bien le Maréchal, pour n'être pas bien sûrs qu'avant de penser à ses amis il pense au pays. Quels que soient vos liens avec lui, s'il vous a nommée, c'est que vous êtes très digne du poste.

— On s'en serait douté, rien qu'à vous regarder ! — ajouta son collègue.

Entre Nieuverhuisse et Masméjean, il y avait l'écart qui sépare leurs races : l'homme du Nord pensait plus vite, l'homme du Midi parlait mieux. Ce fut au député de Cannes que madame Séveral, qui ne valait ni plus ni moins qu'une autre femme, rendit d'abord le remerciement de son sourire.

Amédée Bourron, cependant, qui avait une tête sur ses épaules, et, dans cette tête, une cervelle, avait réfléchi :

— Donc, madame, — dit-il, — vous allez au Maroc

pour y fabriquer des tapis? Dure besogne, je vous le dis! Et vous aurez besoin d'épaules à quoi vous appuyer, pour mener à bien votre affaire... Alors, M. de Tolly est là, qui peut vous le dire : je ne suis pas un sauteur, ni un carottier, ni un mauvais ami... je suis un bon homme, connu, et qui a de quoi faire... quand je me mêle de quelque chose, tout de suite ce quelque chose va mieux... Tout ça, seulement pour vous dire que, à la demande de M. de Tolly, je me mêlerai volontiers de vos tapis... oui dà! comme j'ai l'honneur... Voici ma main tendue, topez-y!...

Madame Séveral s'était prise à rire. Mais elle n'en topa pas moins.

IV

Maintenant, il faisait nuit noire. La brise s'était éteinte, et le ciel avait mis tous ses diamants. La mer, plate, jaillissait à peine sous l'étrave, et le sillage s'étalait jusqu'à l'horizon, telle une grand'-route phosphorescente.

On avait mangé. On avait bu. On avait fait un bridge au fumoir, parmi des liqueurs et des cigares. Puis le poète Tondrass s'était retiré le premier : la poésie ne vit que de méditations solitaires. Et les députés Nieuverhuisse et Masméjean l'avaient suivi : la politique a ceci de commun avec la poésie que toutes deux mettent leurs servants au-dessus des autres hommes, à leur propre appréciation, tout au moins...

Enfin, M. de Tolly avait reconduit, jusque chez elle, madame Doryan, qui affirmait ne pouvoir pas retrouver, toute seule, dans ce labyrinthe effarant qu'est un paquebot, le chemin de sa cabine. Et, depuis longtemps déjà, le capitaine Antonelli avait regagné sa passerelle. Seuls restaient, quand la cloche *piqua six*, — onze heures du soir, — madame Séveral avec Amédée Bourron, l'un et l'autre accoudés, sous la lune naissante, à la rambarde arrière du paquebot.

Ils causaient.

— Ainsi donc, — résumait Bourron, — si vous risquez vos petits pieds dans ce Maroc du diable, ce n'est ni par vocation, ni par goût?

— Mon Dieu non ! — avoua nettement Christiane Séveral : — c'est par nécessité, monsieur. Mais nécessité vaut bien goût et vocation ensemble. Je vous l'ai dit : je n'ai pas encore été endurcie au malheur. J'avais eu l'enfance la plus douce, j'avais fait un mariage très bon... par ailleurs même, je n'avais connu que des joies... et les plus belles !... quand toute ma vie s'écroula d'un seul coup, le jour que M. Séveral fut tué, à la bataille du 18 juillet 1918.

— Madame, — fit Bourron, patriote, — M. Séveral eut au moins cette consolation de pressentir, avant qu'il fût mort, notre définitive victoire, et la déroute des Prussiens.

— Oui...

Madame Séveral avait baissé la tête. Bourron baissa la tête aussi, plus bas. Il n'était pas à son aise : lui-même, à tout trop bien peser, n'avait pas fait la guerre.

Mais madame Séveral, secouant ses lourds souvenirs, poursuivait :

— On a beau avoir du chagrin, monsieur, il faut tout de même vivre !... Une veuve, c'est une femme comme les autres... Et quand elle est mère de famille...

— Bah ! — fit Bourron, qui n'y avait pas songé une minute : — vous avez des enfants ?

— Non ! — dit madame Séveral, hochant la tête : — je n'ai même pas cette joie... Mon mari, s'en allant, est parti tout entier, sans me rien laisser de lui. Mais j'ai un frère cadet, très cadet, qui est encore au collège, et dont il faut que j'assure la vie.

— Quel âge a-t-il ?

— Dix-huit ans... J'en ai, moi, vingt-neuf... Un si

petit enfant, que j'ai vu grandir, que j'ai vu jouer, que j'ai vu devenir, c'est comme un fils à moi, que m'auraient légué mon père et ma mère... Quand on a de telles charges, qu'on ne pourrait rejeter sans déshonneur, il est tout à fait impossible de songer à quitter la vie... ce que j'aurais probablement fait si j'avais été seule au monde.

La perspective d'un tel suicide bouleversa le pauvre Bourron :

— Madame! — s'écria-t-il, — si vous avez jamais pensé à de telles horreurs, j'espère que vos amis vous ont d'abord arrêtée?... Car vous avez des amis... M. de Tolly d'abord...

— M. de Tolly, — expliqua madame Séveral, — est en effet, pour moi, un ami excellent. Mais il fut plutôt un ami de mon mari qu'un ami mien... Et puis, croyez-vous qu'un ami soit tellement grand'-chose pour une femme?... Non, en vérité! Et si je n'avais pas eu mon petit Jean...

— Votre frère?...

— Oui, mon frère... Jean de Sainte-Foy.... Je suis d'une très vieille famille lyonnaise, je me suis appelée mademoiselle de Sainte-Foy... Mes ancêtres ont été seigneurs de Saint-Thivier, près de Trévoux, dans le Lyonnais... Et, mon père et ma mère étant morts depuis déjà bien longtemps, mon frère est aujourd'hui le dernier descendant de cette ancienne race, les Sainte-Foy de Saint-Thivier... Je ne l'ai d'ailleurs pas à ma charge pour bien longtemps, car il a été reçu, cette année, à Polytechnique...

— Oh! — fit Bourron, impressionné : — voilà qui est magnifique!

— Voilà qui est au moins rassurant, et qui me rend ma pleine liberté. C'est peut-être, d'ailleurs, parce que notre vieil ami Tolly s'est rendu compte de cette liberté qui me revenait, sitôt assurée la carrière de Jean, qu'il a cru devoir s'occuper de

moi d'une manière vraiment efficace, et qu'il m'a procuré cette situation que je viens occuper au Maroc.

Amédée Bourron releva la tête, et s'accouda fortement au plat-bord :

— Madame Séveral, il faut que vous m'excusiez : je ne suis pas, moi, comme vous, d'une ancienne famille. Mon père, mon grand-père, mes aïeux... et Dieu sait que je ne pourrais pas en nommer beaucoup sans m'embrouiller... furent d'honnêtes gens des Cévennes, très pauvres, et dont chacun éleva ses enfants comme il put, et les vit se faire leur chemin dans la vie comme ils purent. Je suis peut-être, moi, le plus fortuné de tous... Et ce n'est guère beaucoup dire, malgré que j'aie fait de mon mieux et que je sois parvenu à une position, dans ce Maroc où nous allons, qui n'est pas méprisable!

— Je suis bien sûre de cela, — affirma madame Séveral, polie.

— Oui! — certifia Bourron : — c'est comme je vous le dis, et vous avez raison de me croire!... Ce que je vous déclare là, ce n'est pas affaire de vanité : mais je veux vous persuader tout de bon que je connais mon Maroc, et que je suis à même de donner de bons conseils à qui s'y lance au hasard, pour faire fortune, mais sans savoir ni comment, ni quand... Oh! j'ai bien entendu : les tapis! vos tapis!... vous allez au Maroc, appointée par le Gouvernement, ou par la Résidence, n'importe, pour y remettre à neuf cette pauvre industrie vermoulue, les tapis indigènes?... Eh bien! je ne dis pas que ce n'est rien... Mais je dis que ce n'est pas grand'chose... Et je dis surtout que ce n'est pas pour vous. — Non. Oh! n'ayez crainte : ce ne sont pas des compliments... Moi, je suis une brute, et je n'ai jamais su parler joli... Ce que je vous dis, je le pense ; et je voudrais vous en persuader... Une dame comme vous,

bien née, instruite de tout, habituée au grand monde... les tapis seraient ce qu'il vous faut? — Allons donc! il ne se mouche pas du pied, M. de Tolly ! — Mais le Maroc n'est pas si sot que cela, et je vous jure bien que nous empêcherons cette bêtise... Ne me répondez pas, madame! écoutez-moi plutôt, et comprenez bien : nous autres, Marocains de Casablanca, nous sommes une race jeune, et, tout riches qu'on nous croit, nous n'avons pas les moyens de gaspiller, comme on gaspille en France... Quelqu'un dans votre genre, confiné dans la laine et dans les couleurs, avec seulement une pouillerie de femmes berbères à gouverner, ce qui est à la portée de n'importe quelle veuve de sous-off, dès qu'elle sait lire et écrire? non, non, non, j'appellerais cela du gaspillage... Je vous en prie, ne me répondez pas! Vous verrez par vos yeux, vous réfléchirez, et nous recauserons...

D'une main brusque, il avait claqué le plat-bord de teck. Madame Séveral, obéissante, ne répondait pas. Et maintenant, bercés en quelque sorte par la sourde vibration de l'hélice, ils se taisaient ensemble, et regardaient la mer nocturne.

La lune, haut dans le ciel, argentait un immense secteur d'horizon. Et le sillage phosphorescent s'allongeait vers l'arrière, indéfini; telle une étincelante route glauque, au bout de laquelle on devinait la France déjà lointaine.

Madame Séveral donna un coup d'œil à son bracelet-montre.

— Si tard déjà!...

— Bah! — fit Bourron, comme anxieux : — vous aurez le temps de faire la grasse matinée, demain. Restez donc encore un moment... C'est la meilleure heure de la journée, cette heure-ci!

Il ajouta, après un temps :

— Voyez-vous, la traversée de Marseille à Casa, c'est un vrai repos! Ces quatre jours de trêve, entre la bousculade de France et la bousculade du Maroc, c'est bon! On reprend force, ici, sur toute cette eau saine, dans toute cette brise qui aère la cervelle autant que les poumons!

Elle le regarda, frappée de la poésie réelle que révélait cet homme, vulgaire par tant de côtés.

— En vérité, — dit-elle, — après avoir un peu songé, je sens cela comme vous... quoique la bousculade du Maroc, pour moi, ne représente encore qu'un mot... Il est vrai qu'en France, j'ai déjà subi...

Bourron, pivotant sur un coude, lui fit face, impétueusement:

— N'en parlez pas! à quoi bon se refaire du chagrin? Je n'ai pas besoin que vous me disiez tout ce que vous avez enduré d'abominations, à dater de la mort de votre bon mari! Et je comprends du reste à quel point tout vous fut plus dur, à vous, qui n'aviez jamais connu le malheur auparavant! Non, non! n'en parlez pas, n'en parlons pas! Vous allez avoir besoin de tout votre courage et de toutes vos forces, là où vous allez. Ne gâchez pas d'avance votre énergie, en trop ressassant le passé...

Cette fois encore, Christiane Séveral s'étonna de trouver, sous cette écorce rude, une délicatesse si avertie...

Et ce fut par un instinct de gratitude, au moins autant que par curiosité véritable, qu'elle questionna alors Amédée Bourron sur son Maroc, persuadée que rien ne pouvait mieux lui plaire que se raconter soi-même, en racontant le pays de sa réussite.

Elle dit:

— Eh bien! parlons donc d'autre chose, monsieur... Tenez: parlez-moi de Casablanca... C'est là que sont vos affaires? dites-moi ce que c'est, et comment vous avez commencé?...

Et comme il se taisait, et regardait d'abord la profonde ombre noire que la poupe du paquebot creusait au-dessous d'eux, elle insista, gentiment :

— Je suis sûre que vous avez eu d'abord la vie la plus pénible?...

Pesamment, il hocha la tête, et répondit enfin :

— Oui...

Et, cette fois, elle s'étonna davantage : à le voir ainsi, lourd et courbé et comme recru de l'épuisement de ses souvenirs, voilà qu'au lieu de penser, comme elle s'y était attendu, à quelque puissante bête de labour accablée par sa journée trop longue, elle évoquait tout à coup, irrésistiblement, la caryatide splendide de Pierre Puget, cette *Fatigue*, qui est un géant de marbre pliant sous une terrasse de granit...

Lui, maintenant, pressé de questions, répondait. Il avait peu à peu secoué sa gêne première, et commençait d'égrener le chapelet de ses aventures premières. — Premières ? heu... sans doute pas premières tout à fait... Madame Séveral exposant, ce tantôt, en quatre paroles, toute son histoire, avait peut-être négligé certaines péripéties. Et peut-être Bourron, détaillant moins compendieusement ses propres exploits, en oublia-t-il aussi quelques-uns. Est-ce même négliger, est-ce surtout oublier qu'il faudrait vraiment dire?... Par le fait, lui, né à Privas, l'an 1875, data son premier souvenir de Tanger, l'an 1910. Un bon tiers de siècle qu'Amédée Bourron prétendait clairement rayer de la succession des âges...

V

— ... Donc, madame, vous, vous savez les choses historiques. C'est quelque chose comme en juillet, ou en août 1907, que le *Galilée*, un pauvre petit croiseur grand comme la main, bombarda Casablanca. Quatre obus, trois coups de fusil, un enseigne de vaisseau amoché... il s'appelait Ballande !... brave garçon, un peu avantageux, — des jaloux prétendaient ! — Bref, tout compris, moins que rien ! Et le Maroc fut français... sur la carte, s'entend ! c'était à nous : nous n'avions qu'à le prendre... Et je n'ai pas besoin de vous dire qu'un tas de généraux, à mordre cette bouchée-là, s'usèrent les dents.

En fin de compte, il en vint un qui broya le morceau, et sut avaler. Celui-ci s'appelle Lyautey, Lyautey l'Africain. Ils ont été deux soldats, depuis le commencement du monde, à conquérir ce titre-là, qui vaut plus qu'une couronne de duc ou de prince. Et le premier des deux, un nommé Scipion, gagna sa bataille, avec le titre, m'a-t-on dit, plus de deux mille ans avant Lyautey. Liautey, ç'a été en 1914, comme je vous expliquerai tout à l'heure... Au fait, cela fait-il réellement plus de deux mille ans?... vous devez savoir calculer ça, vous?

Bourron, net, s'était arrêté. Et, d'un regard en

coin, il scrutait les yeux verts de madame Séveral. Madame Séveral cueillit au vol ce regard-là. Et ce ne fut pas sans un plaisir très vain, mais assez vif, qu'elle put agripper, au plus creux de sa mémoire, la date désirée, — Zama, 202 avant Jésus-Christ! — Alors, elle calcula, très dédaigneusement :

— Vous dites 1914?... Voyons... c'est en 202 que Scipion l'Africain vainquit Annibal... 1914, plus 202... Oui! cela fait deux mille... deux mille cent seize ans...

Très dédaigneusement : c'est bien ainsi qu'elle avait parlé. Mais, s'il eût fait jour, les aveugles seuls n'eussent pas vu le sang carmin de ses joues, de son front, de ses tempes.

Et cependant Bourron s'était durement mordu les lèvres pour ne pas jurer d'une admiration qui se mêlait mystérieusement d'un orgueil triomphal. Que cette femme fût savante au point de nommer des bagarres vieilles de deux mille cent et des années, il gonflait toute sa poitrine, plus et mieux que si c'eût été lui, et non elle.

Mais il se bâillonna, sourit seulement, et poursuivit, sans même la complimenter, sauf d'un petit geste du bout des doigts :

— Deux mille cent seize ans, donc? et personne entre celui-ci et celui-là... C'est assez dire le mérite du nôtre... de notre Lyautey, bref! — Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas?

Elle avait vu le geste et le sourire : reconnaissante, elle approuva, sans peut-être avoir entendu :

— Oh! oui... je pense exactement comme vous!...

Et content, il poursuivit :

— Moi, madame, en 1910, j'étais à Tanger... Et je vous jure que, partout ailleurs, le Maroc de 1910 était un pays mal sûr... Pensez plutôt : on sortait à peine de l'embrouillamini Abd el Aziz-Moulay Hafid... Dans le sud, c'étaient les grands caïds qui se foutaient de nous... oh! pardon...

— Peuh! — fit madame Séveral, qui se prit à rire, — j'ai été infirmière de 1915 à 1920, cher monsieur Bourron... Je sais comment on parle, entre hommes...

Au fond de lui-même, il pensa : « Pas bégueule »! et poursuivit, plus alerte :

— Dans le nord, c'était le Rogui, qui... faisait la même chose que les grands caïds dans le sud... Et, dans Casablanca, nous n'étions pas grand'chose. Le pauvre général d'Amade, qui venait de succéder au pauvre général Drude, faisait plutôt figure d'un assiégé, et cette pauvre Casablanca ne ressemblait guère encore à une capitale !...

Il hocha la tête, et songea. Elle ne le laissa pas à sa songerie :

— Mais vous? — dit-elle, comme toujours, en tels cas, disent les femmes...

Et lui, qui ne savait pas, ayant connu peu de femmes et ne s'étant jamais soucié d'aucune, rougit de plaisir avant de continuer tout de suite :

— Moi, madame? Je vous ai dit : Je n'étais pas alors à Casablanca. A Casablanca, dans ce temps-là, il n'y avait rien à gagner, sauf des coups de fusil...

Elle avait tressailli ; oh ! à peine... Mais il était aux aguets, et il ne s'y trompa pas :

— Sauf des coups de fusil... bien inoffensifs : ni tués, ni blessés !... Et rien à vendre, et rien à acheter... Bref, pour quelqu'un d'un peu allant, pas la moindre chance d'aller !... Mais, je vous ai dit, j'étais ailleurs ! j'étais à Tanger... Et Tanger, en 1910, c'était encore la bonne ville!... la ville où n'importe qui, pourvu qu'il fût brave, hardi, tenace, et pas trop bête, avait neuf chances sur dix de gagner un assez gros lot à la loterie. Madame, eh bien!... je ne suis pas ici pour faire le modeste : je crois que je vaux quelque chose ; et je crois que vous le croirez comme moi, quand vous me connaîtrez... n'empêche qu'à Tanger, l'an 1910, je n'ai pas réussi !... Ah! non... plutôt

pas!... Pourquoi? je ne sais trop guère... Et ce n'est guère trop intéressant... La dixième chance, quoi! Laissons... Ce qui vous touche, c'est Casa, pas vrai? J'en viens donc à Casa, directement... Tanger, si bonne ville que ce fût, ne m'avait pas réussi. Les imbéciles seuls s'obstinent. Je quittai Tanger dès que je pus. Mais non par mer. Je ne rembarquai pas : je m'enfonçai dans l'intérieur. J'avais déjà prospecté, comme on dit, dans le Riff, et vers Fez. Je recommençai. En 1910, le corps d'occupation débarqué à Casablanca, trois ans plus tôt, s'essayait à des randonnées, pour élargir un peu son champ d'action. Du côté algérien, Lyautey, qui commandait à Oran, avant de commander à Casa, avait poussé sur Oudjda, et vers le couloir de Taza... Mais je vous ennuie, avec tous ces noms! pardonnez-moi... Je sais si bien que les dames détestent qu'on leur parle géographie...

Elle protesta :

— Pas toutes, je vous assure... Pas moi...

Il la remercia, mais abrégea tout de même. Et elle lui en sut gré.

— En quatre mots, la grande affaire, dans ce temps, c'étaient les convois. Madame, je l'ai compris avant les autres, et toute ma fortune est partie de là. J'avais un peu d'argent... oh! très peu!... Mais j'ai pu verser des arrhes, et acheter, à crédit, quelques mules d'abord, et ensuite quelques chameaux. Une pauvre cavalerie, allez! Tout de même, de quoi m'offrir au gouvernement... au commandement en chef, pour dire plus juste... et de quoi soumissionner pour les transports... L'intendance militaire est une providence, voyez-vous! Quiconque a pu traiter avec elle jamais ne s'en est repenti. Moi, grâce à mes chameaux, j'ai pu traiter...

Il rêva une minute, le regard perdu dans la route phosphorescente qu'étirait le sillage.

— ... Et du diable, — reprit-il, après avoir rêvé, —

et du diable si... — sa voix, bizarrement, s'était adoucie... — et du diable si je n'ai pas regret, aujourd'hui, qu'il ait fallu sacrifier tant et tant de pauvres mules, tant et tant de pauvres chameaux, pour commencer ma réussite!...

Madame Séveral, étonnée, ne cacha pas son étonnement :

— Tant et tant? — répéta-t-elle : — comment donc cela?...

— Dame! — fit Bourron, — comprenez une chose : que l'intendance nous remboursait nos bêtes mortes au service de l'Etat... Et elle ne lésinait pas, l'intendance! et elle n'exagérait pas sa paperasserie : une paire d'oreilles valait une mule ou un chameau ; on n'avait qu'à l'apporter...

— Hein? la paire d'oreilles?

— Oui : comme pièce à conviction. Mais vous imaginez bien que l'indigène, dès qu'il a su ça, ne l'a pas laissé tomber... Et je connais des entrepreneurs de convois, qui ont acheté au marché moins de mules et moins de chameaux que de paires d'oreilles... Oh! il s'en est fait un commerce actif, de ces paires d'oreilles-là! Il ne mourait pas une bête de somme, au service de n'importe qui, entre Agadir et Tanger, sans que l'intendance en remboursât le prix, — un prix très fort!... Et l'homme qui touchait ce prix-là n'avait six fois sur sept jamais vu la queue de l'animal, ni son nez... Ah! madame, un intendant si vous saviez! c'est tellement bête...

Un peu déconcertée, madame Séveral glissa d'un coude sur l'autre, le long du plat-bord, et s'écarta d'Amédée Bourron, imperceptiblement. Il ne le vit pas ; mais il le sentit. Et il sut à temps se reprendre :

— Madame, — fit-il, sans hâte, et comme après y avoir songé, — madame, il ne faut pas être trop sévère aux pauvres diables qui ont ainsi gagné, aux dépens de l'Etat, un peu plus qu'ils ne de-

vaient, un peu plus que ce n'était honnête... Non, il ne faut pas les condamner trop rigoureusement! Moi, qui ai vu de tout près toutes leurs manigances, eh bien! je leur suis indulgent....

Il s'interrompit, coula un regard, et devina que madame Séveral, d'ores et déjà, et d'après cette simple phrase insinuée, le différenciait notablement des autres entrepreneurs de transports, marchands d'oreilles de mules et marchands d'oreilles de chameaux... Et c'est vrai qu'elle l'avait, d'emblée, innocenté de tout ce dont il ne s'était pas soi-même accusé explicitement. Ainsi font les femmes, ignorant la moindre logique, et se fiant à leur seul instinct, lequel, d'ailleurs, ne les trompe guère plus d'une fois sur deux. Sur quoi Bourron, respirant, s'expliqua :

— Non, vraiment! madame, il ne faut pas leur en vouloir, à ces pauvres diables-là!... Il ne faut même pas s'indigner contre eux, comme je me suis indigné, moi, d'abord, au temps que les ai vu faire, et qu'ils m'ont conseillé de faire comme eux...

Avait-il ou non suivi le conseil? Madame Séveral ne se posa même pas la question, dans l'instant. Plus tard, oui. Mais beaucoup plus tard.

— Non, non, non! — insistait Bourron : — qui n'a pas vu de ses yeux n'a pas le droit de juger! Et, ce qu'était le Maroc avant que le Maréchal y imposât « sa » paix, peu de gens l'ont vu, je vous le jure!... Tenez : je sais à Paris un brave homme, qui est un homme bien savant : un géographe, un grand géographe... et membre de l'Institut, et sénateur, et tout... et qui connaît tous les pays du monde... et, même, qui a voyagé dans quelques-uns!... mais, voyagé : comme voyagent les sénateurs et les membres de l'Institut : guettés par tout chacun, attendus, reçus, acclamés, — et trompés, et bernés, et aveuglés!... — pas comme je voyage, moi... Eh bien! madame, cet homme-là, la crème des hommes, je

vous répète! il suffit de l'entendre parler du Maroc, ou de la Syrie, ou de n'importe quel autre pays neuf, pour frémir! Songez-y donc : cet homme-là, l'intelligence même, je le redis! il ignore les hommes : il ne connaît que les chiffres et les théories. Une fois, devant moi, il faisait une conférence sur des complications de chrétiens et de musulmans, je ne sais où, du côté de Rhodes ou de Candie... Et voilà qu'il veut transplanter, en bloc, tous les chrétiens d'un côté, tous les musulmans de l'autre!... oui! comme je vous l'explique : par-dessus la mer, et sans tenir compte de rien, sans penser que les uns étaient nés ici, que leur marabout les avait prêchés là, que la maison de leurs pères les attachait à leur vieux sol... Il calculait seulement : trente mille âmes et vingt mille âmes, cinquante mille âmes!... Il additionnait, comme il aurait additionné le quartier de la Concorde et le quartier de l'Opéra!... Vous riez? attendez voir : ce même savant homme, il jugeait aussi les spéculations et les spéculateurs; et il condamnait ceux qui achètent les oliviers de l'Atlas ou le coton de Cilicie, ni plus ni moins que ceux qui bâtissent autour de la Madeleine!... sans penser aux risques, à la peine, aux souffrances, aux périls!... il n'avait jamais enduré ça, lui!... Alors, pas d'erreur : il aurait été dur aux marchands d'oreilles de chameaux, mon sénateur géographe! entre eux et le premier pickpocket de Paris, il n'eût pas fait la moindre différence!... il n'eût tenu compte ni de leurs difficultés, ni de leurs efforts, ni de la grande tâche qu'ils menaient tout de même à bien... il n'eût tenu compte de rien du tout, il n'eût rien mesuré, rien compris, rien senti!... Dame! ce même homme a bien critiqué le Maréchal lui-même, oui! notre Lyautey, l'Africain! et il lui reprochait telle, telle et telle faute, que lui, géographe, sénateur, et de l'Institut, n'aurait, disait-il, jamais faites. Et c'est peut-être vrai : il n'aurait pas

fait les fautes... mais il n'aurait pas fait le Maroc non plus!...

Il s'était croisé les bras. Il se redressa. Une sorte d'orgueil élargissait sa poitrine :

— Nous, madame, nous l'avons fait, ce Maroc! le Maroc d'aujourd'hui, celui que vous allez voir... nous l'avons fait, à nous tous : le grand Lyautey, ses soldats, et ses civils aussi; moi avec eux, et, mon Dieu! les marchands d'oreilles de chameaux avec moi!... On a trimé de compagnie, et rudement, je vous le jure, sur toutes les pistes et dans tous les bleds... par le chaud et le froid : cinquante degrés en été, dans la plaine; la neige et le brouillard gelé en hiver, sur l'Atlas... entre la fusillade arabe et le yatagan berbère, parmi les massacres imprévus, la dysenterie probable et la fièvre assurée... Oui! — Et n'allez pas dire que c'était beaucoup de mal pour guère de bien : car ils mentent, les imbéciles qui protestent contre les expéditions coloniales au nom de la liberté des peuples et de l'humanité souffrante! Le Maroc, avant nous, c'était une terre affreusement sanglante, peuplée de cinq cents tribus dont pas une n'était en paix avec pas une des quatre cent quatre-vingt-dix-neuf autres! On n'y trouvait qu'anarchie et férocité. Ceux que leurs voisins n'égorgeaient pas mouraient de misère. Et, bien entendu, les seigneurs, les grands, les puissants, — les caïds et les amrars, comme on les appelle, — pressuraient effroyablement tout ce qui leur était soumis... C'est admirable, madame, de penser que nos braves socialistes de France, si chauds à proclamer que tous les hommes sont frères et que le tsar de Russie était un tyran sauvage, s'indignent bravement contre nous autres coloniaux, coupables d'interdire aux tsars nègres ou mulâtres de tyranniser trop énergiquement leurs pauvres bougres d'administrés!... Madame, depuis que nous sommes au Maroc, je vous donne ma parole d'honneur que nous

y avons apporté de la justice, de la clémence, de la sécurité, de l'abondance et du bonheur, et que tout le monde a profité de tout cela, depuis le Sultan qui jadis était un bien petit sultan, plutôt esclave de ses sujets que leur chef, jusqu'au dernier des sujets en question, tous esclaves alors comme le sultan lui-même : esclaves les uns les autres, d'abord... esclaves de la faim, de la soif et de toutes les nécessités, ensuite... Voilà, voilà ce qu'il faut que vous sachiez !...

Il se tut. Accoudée maintenant, tout à fait obliquement, madame Séveral lui faisait face, et le regardait fixement, avec une obscure émotion.

VI

Alors la cloche du bord *piqua huit :* quatre coups doubles. Et le silence nocturne était tel que l'on entendit les vibrations grêles s'épandre une à une autour du bateau, sur toute la mer, et ricocher lentement de vague en vague.

— Oh! — fit Christiane Séveral, stupéfaite : — est-ce minuit?

— Mon Dieu! oui...

Bourron avait tiré sa montre. Il l'inclina, pour la consulter aux rayons de la lune. Madame Séveral eut tout le temps qu'il fallait, voire un peu davantage, pour constater que cette montre était un chronomètre extra-plat, or et platine. Six mille francs chez Leroy ou chez Bréguet. Elle sourit d'abord, puis s'en voulut de son ironie.

Et comme il avouait, loyalement :

— Cette fois, c'est vrai qu'il est tard...

Elle répliqua tout de suite, gentiment :

— Pas si tard que cela! Nous avons bien encore le quart d'heure de grâce... Et je veux la fin de votre histoire, avant d'aller dormir... Sans quoi je dormirais mal!... Car, ce n'est pas pour vous en faire le reproche, cher monsieur, et même au contraire : mais, dans tout ce que vous m'avez raconté jusqu'ici,

vous m'avez beaucoup parlé du Maroc et du Maréchal, et des indigènes, et même des entrepreneurs de transports, marchands d'oreilles... mais, de vous, très peu !...

Il rougit violemment. Et, redevenu soudain timide et balbutiant, il put à peine répéter :

— De moi, très peu ?

— Sans doute, — précisa Christiane Séveral, contente ensemble et confuse : nulle femme n'est indifférente au trouble d'un homme, n'importe cet homme... — sans doute ! Vous en êtes resté à Tanger, en 1910... ou plutôt à Casablanca, la même année, je crois ? l'année des convois, enfin... Eh bien ! de 1910 à 1920 ?...

— De 1910 à 1920, j'ai travaillé, madame ! — répliqua assez vivement Bourron, Amédée-Jules.

Il hésita encore. Il cherchait ses mots, comme il avait fait déjà. Il trouva tout d'un coup :

— Madame, voyez-vous, je ne suis pas un homme « né », moi ! je suis le contraire : un homme « fait », fait soi-même, de soi-même et par soi-même ! Au pays de mes parents, je n'étais rien, parce qu'eux non plus n'étaient rien... tout ce que j'ai appris, tout ce que j'ai entrepris, tout ce que j'ai réussi, c'est venu de moi seul : personne ne m'a jamais aidé, en rien ni pour rien ! Alors, excusez-moi quand vous découvrirez que bien des choses me manquent encore, et que, si je suis devenu quelqu'un, je souffre tout de même d'un tas de lacunes, d'un tas de trous, que je n'ai pas encore su combler... Je ne suis pas ce que les gens du monde nomment un nouveau riche, — c'est-à-dire un homme enrichi, sans qu'on sache pourquoi, et sans qu'il ose le dire. — Mais je suis ce que j'appelle, moi, un homme nouveau... c'est-à-dire un homme qui était naguère petit, et qui vient de grandir, mais qui sait pourquoi, et qui le dit à tout le monde : par le travail, par l'énergie, par les bras,

par la tête!... De tout cela, madame, soyez sûre!

Il la regardait. Elle le regarda, et, les yeux dans les yeux, prononça :

— Je suis sûre!

Alors il continua :

— De 1910 à 1912, j'ai acheté, vendu, racheté et revendu des chameaux et des mules; et, sur leur dos, j'ai couru toutes les pistes marocaines, portant de partout à partout tout ce qu'il fallait porter. J'allais où l'on voulait, n'importe l'effort, n'importe le risque. Mes bêtes, je ne m'en souciais guère. Ma peau, je ne m'en souciais pas non plus. C'était la période héroïque : aux portes de Casablanca, la mort rôdait; et ceux qui savaient lui tirer la barbe avaient des chances d'y gagner plus gros qu'ils n'auraient pu si la mort n'avait pas rôdé... Bref, madame, j'ai fait, moi, tout ce qu'il fallait faire... Et, sans parler chiffres, je puis bien vous dire que, moins que pauvre en 1910, j'étais, en 1912, mieux qu'à mon aise. Mais je passe. Ces deux ans-là, pour moi, furent tellement plus que vingt ans! Et pour vous, ils ne sont, tout de même, que deux ans. Je passe aux années d'après...

Il médita, peut-être quinze secondes. Puis :

— Au fait, je vous demande bien pardon, madame : mais, sans parler chiffres, je ne m'en tirerais pas... Alors, il faut que vous m'excusiez... En 1910, je vous ai dit que j'avais moins que rien. Moins que rien, comprenez cinq mille francs : ce n'était pas à moi, je l'avais emprunté. En 1912, je vous ai dit que j'étais mieux qu'à mon aise Mieux qu'à mon aise, comprenez trois cents billets... les cinq empruntés, je les avais remboursés, avec intérêts : ç'avait fait quinze... Quoi? vous vous étonnez? mais madame. emprunter à cent cinquante pour cent sur signa-

ture, ce n'est pas trouver un usurier; c'est trouver un bienfaiteur !... Et puis, je vous en prie... il s'agit d'autre chose : vous m'avez demandé ce que j'ai fait, de 1912 à 1920... laissez donc mes bienfaiteurs d'usuriers, et venons au reste. En 1912, le Maréchal était à Casa. Et, tout de suite, je sentis qu'il n'y était pas pour rien. Avec lui, il ne s'agissait plus de géographie, comme avec le brave sénateur que vous savez, ni d'oreilles de chameaux, comme avec les autres ministres ou gouverneurs... Il s'agissait de changer d'un seul coup le vieux bled en pays civilisé. Les pays civilisés, ça se vend et ça s'achète, à tant le mètre carré. Cela, je le savais. Et j'ai été le premier à comprendre qu'il fallait, tout de suite, acheter beaucoup de mètres carrés, le meilleur marché possible, et en vendre davantage encore, plus cher que personne n'imaginait. J'ai fait cela, madame ! J'avais trois cent mille francs en 1912. J'ai eu douze cent mille francs en 1914. Pour arrondir les chiffres, j'avais acquis, çà et là, à Casa, à Rabat, à Fez, ailleurs, quelques boutiques, où j'entreposais tout ce dont tout le monde avait besoin... il faut bien s'aider les uns les autres quand on colonise !... Et, d'honneur, madame, je n'ai pas spéculé là-dessus : je n'y ai pas perdu, voilà tout !. je n'étais pas assez riche pour perdre. Et puis quoi ! quand on fonde un grand empire, quand on est un facteur indispensable d'une pareille fondation, on serait criminel de ne pas s'élever en même temps que s'élève l'empire ! Je me suis élevé, voilà tout !

Il se redressa, orgueilleusement. La lune, verticale à présent, ne jouait plus sur les vagues, mais répandait partout sa blancheur, qui changeait la mer en lait.

Alors, Amédée Bourron répéta, précisa :

— Je me suis élevé, et j'ai élevé l'empire !

Et Christiane Séveral approuva :

— Vous avez eu raison.

— Je me suis élevé, — redit encore Bourron, — assez haut ; je n'ai point de honte à l'avouer. Je vous ai dit que j'avais à peu près douze cent mille francs en 1914, quand on déclara la guerre ? à la paix, en 1918, j'achevais mon septième million.

Christiane Séveral, veuve de guerre, sursauta :

— Hein ? — fit-elle : — douze cent mille, en 1914... sept millions, à la paix ?... Vous avez donc, pendant qu'on se battait...

Elle s'était reculée.

Mais lui posa, brutalement, ses deux poignets raidis sur le plat-bord, et, pliant sur les coudes, se pencha vers elle, violemment, puissamment :

— Oh ! — dit-il, — madame, pardon ! Avant tout, il ne faut pas de malentendu entre nous ! il ne faut jamais de malentendu... Et je vous comprends bien sans que vous parliez : de 1914 à 1918, on se battait, c'est vrai... on se battait là-bas, sur le front de France... et de braves gens y gagnaient de belles médailles, avec de beaux rubans rouge et vert... Tenez, tout à l'heure, à table, vous avez vu un de ces rubans-là, sur la poitrine de madame Doryan, dame de ministre... elle a dû servir comme infirmière, madame Doryan... Et peut-être bien a-t-elle entendu le canon prussien, quelque part dans l'Aisne, une fois ou deux, de loin. Moi, madame, je ne l'ai pas entendu, et je n'ai pas gagné de ruban. C'est au Maroc qu'on m'a mobilisé, parce qu'on a jugé que j'y pouvais mieux servir qu'ailleurs, et c'est au Maroc que j'ai entendu, à défaut du canon prussien, le fusil dissident... mais je l'ai entendu de tout près, et tous les jours ! Que voulez-vous ! à chacun selon ses forces... Je n'ai repris ni Metz, ni Strasbourg ; mais j'ai aidé à prendre Marrakech et Mekinez. Car j'ai servi, vous pensez bien ! regardez-moi, voyons ? je n'ai pas la gueule d'un réformé, hein ?... oh ! pardon...

Il avait rougi brusquement, à cause du mot grossier. Elle rougit aussi, du soupçon qu'elle avait eu.

— Monsieur Bourron, — dit-elle très vite, — je vous supplie de ne pas croire...

Elle hésitait. Il acheva :

— De ne pas croire que vous m'avez d'abord pris pour un lâche ? Eh quoi !... vous ne seriez pas la première... Mais, comme tous les autres, comme tous ceux qui l'ont cru, vous vous tromperiez ! Je suis plus brave que beaucoup d'autres ! et je serais bien étonné que personne fût plus brave que moi... Seulement, madame, je suis tout à fait un homme : pas un polichinelle, ni un faiseur... et j'aime bien risquer, mais j'aime bien gagner quand je risque... Ecoutez, madame : de 1914 à 1918, je ne crois pas que personne ait mis sa vie en loterie, autant que j'ai fait, avec seulement une chance d'en réchapper, contre huit ou dix de périr. Mais les autres, les autres qui ont risqué comme moi, et qui, comme moi, n'ont pas perdu, c'était le ruban rouge et vert qu'ils acceptaient pour leur bénéfice. Moi, non, j'ai accepté autre chose : j'ai accepté mes sept millions. Oui ! ces mêmes sept millions qui vous ont fait ressauter tout à l'heure !

Elle protesta :

— Mais pas du tout !

Il se fâcha :

— Je vous dis que si ! bon Dieu ! ce n'est pas la peine de mentir... Puisque je vous dis que je vous comprends...

Il souffla, réfléchit, tira son mouchoir, essuya ses tempes ; puis, tout à coup :

— D'ailleurs, je parle et je parle, mais je n'explique rien ! alors, c'est bien simple que vous ne compreniez pas plus... Attendez voir, vous allez vous rendre compte ! De douze cent mille à sept millions, l'écart vaut qu'on le justifie. Attendez voir, je vous dis...

Il réfléchit encore, puis, haussant les épaules :

— C'est d'ailleurs si simple, en y pensant ! voici :

— De 1910 à 1912, j'avais été marchand de convois, marchand de chameaux et marchand de mules... je ne dis pas marchand d'oreilles, hein ! ne confondons pas !... De 1912 à 1914, j'avais été marchand de tout ! de conserves, d'abord ; de viande, ensuite ; de vin, aussi ; de farine, de toile, de drap, de tout, quoi !... de tout ce qu'il faut pour vivre... Enfin, vers 1914, j'étais devenu marchand de terrains... Ça, ç'avait été le grand pas à enjamber : il faut être riche pour spéculer sur les propriétés... Mais tout cela, avant la guerre : la guerre venue, finie la spéculation ! Mes sept millions sont venus d'autre part. Le Maréchal m'avait maintenu à la tête de mes affaires, jugeant que, là, j'étais plus utile que n'importe où... J'ai voulu lui donner satisfaction. Et j'ai réussi ! et il a été content : il me l'a dit à moi-même. Vous savez ce qu'il fit, lui, et comment il refusa d'obéir aux ordres de Paris, qui lui prescrivaient d'évacuer le Maroc ; comment il s'y maintint au contraire, sans troupes et sans secours, sans rien, sauf de l'audace, de l'audace et de l'audace ; car, de l'audace, Lyautey en avait ! ça, je vous le jure ! Il avait aussi du sang-froid, et du bon sens. Et puis, il était un homme moderne, et il comprenait, et il sentait, et il devinait les choses... Un grand homme, je vous dis, madame ! Il me fit venir, moi, comme bien d'autres, et il m'expliqua... Les dissidents, n'est-ce pas, il ne pouvait plus leur faire la guerre, faute de soldats ?... eh bien : « Quand on peut pas faire la guerre, on fait la paix ! » je vous répète là ses propres paroles. N'ayant plus les bataillons qu'il fallait, il ouvrit des chantiers, des carrières, des usines, un tas de fabriques pour fabriquer n'importe quoi, à n'importe quel prix... car ça n'importait vraiment guère : ce qui importait, seulement, c'était de donner aux Marocains la sen-

sation de notre force immense : des gens qui fabriquent, en pleine guerre franco-allemande, ce sont des gens bien robustes!... et des gens qui s'installent à demeure, dans un petit pays neuf, ce sont des gens qui n'envisagent pas d'être jamais contraints de s'en aller!... enfin, ce qui importait aussi, c'était de désarmer nos adversaires, ces pauvres diables de dissidents, plus affamés que méchants : or, en leur offrant de beaux salaires dans nos chantiers, dans nos usines et dans nos carrières, Lyautey, sans coup férir, leur arrachait tout bonnement les armes des mains. L'argent ne manquait pas! c'était la seule chose qu'on eût, mais on l'avait bien : la planche aux billets fonctionnait à force, là-bas, du côté de la Banque de France... le papier n'avait même pas encore trop renchéri, et le billet de mille revenait à bon marché... Notez bien ceci, madame : que je n'approuve pas du tout la prodigalité de nos braves hommes politiques, qui ont jonglé, toute la guerre durant, avec tous les milliards imaginables... Il est bien sûr que le roi d'Angleterre a été moins bête, lui... deux ou trois fois moins bête que nos républicains... en sorte qu'aujourd'hui son argent vaut deux ou trois fois plus que le nôtre. Mais le Maréchal, mais nous tous, mais moi-même, est-ce que nous y pouvions rien? On nous prodiguait l'or et la banknote!... nous nous en sommes servis... et pas trop maladroitement! Certes, le Maroc a coûté gros à la France. Mais le Maroc est là, et vous verrez qu'il rapportera plus gros qu'il n'a coûté!... Nous autres, les nouveaux riches de Casa, ne nous mettez donc pas dans le même sac que les nouveaux riches de Paris, voire de province... Nous avons fait notre pelote, comme eux, c'est vrai; mais eux l'ont faite aux dépens du pays; et nous, à son service. De tout ce qu'ils ont inventé, fricoté, tripoté, rien ne reste que des misères et la misère de la France. De tout ce que nous avons

imaginé, réalisé, terminé, il reste, outre notre richesse à nous, des richesses pour beaucoup d'autres, et la richesse d'une grande colonie, d'un grand pays, d'un empire. Ne dites rien encore, madame! attendez d'avoir vu! et vous parlerez face à face avec l'œuvre, avec notre œuvre. Cette œuvre-là, ceux qui l'ont faite ont le droit de s'être enrichis en la faisant!

Elle ne disait rien. Elle songeait, le regard perdu dans les phosphorescences du sillage. Il s'enhardit de ce silence :

— Je me suis enrichi, moi, certes! j'avais le droit.

Elle releva la tête, hésitant encore. Elle murmura :

— Le droit, oui... Mais il n'y a pas que le droit. Vous avez, vous le dites vous-même, six ou sept millions...

Il se redressa vivement, rejetant d'une secousse ses cheveux tous en arrière.

— J'avais six ou sept millions! J'en ai dix ou douze!

— Oh! — fit-elle.

— Parbleu! j'ai gagné pendant la guerre, madame! mais je n'ai pas gagné que pendant la guerre! depuis la paix, j'ai doublé mes affaires et je vaux vraiment, aujourd'hui, deux fois ce que je valais, en 1918... « Je vaux, je valais... » excusez le mot : au Maroc, nous aimons à parler comme parlent les Américains. Dame! nous faisons un pays neuf, comme eux-mêmes ont fait, dans leur temps. Mais nous faisons mieux, et plus vite, parce que nous sommes plus civilisés qu'ils n'étaient, et plus intelligents. Madame, vous êtes jeune, vous aurez le temps de voir la suite : je vous donne rendez-vous dans cinquante ans! alors on dira « le Maroc » comme on dit aujourd'hui le Canada ou l'Australie! N'ayez crainte allez! nous saurons grandir!

Elle écoutait. Mais, tout de même, elle répéta, les chiffres l'obsédaient :

— Sept millions... douze millions...

Elle comprenait mal. Il repartit d'emblée, entêté à ce qu'elle comprît :

— Madame, réfléchissez donc : de 1914 à 1918, j'ai remué un monde ! Tout ce que le Maréchal m'a demandé de faire, je l'ai fait ! Comme je vous le dis ! J'ai fait des briques, du ciment, du plâtre ! J'ai fait des maisons, des rues, des quartiers ! j'ai creusé les premiers bassins de Casablanca ! j'ai lancé les premières jetées du port ! j'ai commencé la grande exposition, qui, pour pacifier le Maroc, a valu plus et mieux que trois victoires de Joffre, de Pétain et de Foch !... Cela, c'était le travail du temps de guerre. Le travail du temps de paix se compliqua des routes, des voies ferrées, du reste. Le pays une fois conquis, il fallait bien l'aménager ! De Fez à Taza... Taza, vous ne savez pas où c'est ? je vous montrerai sur la carte !... de Fez à Taza, c'est moi qui ai entamé la première tranche. Et puis, ici, là, ailleurs, j'ai soumissionné, toute les fois qu'on à voulu... Tenez, M. de Tolly : demandez-lui qui l'aida à déblayer la kasba des Oudaïa, à Rabat ? Les spécialistes affirmaient que, sous un grand tas de sable et de terre agglomérés, il n'y avait rien. M. de Tolly affirmait qu'il y avait des choses : un rempart, une porte, des sculptures... Dans le doute, le gouvernement hésitait. J'ai dit à Tolly... oh ! pardon... j'ai dit à M. de Tolly : « J'entreprends la fouille, à mes frais ! j'ai confiance ! Si je me trompe, si vous vous trompez, tant pis pour nous !... » Il ne se trompait, ni moi... et vous la verrez, la kasba des Oudayah... aujourd'hui, c'est quelque chose !... quelque chose dont M. de Tolly peut être fier... et moi comme lui !...

Cette fois, il se tut, et s'accouda, détournant les yeux et la tête, en homme qui a tout dit, et se laisse juger. Elle le regarda, et se tut aussi, écoutant ce silence qu'il gardait. Les minutes passèrent, scandées

par la palpitation régulière de l'hélice, qui fouettait la mer. Et, au bout d'un temps très long, la cloche du bord tinta encore.

— Minuit et demi, — annonça Bourron.

Le silence leur avait été doux.

Elle, comme avec effort, se releva, se redressa, et lâchat le plat-bord :

— Monsieur Bourron, — dit-elle...

Et elle s'interrompit, hésitant, comme elle avait déjà hésité.

Mais, cette fois, il ne l'aida pas. Confusément il sentait qu'ayant, comme il avait fait, étalé sa vie entière, sa superbe vie! ayant abattu toutes ses cartes, tous ses puissants atouts, il demeurait le maître du jeu; et que la partie était à lui.

Elle le sentit elle-même. Et, ayant trop hésité, elle comprit qu'elle était lâche, et rougit de l'être. Elle était une femme très droite et noble, — propre : Alors, résolument :

— Monsieur Bourron, — dit-elle, — bonne nuit! Et merci...

Elle prit le temps de choisir ses mots. Mais c'était seulement par souci d'être bien comprise; d'être admirée, peut-être; par coquetterie, autant que par honnêteté :

— Monsieur Bourron, merci, d'avoir si bien dit tout ce que je voulais entendre... et merci de m'avoir si bien prouvé qu'au Maroc, il peut y avoir de nouveaux riches qui valent n'importe quels anciens riches...

Elle lui tendait la main :

— ... Je me trompe d'ailleurs! j'ai dit : de nouveaux riches... je voulais dire comme vous avez dit : des hommes nouveaux!

Elle rougit alors. Et la lune brillait si fort qu'il le vit, et trembla de plaisir. Elle acheva :

— Oui!... Et je suis bien contente d'avoir, avant

même d'arriver là-bas, connu un de ces hommes... vous !...

Il se pencha vers la main qu'elle tendait, et, l'instinct magnifique le guidant, il sut baiser cette main, comme eût fait un duc ou un comte.

VII

Bourron — Amédée-Jules — s'éveilla comme il s'éveillait toujours, n'importe l'heure, le lieu ni la saison : en sursaut. Il jaillit de ses draps, les jeta où Dieu voulut, et, tout de suite, hurla :

— Bon sang de sort!

Car telle était sa coutume. Après quoi il se souvint des choses et du moment : il y avait le *Mezzar* ; il y avait la cabine 35, voisine de sa cabine ; il y avait les passagers, MM. de Tolly, Nieuverhuisse, Masméjean, Tondras.... Et il éclata de rire, — d'un rire qui tonitrua. Mas, soudain, se rappelant le reste, madame Séveral, — son rire s'éteignit net. Alors, il posa un coude sur son lit, une joue sur son coude, et se prit à songer, mystérieusement.

Bourron, songeur, ne pouvait pas être Bourron songe-creux. La minute qui suivit, toutes les cursives du *Mezzar* retentissaient déjà de clameurs :

— Garçon ! waiter ! maître d'hôtel ! femme de chambre ! l'homme de service ! quelqu'un, enfin ! quelqu'un, tonnerre de Dieu !...

Des portes s'entr'ouvrirent pour se refermer hâtivement : Bouron parlait avec trop d'énergie pour qu'on

se risquât à protester, encore qu'il fît grand bruit, et que l'heure fût matinale.

Et, finalement, une femme de chambre et deux garçons de cabine, assez nonchalants, se montrèrent. L'un d'eux, toutefois, reconnaissant qui l'appelait, vint à l'appel :

— Monsieur Bourron ?

Bourron s'était croisé les bras. Il déclama :

— Je suis sur un paquebot français ?

— Je pense ! — fit l'homme, qui tâcha d'être gouailleur, mais qui était impressionné et qui le cacha mal.

— Ah ! — redit Bourron, sarcastique : — je suis sur un paquebot français ! Va bien, alors ! je ne m'étonne plus ! je ne m'étonne de rien ! et, surtout, pas de voir le service fait, ici, comme par autant de cochons que vous êtes d'hommes, à bord de cette baille !

L'homme voulut se rebiffer, et parla de syndicat.

— Votre syndicat, — coupa Bourron, — est un syndicat de suicidés. Grâce à votre syndicat, et grâce à tous les autres syndicats bêtes autant que le vôtre, il n'y aura tantôt plus de marine marchande française ! il n'y en a déjà plus guère, et j'ai connu le temps qu'il y en avait une magnifique : la seconde qui fût au monde, et presque égale à la première, à l'anglaise ! oui, presque égale !... C'était l'Empire qui vous l'avait léguée, cette marine-là ! vous n'aviez qu'à la continuer. Mais vous n'avez pas su ! vous n'avez su faire que des syndicats ! Et vous avez tué la marine, et vous vous tuez vous-mêmes ! Car, de quoi vivez-vous ? de ce que je vous paie, moi, passager ! moi, négociant ! moi, industriel ! Et vous vous figurez peut-être que moi, qui vous fais vivre, moi, votre vache à lait, je continuerai longtemps à subir votre service de cochons, quand, à bord des paquebots anglais, italiens, espagnols, allemands aussi, — alle-

mands, oui ! je puis être servi par des hommes, par des hommes prompts, — et propres?

L'homme se hérissa :

— Allemands, vous dites? monsieur Bourron?...

— Allemands, oui ! nom de Dieu!

Bourron se fâchait :

— Allemands si je veux! Mais en voilà assez, hein? Pour l'heure, un bain, et, si possible, un bain, d'eau douce!... Ah ! qu'est-ce que je demande ! vous n'en avez naturellement pas, des bains d'eau douce ?

Le garçon de cabine écarta les bras :

— Monsieur Bourron, vous savez bien qu'ici..

Bourron le toisa avec commisération :

— Je sais qu'à bord des Allemands, il y a toujours eu des bains d'eau douce. Pauvre France!...

L'homme, vexé, fit de l'ironie :

— Eh! monsieur Bourron... si c'est ça, pourquoi prenez-vous les bateaux français? du moment qu'on est tellement mieux sur les autres...

Bourron le toisa de plus belle, avant de hocher la tête :

— C'est tout ce que vous trouvez ? — fit-il, attristé presque tout de bon. — Alors, parce que le Parlement, bête à sa coutume, a voté le monopole du pavillon, vous vous croyez des gens formidables, et vous défiez la concurrence étrangère ? Mon pauvre ami, de toutes les niaiseries que vous aviez encore dites, c'est celle-ci la plus niaise! Le monopole du pavillon? mais vous ne comprenez donc pas que c'est une aumône que la France vous fait, et pas autre chose? Tout de même, voilà bien quelque chose de lamentable ! des Français, fiers d'être fainéants, et satisfaits que leurs députés leur aient donné le droit de l'être, quand même la France en crèverait...

— Monsieur Bourron, — protesta l'homme, ébranlé, quoiqu'il en eût, — permettez que je vous dise pourtant une chose : il y a eu la guerre...

Bourron bondit :

— La guerre ? — cria-t-il, furieux tout à coup, — la guerre, la guerre, la guerre... vous n'avez à la bouche que ce mot-là ! Mais, bon sang de sort ! vous tous qui avez fait la guerre, vous l'avez faite contraints et forcés, — parce que les Allemands vous la faisaient, n'est-ce pas ? Alors, qu'est-ce que vous êtes, je vous demande ? vous êtes des incendiés, qui ont éteint le feu, et pas davantage. Il n'y a pas de quoi être fiers : vous étiez bien forcés d'éteindre le feu, puisque sans ça, la maison aurait brûlé ! Et passe encore si vous aviez su, jadis, vous assurer contre l'incendie ! mais, vous aimiez mieux clamer la liberté des peuples, hein ? de tous les peuples, y compris ceux qui se foutaient de votre fraternité !... alors, oust ! laissez-moi tranquille !

Il toisa le garçon de cabine, muselé du coup :

— A propos... vous avez fait la guerre, mon bon ami ? c'est vrai ?

— Ben !... oui !...

— Alors, il vous reste à faire mes croquenots. — Luisants, hein ? — Et le bain, d'abord ; le bain d'eau salée, puisque, pour l'eau douce, vous êtes trop andouilles... Après ça...

L'homme, maté, attendait :

— Après ça, moi, je vous foutrai votre pourboire ; deux fois ce que vous mériterez, à peu près ; ou trois fois ! Et voilà, mon vieux ! Vive la République !

VIII

Sur le pont-promenade, le capitaine Antonelli se promenait, avec, bras dessus, bras dessous, M. Nieuverhuisse, député de Tourcoing. Non loin, M. Masméjean, député de Cannes, allumait un cigare. Le vent, modéré, n'interdisait pas l'opération.

Amédée Bourron, jaillissant de la grande échelle, — les marins nomment ainsi leurs escaliers, même monumentaux, — s'en fut droit au capitaine et l'aborda, avant même d'avoir pu s'aviser qu'il interrompait un aparté probablement confidentiel : à M. Nieuverhuisse, désappointé, le capitaine Antonelli venait d'affirmer :

— Mon cher député, pour le reste, je vous jure que je n'en sais vraiment pas plus long que vous !

C'est là-dessus que Bourron, *ex-abrupto* intervint :

— Messieurs, bien le bonjour ! et *good morning !* Commandant, salut ! comment vous va ? pareil le temps, hé ?

Ainsi dit-il, sortant tout ce qu'il savait de langues étrangères. C'était son habitude, chaque fois qu'il préméditait d'être aimable particulièrement, avec ou sans arrière-pensée.

— Monsieur Bourron, — avait répondu, aimable à l'unisson, le capitaine Antonelli, — je vais comme vous,

c'est tout dire ! Pour le temps, je vous l'avais promis beau, pas vrai ? Donc !... Et à part cela?

Bourron toussa :

— A part cela... heu...

Discret, M. Nieuverhuisse s'écarta aussitôt.

Alors, tête à tête avec le capitaine Antonelli, Bourron cessa net de tousser :

— Commandant ! — commença-t-il, allant droit à son but, — cette madame Séveral, votre passagère?... de vous à moi, qui est-ce? Vous me connaissez : vous savez que, moi...

Mais il n'acheva pas et, resta bouche bée : le capitaine Antonelli éclatait d'un rire sonore :

— Monsieur Bourron !... de Dieu ! vous me faites de bon sang !... Alors, vous comme les autres? Savez-vous que vous êtes exactement le cinquième, — oui ! — le cinquième de ce matin, à vous tracasser de « cette madame Séveral » ? *Bou Dio !* qu'est-ce qu'elle a donc, cette femme-là, pour que tous mes passagers ne pensent qu'à elle !

Il rit encore ; puis, les deux bras en croix :

— Le malheur, c'est que je suis bien forcé de répondre à vous comme à tout le monde : je ne sais rien de ce qu'elle est, madame Séveral, mon pauvre monsieur Bourron... rien de rien ! M. de Tolly me l'a recommandée... — et la compagnie aussi : j'ai reçu une lettre. — C'est donc une personne « bien ». Mais pour le reste, je vous redis comme j'ai dit déjà à M. Nieuverhuisse, comme j'ai dit à M. Masméjean, comme j'ai dit aux deux autres : je ne la connais pas, ma passagère ! pas plus que vous ne la connaissez !...

— Au fait, — fit Bourron, songeant tout haut, — M. de Tolly, lui, la connaît...

— Ça, il se peut ! — approuva Antonelli. — Allez donc lui demander, à M. de Tolly... si la chose vous tient tant que ça... Mais moi, tout de même, je m'en

souviendrai, de cette affaire ! cinq passagers, le même matin, curieux tous les cinq de la même passagère ?... De ça, pas moins !...

Il s'en fut, riant de plus belle, et, sur sa passerelle, conta l'histoire à tous ses lieutenants. Madame Séveral y gagna une célébrité considérable à bord du *Mezzar*. Elle ne s'en douta d'ailleurs pas. Et ceux qui la guettaient en furent pour leurs frais : car le hasard s'en mêla, et elle ne sortit pas de sa cabine avant le second déjeuner.

Beaucoup plus tôt, Amédée Bourron, poursuivant courageusement son enquête, avait déniché M. de Tolly, son suprême espoir. M. de Tolly, à peine hors de son tub, et dans un pyjama tout chatoyant, jouait au bilboquet, à la porte de l'un des fumoirs, tête à tête avec un whisky and soda, qu'il nommait le « matutinal ». M. de Tolly, fort amateur de cette boisson, « hygiénique entre toutes », affirmait-il, en usait avec la plus fervente ponctualité, sans toutefois en abuser jamais. A telles enseignes que, s'il buvait toujours sa première et large « bolée » sitôt après son chocolat, pour rien au monde il n'eût récidivé avant le douzième coup de midi. Et c'était alors le whisky and soda « méridien », en attendant le « vespéral » et les autres.

Quant au bilboquet, — M. de Tolly l'affirmait pareillement, — nul appareil de gymnastique gallo-suédoise n'est à lui comparer. Et la chose apparaissait assez vraisemblable quand on considérait la formidable machine que maniait de la main droite et de la main gauche, alternativement, l'inspecteur général des Travaux et Palais : une citrouille eût à peine été plus grosse. Et de cet engin M. de Tolly, la chose va de soi, jouait comme Philidor avait joué de ses échecs, ou d'Artagnan de son épée. Mieux peut-être.

Dans le moment que Bourron, enfin, découvrit son

homme, celui-ci dénombrait, au fur et à mesure, les coups de sa première série : — Trente-deux !... Gauche : attention... houp !... trente-trois !... Droite : attention... houp !... trente-quatre !... Gauche : attention... houp !...

— Monsieur l'inspecteur, — intervint Bourron, toujours audacieux, — monsieur l'inspecteur... je vous souhaite...

Mais Tolly, qui avait changé de main :

— Je vous souhaite, moi, de crever la gueule ouverte et pleine de fourmis, pour peu que vous me fassiez rater ma série ! — proclama-t-il, farouche ; et, poursuivant : — Trente-cinq !... Droite : attention... houp !...

Sur quoi, s'interrompant soi-même :

— Pardieu ! — poursuivit-il, — inutile d'aller plus loin, puisque la preuve est faite, et que ma série n'a pas raté, j'entends de votre chef... Donc, et déjà, master (pour parler russe...), je vous souhaite de ne pas crever, fût-ce la gueule fermée ! et je vous bénis, par surcroît. A propos ? vous avez l'air, si j'ose dire, bizarre, et torturé d'anxiétés mystérieuses ? Serais-je assez aimé des dieux pour qu'ils me fassent bon à vous tirer de peine ? Si oui, vous avez fichtre fort bien fait de me tirer, moi, de mon futile record !

Tout souriant, il avait jeté le bilboquet, qui résonna, contre la boiserie proche, comme le plus bruyant des gongs.

Tout à coup timide, Bourron hésitait. Maurice de Tolly, intrigué, et vite perspicace, le toisa d'abord de haut en bas et de bas en haut, puis, penchant la tête fort à droite, le scruta :

— Hello ! master ! — cria-t-il enfin : — j'ai vu quelquefois figure comme la vôtre... et je m'y connais ! Le cric me croque si vous n'avez pas l'amour en tête ! Me croquera-t-il ? j'écoute ?

Et, tout de suite, Amédée Bourron sursauta :

— Du tout! — protesta-t-il : — du tout, monsieur de Tolly! il ne s'agit d'amour en aucune façon... Il s'agit de ceci : que je suis bien intrigué, à propos de cette dame, votre amie, que vous emmenez au Maroc pour la mettre dans les tapis... Eh! oui : pensez donc que les tapis, pour une dame... Eh bien? pourquoi riez-vous?

Maurice de Tolly riait en effet. Et si le rire du capitaine Antonelli était plus éclatant, le rire de Maurice de Tolly inquiétait davantage.

Un silence complexe suivit. Certes, Amédée Bourron seul en fut gêné. C'est pourtant M. de Tolly qui y mit fin :

— Master! — commença-t-il, grave tout d'un coup, — vous n'entendez mie à votre actuelle situation. *Alias*, vous n'y entravez que pouic, si le seul langage académique vous plaît. Le fait est, le seul fait, que vous voilà, contrairement à toutes vos affirmations, féru d'amour! oui dà, master! féru, et l'ignorant, qui pis est... Master!... vous, Amédée Bourron... que je connais, j'ose le dire!... vous adorez, d'ores et déjà, cette toute parfaite Christiane Séveral, que je connais aussi, j'ose le dire pareillement. Cataclysme indiscutable, master! Quoique, après tout, cataclysme? qui sait?... Non, peut-être?... Cataclysme, pourquoi? j'y songe... Somme toute, master, vous êtes Amédée Bourron! et elle est Christiane Séveral... Vous l'aimez? — Qu'elle vous aime, et ce sera fichtre un brillant mariage! brillant de part et d'autre, je défie qu'on prouve le contraire. Master, tout bien pesé, je vous encourage. Et voilà une question, déjà, donc, réglée. (Toujours pour parler anglais...) Maintenant, tout étant dit, souffrirez-vous que je récupère ce bilboquet?

Il l'avait déjà récupéré.

— Attention : droite : attention... houp! trente-six!... Heureux présage. — Amédée Bourron, je vous

félicite, après vous avoir encouragé : votre mariage tournera bien, excessivement ! A preuve, à re-preuve : gauche : attention... houp ! trente-sept ! — Master, vous êtes né sous un astre propice ! Au surplus, je poursuis : interrogeons la chance la plus extrême... droite : attention... houp ! Nom de Dzeus ! raté !... Triste pour vous ceci, master ! vous serez, oui, ou vous pourriez bien être, par la suite... hum !...

Bourron, tout hilare qu'il fût, sentit alors son cœur se pincer. Mais il s'en fit honte à soi-même, et sut réagir : un homme comme lui, un homme d'aujourd'hui, et fait soi-même, n'était pas superstitieux, nom de Dieu !

IX

— Ça ne fait rien, monsieur l'inspecteur! vous dites que vous me connaissez, et, certes, je n'y contredis pas. Mais alors, vous savez le bonhomme que je suis, et qu'il n'y a point de bavardages ni d'indiscrétions possibles, avec moi. Je vous en prie donc! dites-moi la vérité... dites-moi tout ce que vous savez de cette dame Séveral...

Tolly se taisait. Amédée Bourron se força à rire:

— Pensez donc! vous voulez que je l'épouse! c'est bien le moins que vous me fournissiez quelques renseignements. Est-ce qu'on achète chat en poche, voyons?

Il riait de plus belle. Il riait tant qu'il pouvait. Mais ce mot : mariage, jeté par Tolly l'instant d'avant, avait fait soudain trou dans sa cervelle, tel un pavé dans une vase molle. Et jamais de sa vie il ne s'était senti le quart aussi sérieux.

Tolly, bilboquet toujours au poing, mais le bras pendant tout de son long, considérait avec curiosité, avec sympathie aussi, le très pauvre homme.

Et, brusquement, il jeta son jouet, et songea tout haut :

— Drôle de corps que vous faites, Dieu me damne, master! Quoi? vous voilà devant moi comme criminel devant juge; vous tremblez d'émotion, et votre peau

est fort moite... Que diantre! vous êtes pourtant quelqu'un de beaucoup plus considérable que je ne suis. Vous avez indépendance et vous avez fortune, toutes choses dont je suis sinistrement dépourvu... Et vous n'y puisez pas plus d'assurance ni plus de désinvolture? Allah! Allah! master, j'ai grand'pitié de vous, comme Jeanne d'Arc avait du royaume de France!...

Il se tut, puis songea encore :

— Master, le trente-huitième coup de la série rata : c'est peut-être à cause de cette mystérieuse timidité qui est en vous... et que, pourtant, je n'avais guère soupçonnée encore... Au fait, peut-être n'êtes-vous timide, qui sait? que lorsqu'il s'agit de femmes et d'amour...

Il reprit alors son bilboquet, et, balançant l'énorme boule par petits coups :

— D'abord, voyons un peu... Que vous dirai-je en vérité? — Que madame Séveral est une femme charmante? — Mais vous le savez! — Qu'elle est veuve, qu'elle élève un frère, qu'elle mène la plus noble vie et la plus digne? qu'elle s'expatrie même aujourd'hui, pour mieux parfaire sa tâche en ce bas monde? — Mais vous n'en ignorez rien! — D'honneur, j'ai beau chercher, je ne trouve pas... Quelles choses voulez-vous donc apprendre, seigneur?

Il riait maintenant. Et c'était Bourron qui ne riait plus. Bourron, la tête baissée, la bouche serrée, le menton soucieux, écoutait, avide, et méditait, cherchant ses mots.

Il trouva. Il dit :

— Monsieur de Tolly, je vous en prie, soyez gentil pour moi... Et d'abord, pensez un peu : cette dame, madame Séveral, c'est une femme du monde. Et vous, vous êtes du monde aussi, du même monde, du grand, du seul. Moi, n'est-ce pas? non... je n'en suis pas... Alors, tout ce que vous savez, tout ce que vous

voyez, tout ce que vous trouvez clair et simple, pour moi, juste au contraire, c'est la bouteille à l'encre. Oui bien! Et vous avez raison, sûr et certain : madame Séveral est une personne tout à fait noble, et digne, et charmante, et le reste... Mais ce n'est pas seulement ça que je voudrais, ce n'est pas seulement ça qui serait nécessaire...

Tolly le regardait toujours :

— Nécessaire?... à qui?

— Dame!... à moi?

— A vous?... pourquoi?

— Dame!... pour...

Il n'achevait pas. Tolly acheva :

— Pour vous marier avec elle? C'est donc sérieux? dites-le!...

Et Bourron, qui, deux heures plus tôt, n'y avait jamais songé; Bourron, qui, deux minutes plus tôt, ne l'eût pas avoué, même à soi seul; Bourron, qui s'estimait célibataire endurci, — Bourron le dit, l'affirma, le proclama :

— Parbleu! pour me marier avec elle, monsieur de Tolly! pour ça même, et pas pour autre chose!

Alors Tolly :

— En ce cas, vous avez en effet raison, et ce ne sont pas seulement les vertus de madame Séveral, n'importe leur nombre, qui vous sont nécessaires. C'est aussi, — c'est même d'abord — son bon vouloir et son consentement... Peste, master! je comprends votre trouble, et j'ai, plus que jamais, grand'pitié de vous... très grand'pitié, Dieu me damne!...

Il sourit tout à coup ; et sa bouche maigre sembla, dans sa longue face glabre, se tordre d'ironie :

— Oui, master! Mais, sur toutes choses, n'allez pas croire que cette pitié, — colossale, — la mienne de vous, — se borne aux seules paroles, et que les œuvres en soient exclues, Nullement! Vous êtes malheureux? eh bien! je vous bouterai hors votre mal-

heur. — Le temps d'échanger ce pyjama contre une redingote, ou, du moins, contre le complet bleu de roy des dimanches britanniques, et, sans plus tourner autour du pot, j'y vais.

— Vous y allez ? — fit Bourron, inquiet : — mais... où ?

— Chez elle, comme juste, — précisa Tolly, haussant les épaules : — chez madame Séveral...

— Bon Dieu ! — cria Bourron, effaré. — Chez elle ?... quoi y faire ?...

— Lui demander, pour vous, sa main, — naturellement.

M. de Tolly, ayant ainsi parlé, prit tout son temps. Et Bourron, toujours bouche bée, le regardait de tous ses yeux, mais ne soufflait mot, soit qu'il ne sût, ne voulût, ou ne pût. M. de Tolly démonta son bilboquet, lequel, d'un bois des Iles très beau, tenait dans une cassette de maroquin, très élégante. Puis il acheva son whisky, en signa le bill (1), et s'en fut, où il avait dit, faire ce qu'il avait dit. Le tout sans que Bourron, knock outé, eût seulement cillé, ni refermé sa bouche ouverte.

(1) A bord de beaucoup de paquebots, l'usage anglo-saxon s'est répandu de payer toutes menues dépenses au moyen d'un *bill* qu'on signe.

X

Ainsi donc, ce même jour, second jour de la traversée, et même devant qu'il fût midi et qu'on déjeunât, Maurice de Tolly, inspecteur général des Travaux et Palais Marocains, ministre d'Empire, prit à part, entre deux portes, la pauvre Christiane Séveral, qui s'attendait à tout, y compris la mort, plutôt qu'à ce qui allait suivre, et, tout de go, parlant au nom de l'honorable Amédée-Jules Bourron, de Casablanca, négociant et industriel, formula la plus rituelle des demandes en mariage.

La cabine 126, cabine de madame Séveral, s'ouvrait sur la coursive bâbord du faux-pont, coursive mal éclairée. Et madame Séveral, dans l'instant que M. de Tolly lui fit la demande d'Amédée Bourron, sortait de sa cabine. Malgré quoi l'un des maîtres d'hôtel, passant par là, s'empressa d'un coup pour soutenir madame Séveral, qui chancelait de stupeur.

— Hello! — s'écria Maurice de Tolly, qui n'avait pas pensé à mal en s'offrant le pittoresque plaisir de cette attaque brusquée sur une femme qui d'ailleurs n'avait rien d'une femmelette : — Hello ! chère amie!... qu'avez-vous donc? C'est moi, ce sont mes paroles qui vous ont ainsi... remuée?... Non? réellement ? tout de vrai ?... Alors. je suis à vos pieds,

et vous supplie de me pardonner!... Quelle brute sauvage je fais, n'est-ce pas?... Pardon encore... Mais, enfin, j'y songe : dans tout ce que je vous ai dit, il n'y a pas de quoi surprendre une souris... et vous ne me ferez pas croire que vous ne soupçonniez rien des sentiments de M. Bourron, notre excellent ami... non! je vous assure! ou c'en serait fait de cette fameuse perspicacité féminine... Le Bourron susdit vous adora dès hier, sept heures, sept heures cinq... et tout le paquebot s'en aperçut dès hier aussi, huit heures moins le quart, huit heures moins dix... Non, non! c'est autre chose... et si, tout de suite, vous avez failli pâmer, comme jadis Chimène sous les yeux de don Diègue, c'est peut-être que votre cœur, comme jadis le cœur de Chimène, parle déjà bien haut en faveur de Rodrigue... de Rodrigue Bourron?...

Il riait et pérorait, tout en guettant de très près la jeune femme, qui s'était prise à rire aussi.

— Voyons! — trancha Tolly, quand Christiane eut assez ri, — il n'est rien que de s'entendre. Mais nous nous entendrons mieux sur le pont... Venez.

Il l'emmena.

Comme ils montaient la grande échelle, l'un devant l'autre, lui le premier, il se retourna tout à coup vers elle :

— Au fait, ce n'est pas un plaidoyer... mais pourquoi diable ne l'épouseriez-vous pas, ce brave homme-là? Je le connais de longue date : il n'est ni méchant, ni canaille...

— Oh! — fit-elle, s'arrêtant elle-même, — je le connais moi-même assez bien, je crois... nous avons beaucoup causé, hier soir, tous les deux...

Tolly la regarda de côté, puis hocha le chef :

— Beaucoup? — répéta-t-il : — Ah? ah? voilà bien ce que je craignais...

— Pourquoi?

Il la regarda encore, et encore de côté :

— Parce que... lui-même me le déclarait, ce tantôt!... parce que vous êtes, vous, chère amie, une femme du monde!... du grand!... du vrai!...

Il ajouta, le poing sur la hanche, et levant le nez très haut :

— ... Du mien!

Puis il se tut, après avoir éclaté de rire. Et il la regardait toujours. Mais alors elle sourit, pour répondre, très gentiment :

— Oh! cher monsieur de Tolly! je vous comprends très, très bien... Mais, là, sérieusement... croyez-vous que nous en valions, vous et moi, tellement davantage?... et croyez-vous que M. Bourron?...

— Chère et charmante amie, — protesta vivement Tolly, — je crois tout ce qu'il vous plaira.

Ils se turent tous deux un temps.

Et puis Tolly :

— Puisqu'il en est ainsi, je n'ai donc plus qu'à rapporter à notre ami Bourron votre bonne réponse.

— Quoi donc? — fit Christiane Séveral, comme s'éveillant en sursaut : — quelle réponse?

— Que vous l'épousez, voyons!

— Moi? — dit-elle : — mais jamais de la vie!

— Pourquoi donc pas? — répliqua Tolly, qui faillit s'étonner : — vous le trouvez à votre goût!... vous renchérissez même quand je fais son éloge! En bonne logique donc... Il est vrai que vous êtes femme... Mais enfin, logique à part, si M. Bourron n'a rien qui vous déplaise?... C'est tout à fait un galant homme... et ce galant homme, pour en venir aux bagatelles, vaut bel et bien sept ou huit cent mille magnifiques dollars, soit, au cours du jour, huit ou dix millions de nos pauvres francs... M. Bourron est un beau parti...

— Trop beau, justement! — trancha madame Séveral.

Et, reprenant, tout doux, après un petit moment :

— Bien, bien franchement, cher monsieur de Tolly?... vous ne m'approuvez pas?

Il posa son menton sur sa main. Puis :

— Ma foi, — dit-il, — bien, bien franchement, non!

— Par exemple!

Etonnée, elle fixait sur lui des yeux ronds. Et, voulant comprendre, elle se résolut à s'expliquer elle-même, et à tout dire. Elle parla donc assez longuement, par petits mots paisibles et posés, sans bavardage. C'était une femme droite et loyale que Christiane Séveral. Et Maurice de Tolly le savait. Mais, l'eût-il ignoré jusque-là, qu'en cet instant il l'eût appris.

— Monsieur de Tolly, — avait-elle commencé, — vous avez un cœur excellent et beaucoup d'amitié pour moi. D'où votre trop grande indulgence. Mais, s'il ne s'agissait pas de moi, vous conviendriez qu'un galant homme huit ou dix fois millionnaire n'épouse pas couramment une femme qui ne lui apporte en échange ni fortune, ni famille, ni relations, ni situation. Ou, alors, c'est par amour. Mais vous n'allez pas me dire que je suis aimée de M. Bourron.

— Mais si! — avait interrompu Tolly.

— Mais non! — elle continuait tout tranquillement, haussant à peine une épaule; — mais non! M. Bourron se l'imagine peut-être; mais vous, cher monsieur de Tolly? vous qui avez, justement, hier, chronométré la naissance de cet amour prétendu... rappelez-vous : sept heures, sept heures et quart!... vous? non! vous êtes mieux renseigné. — Et vous voudriez me marier ainsi avec un homme qui, tout de suite, s'apercevrait de sa sottise, détesterait son mariage, me détesterait par ricochet, et me battrait, ou pis? — Non, merci! — Écoutez, j'irai même plus loin : quand M. Bourron m'aimerait réellement, m'aimerait passionnément, je ne l'accepterais néan-

moins pas, tant les chances d'un pareil mariage me paraissent déplorables!

Elle avait baissé la tête, et songeait. Elle murmura :

— Mariage d'amour?... Hélas! monsieur de Tolly, mon grand ami... vous m'en avez vu faire un, jadis...

Vivement Tolly posa ses deux mains sur les deux épaules de la jeune femme, et, paternellement, baisa le beau front qui ne se relevait pas :

— Allons, allons... ma petite enfant... ma Christiane...

En vérité, M. de Tolly avait vu ce mariage, — le mariage de feu Charles Séveral avec Christiane de Sainte-Foy, veuve à présent. Mariage d'amour sans contredit : monseigneur d'Ancyre, le bénissant, — l'an 1914, par un beau matin de janvier, limpide et scintillant comme sucre candi, — monseigneur d'Ancyre n'avait pu s'empêcher, dans son homélie très mondaine, d'évoquer les tendres fantômes de Juliette et de Roméo. Mariage, par surcroît, qui était le mieux assorti du monde, et promettait d'être le plus heureux. Fille d'un vieux gentilhomme lorrain, dont tous les ancêtres avaient été, de père en fils, soldats et laboureurs, Christiane, qui, toute son enfance, n'avait entendu parler que de terres et que d'armée, épousait à vingt-deux ans un capitaine de vingt-six, propriétaire de grands et beaux domaines, et son ami de presque toujours. Les deux jeunes gens étaient nés tous deux à la campagne, et y avaient grandi l'un près de l'autre. L'éducation seule les avait séparés. Le mariage semblait continuer et conclure très logiquement une amitié ancienne changée peu à peu en amour. Bref, mêmes goûts, même monde, âges assortis et tous deux orphelins, car ils l'étaient de pères comme de mères lors du mariage. Christiane, pour tout dire, avait peu de fortune, et la charge

d'un frère cadet, tandis que Charles Séveral était riche. Mais l'un ni l'autre n'en étaient du tout à s'exagérer les questions du tien et du mien. Et, par le fait, quand l'union si favorablement nouée commença de moins bien tourner qu'on n'espérait, l'intérêt n'y eut aucune part.

Car ç'avait été le cas. Et M. de Tolly, ancien ami des deux familles, et qui avait vu le mariage, en avait aussi vu les suites, moins heureuses. A noter que Charles Séveral avait épousé Christiane en janvier 1914, et que la guerre l'en avait naturellement séparé en août de la même année. Mais c'était déjà tard. Et, dès mars ou avril, le ménage avait commencé d'aller assez mal. La guerre, en somme, bien loin d'être la cause d'une mésintelligence finale qui aurait tôt tendu au divorce, avait au contraire écarté ce divorce, et, tant bien que mal, raccommodé deux époux qui ne se pouvaient plus trop quereller, ne se voyant quasi jamais : l'un au front des armées, l'autre dans les hôpitaux où elle servait, infirmière bénévole.

Tout cela donc, Maurice de Tolly, confident de la femme et confident du mari, n'en avait rien ignoré. Seule, peut-être, lui avait échappé l'origine du désaccord. A vrai dire, n'est-ce pas en effet là ce qui toujours échappe à tout le monde, et même aux premiers intéressés? Deux époux, deux amants, qui s'aimaient, ne s'aiment plus. Pourquoi? qui peut le dire? Mais, d'abord, qui peut dire pourquoi ils s'aimaient?

Instinct des sexes. Bouteille à l'encre.

Non : Maurice de Tolly, qui savait que Christiane Séveral s'était mariée par amour, et qui savait que, six mois plus tard, la guerre seule l'avait empêchée de divorcer, n'en savait pas davantage, du moins sur le chapitre des pourquoi.

Mais il savait encore que Charles Séveral, tué à l'en-

nemi, le 18 juillet 1918, n'avait par testament rien laissé à sa veuve, et que Christiane, vite réduite, et son frère cadet avec elle, à la misère à peu près noire, s'était estimée fort heureuse d'accepter, de sa main à lui, Tolly, et de la main du Maréchal, que Tolly avait sollicité pour elle, cette place, qu'elle venait d'obtenir, de directrice des fabriques de tapis indigènes à Rabat. De toutes façons, donc, le mariage d'amour avait mal réussi à Christiane Séveral. Et Mauriice de Tolly, maintenant pris de pitié pour la pauvre errante, regrettait presque d'avoir accepté, d'avoir sollicité même, ou à peu près, l'ambassade matrimoniale du sieur Amédée-Jules Bourron, amoureux...

Or, tout à coup, Maurice de Tolly lâcha les épaules de madame Séveral, et sourit. Si bien qu'elle-même, étonnée, releva la tête et le regarda :

— Quoi donc? — demanda-t-elle, comme il ne disait rien, et semblait avoir beaucoup à dire.

— Ma petite enfant, — commença-t-il alors, — vous ne savez rien encore... Ecoutez plutôt...

Il prit haleine.

Puis, très gravement :

— Je maintiens d'abord, notez-le bien, que le bon et brave Bourron vous aime, et vous aime d'un vrai, d'un profond amour... Oui! quoiqu'hier matin il ne vous eût jamais vue encore : ceci n'importe en rien, et n'empêche pas cela, car le coup de foudre n'a pas été inventé par les romanciers, ces pauvres plagiaires... Non, certes! Mais passons... Je maintiens donc, d'abord, que notre ami Bourron, demandant votre main, le fait sans arrière-pensée d'aucune sorte, et ne songe qu'à vous adorer. En foi de quoi je vous conjure, chère et charmante amie, de vouloir bien réfléchir une seule minute : il ne vous en faudra pas plus pour constater que votre mariage, à vous et à lui, sera beaucoup moins un mariage d'amour

qu'un mariage de raison. Oui dà! et comme je vous l'affirme!

Ahurie, elle se redressa comme il avait fait, mais bouche bée et les yeux ronds :

— Un mariage de raison? — répéta-t-elle. — Entre moi, qui n'ai pas un sou vaillant, et cet homme, dix fois millionnaire?

Il haussa les épaules :

— Dix fois millionnaire! — répéta-t-il à son tour, infiniment dédaigneux. — Voilà-t-il pas quelque chose de si précieux! Voyons, ma petite fille, achevez de réfléchir votre minute... je n'ai pas moi-même un sou vaillant : cependant, de Bourron et de moi, lequel mettriez-vous à plus haut prix, aux enchères sociales?

Elle ne put s'empêcher de rire :

— Ce n'est pas la même chose!...

Il rit aussi :

— Ce n'est jamais la même chose... Il n'empêche que Bourron, qui a su gagner très lestement sa pauvre dizaine de millions, ne saura jamais en jouir élégamment, ni même agréablement, si quelqu'un n'accepte pas de vivre à son côté, pour lui enseigner l'art d'être riche. Mieux encore, ou pis : ces millions-là, les dix premiers, Bourron, parti de rien, les a faits, triomphalement, et faits en dix années, ni plus ni moins. Voulez-vous qu'il s'arrête en si belle route? Nenni! Bourron va continuer, Bourron va redoubler. Redoubler? que dis-je! décupler! Bourron, reparti de dix millions, va vouloir en faire cent, ou mille... Mais il ne saura pas, si quelqu'un n'accepte encore de vivre avec lui, pour enseigner la différence qu'il y a entre un maçon et un architecte, entre un confiseur et un raffineur, entre un prêteur sur gages et un financier. Ma petite Christiane, votre futur est un brave homme, et que j'estime. Tout nouvel enrichi qu'il est, il n'a rien du

nouveau riche *made in France*, modèle 1918 : car, s'il a spéculé, ce ne fut jamais sur le sang des soldats... Vous voyez que j'apprécie réellement master Bourron! Je vous dis cependant, je vous redis, — car je vous l'ai déjà insinué tout à l'heure, — qu'il n'est pas tout à fait un homme du monde, et, qu'au point où le voilà parvenu, il a besoin de le devenir. — Besoin, oui! Besoin impérieux, je vous assure! — Pour cela, une femme lui est indispensable; une femme de votre race, chère gracieuse amie! une femme, en un mot, capable de civiliser son mari. — Voyez-vous, à présent, que je vous propose un mariage de raison, un mariage tout ce qu'il y a de raisonnable? — Vous acceptez, bien entendu!

Mais elle secoua la tête de plus belle :

— Cher monsieur de Tolly, décidément, non!

XI

De tout le jour, à bord du *Mezzar*, on ne vit guère Amédée Bourron, qui, sitôt reçue la réponse penaude de M. de Tolly, s'était terré dans sa cabine. Et l'on vit moins encore madame Séveral qui, devinant sans peine que son aventure devait n'être pas secrète, se souciait peu de se donner en spectacle à tout le paquebot. Amédée Bourron n'apparut donc qu'aux repas, strictement ; et madame Séveral déjeuna et dîna chez elle. La nuit tomba, passa. Et le jour revint, qui était le troisième jour de la traversée, l'avant-dernier.

Or, le soir de ce troisième jour, assez longtemps après dîner, madame Séveral, près de se mettre au lit, sortit tout à coup de sa cabine, et monta sur le pont. Pourquoi, elle-même ne l'eût su dire. Le *Mezzar* avait relâché à Tanger dans l'après-midi, et doublé Spartel au coucher du soleil. Il ne faisait point trop chaud, la grande brise atlantique aérant le navire. Et les cabines n'étaient du tout intenables. Cependant, madame Séveral n'avait absolument pu se résigner à garder la sienne plus longtemps. Au fait, à quoi bon ? le pont, passé huit heures, était sans doute désert. Et, de toutes façons, il y faisait assez noir pour qu'on fût invisible à quatre pas.

Au haut de l'échelle, elle trouva, par le fait, la solitude et l'obscurité. Malgré qu'il continuât de faire très beau, les passagers, comme ils font toujours, avaient préféré les salons et les fumoirs au plein air sous les étoiles.

La cloche du bord *piquait deux*, — neuf heures. — La lune, plus basse sur l'horizon qu'elle n'avait été l'avant-veille, étirait sur la mer et jusqu'à l'horizon, une longue traîne de brocart pailleté, dont l'argent luisait très clair parmi le sombre taffetas de la mer nocturne. Attirée, madame Séveral fut s'accouder au-dessus du reflet scintillant, à la rambarde arrière. Et c'était justement à cette place qu'elle s'était accoudée pareillement l'avant-veille, alors qu'Amédée Bourron, à cent lieues ce soir-là d'aucune pensée matrimoniale, l'avait entretenue si longtemps, et si intimement.

Madame Séveral s'en souvint, dans l'instant qu'elle se penchait sur la mer. Peut-être même s'en était-elle souvenue un peu plus tôt. Peut-être aussi s'en souvenait-elle sans déplaisir.

Elle n'en tressaillit pas moins, tout à coup très gênée, et vaguement anxieuse, quand un pas cria sur les virures du pont, tout près d'elle, et quand une ombre, surgie soudain de la nuit noire, se vint accouder, comme elle-même avait fait, à la même rambarde arrière : — Amédée Bourron.

Entre eux, ce fut d'abord un silence qui dura. Plus gêné, plus anxieux mille fois que Christiane, Amédée, la découvrant, avait seulement fait un geste éperdu pour ôter le chapeau qu'il n'avait pas, et bredouillé trois mots de salutation, auxquels Christiane avait seulement répondu d'une inclinaison de la tête. Et tous deux, confusément, avaient voulu se retirer. Ils étaient restés cependant.

Un peu plus tard, ils échangèrent enfin quelques

paroles. Bourron, très naïvement, insista d'abord pour que madame Séveral lui certifiât « qu'elle n'était pas offensée de cette stupide demande... » Christiane retint un sourire, et certifia... Non, elle n'était pas offensée : toute femme, en pareil cas, ne pouvait être que flattée, au contraire...

— Mais alors? pourquoi?...

— Parce que...

Et les absurdités inévitables suivirent.

Ce furent, de part et d'autre, toutes les mauvaises raisons qui sont d'usage. Il est infiniment difficile, quand on veut ou quand on ne veut pas, quand on aime ou quand on n'aime pas, de discerner soi-même les causes qui secrètement commandent à notre instinct ; et plus difficile encore de traduire sa pensée en paroles.

Le dialogue semblait n'avoir aucune chance de finir, quand, lassée, Christiane Séveral, qui ne manquait ni d'énergie, ni de promptitude, prit son parti, et voulut couper court :

— Monsieur Bourron, — dit-elle, — je ne puis ni ne veux vous épouser, parce qu'un tel mariage serait une folie. Or je ne suis pas folle : comprenez que je ne suis pas amoureuse. Je ne vous aime pas ; je ne vous aimerai pas. Songez-y d'abord, je vous en supplie! Songez ensuite à ceci : que je suis pauvre ; et que, — je vous le dis loyalement, — si vous me rendiez riche, je serais à la fois une femme coûteuse et une femme ingrate... car je suis dépensière, très! et jamais je ne vous saurais aucun gré de cet argent que vous me donneriez, et que je jetterais, au fur et à mesure, par la fenêtre !

Elle espérait en finir d'un coup. Elle était loin de compte. Bourron, hardiment, se redressa :

— Et si je vous disais, — lui cria-t-il orgueilleux,

— si je vous disais que, justement, tout ça ne fait que m'entêter davantage? Ecoutez-moi, madame; je ne suis pas un seigneur ni un gentilhomme, il s'en faut!... Mais j'estime tout de même que l'argent n'est bon qu'à être dépensé, après avoir été gagné!... Et je crois que j'en voudrais à ma femme, si elle me remerciait pour si peu de chose que lui donner tout ce qu'elle me demanderait...

Malgré soi, Christiane regarda l'homme qui parlait ainsi... En vérité, cet homme n'était pas, ne pouvait pas être un simple rustre... Et il avait eu raison, l'avant-veille, de se proclamer mieux qu'un nouveau riche vulgaire...

Elle le regarda, et elle hésita, une seconde; une seconde seulement : déjà, elle se reprenait :

— Il y a pis, — dit-elle : — j'ai un frère à ma charge, vous le savez... un frère de dix-huit ans...

— Eh bien? quoi? — fit-il, les épaules hautes : — est-ce que je n'ai pas une fille, moi? une fille de dix-sept ans?... C'est vrai, au fait! je ne pensais pas même à vous le dire...

Elle s'étonna :

— Vous êtes donc veuf?

— Eh oui! depuis quinze ans à peu près... Qu'est-ce que tout ça fait!... le passé est le passé... Ma fille, d'ailleurs, est une belle fille bien élevée, dont je vous jure que vous n'auriez pas honte...

Tout de même anxieux, il tendait la tête vers elle. Elle protesta sur le champ, très loyalement :

— J'en suis sûre! Votre fille, certes, ne serait pas un obstacle...

— Alors?

— Alors... faut-il vous répéter encore que je ne vous aime pas, que je ne vous aimerai pas?...

Il secoua les épaules :

— Mais je m'en doute bien! Ne vous moquez donc pas de moi! Est-ce que je suis de ces hommes qu'une

femme aime? Je ne demande pas tant!... Je demande que vous m'acceptiez, que vous me tolériez...

Il prit un temps, puis, complétant sa pensée :

— Ne croyez surtout pas que je prétende vous faire oublier votre premier mari...

— Mon premier mari !...

A son tour elle prit un temps. Puis, très vite :

— Et si je vous disais que ce n'était pas lui... que j'aimais?... oui : que ce n'était pas mon premier mari... que c'était un autre?...

Stupéfait, il lâcha la rambarde, et recula. Elle fit un pas, comme pour le poursuivre, et, parlant plus bas, mais de tout près :

— C'était un autre! — affirma-t-elle. — C'était un amant, c'était mon amant que j'aimais, que j'aime peut-être encore, et que je pleure! Epousez-moi donc à présent, si vous l'osez!

Elle s'était animée. Les mots jaillissaient d'elle comme du feu. Soudain, elle se ressaisit, redevint calme; et, souriant :

— Vous voyez bien que c'est impossible!

Mais lui, déjà, s'était ressaisi aussi, et réfléchissait.

— Pardon? — dit-il, posément : — pardon? vous aimiez cet homme-là... oui, cet autre...

Il ne répétait pas ce mot qu'elle avait dit : amant... Mais il poursuivit, précis :

— ... Et vous le pleurez?... C'est donc qu'il est mort?...

— Non, — dit-elle.

Elle avait répondu si durement que peu d'hommes au monde eussent questionné davantage. Bourron questionna :

— Comment donc cela?

Et il fallut bien qu'elle expliquât :

— C'est comme s'il était mort : je ne le reverrai jamais.

— Tiens? — fit-il : — vous avez donc rompu?

Cette fois, elle s'irrita :

— Monsieur!

Mais il était tenace. Il insista encore, très humble, mais entêté :

— Madame, je vous supplie de me pardonner. Mais il faut que je sache... Je vous assure que c'est bien respectueusement...

Et, une fois de plus, elle crut en finir en disant tout :

— Cet homme que j'aimais et qui m'aimait était un soldat, un officier, comme mon mari. Tous deux servaient au même régiment. C'était avant la guerre. Ensuite, quand mon mari fut tué, cet amour qui m'avait uni de la sorte à l'un de ses compagnons d'armes m'a fait tout à coup honte et horreur. Alors j'ai, comme vous dites, rompu. Voilà. Il n'y a rien de plus.

— Ah! — fit Bourron, déferré.

Il ne comprenait pas, c'était trop visible. Moitié orgueil, moitié sympathie, elle voulut qu'il comprît :

— J'avais trompé mon mari vivant. C'était mon droit, puisque je ne l'aimais pas. Mais le tromper mort, et mort pour son pays, non! Ç'aurait été vil.

— Ah! — répéta Bourron, sur un ton différent.

Il songea un temps. Puis :

— Et l'autre?...

— L'autre?

— Oui... celui qui... celui que vous aimiez...

— Eh bien?

— Eh bien!... il a accepté de ne plus ?...

Elle haussa doucement les épaules :

— Je ne lui ai pas demandé son avis. Pour s'aimer, il faut être deux...

Alors elle se releva ; — elle avait parlé les deux bras appuyés à plat sur la rambarde ; — elle se releva et voulut se retirer. Mais lui, Bourron, la retint ; la retint par la main, d'une main qui tremblait, mais qui serrait aussi.

— Madame, — commença-t-il, — un peu enroué,

madame, je suis un homme tout droit, et je dis tout comme ça me vient. Ne m'en veuillez pas, et, je vous en supplie, ne soyez pas offensée... Dans ce que vous m'avez fait l'honneur de me raconter là... eh bien!... je ne vois rien que du passé... Alors, je n'ai qu'à vous répondre comme tantôt : le passé est le passé. Et je vous demande toujours bien respectueusement et bien ardemment votre main!

Elle s'attendait à tout sauf à cette conclusion. Elle fixa droit sur lui deux yeux très larges, avant de répliquer, une fois de plus :

— Non!

Et elle voulut s'en aller. Mais elle ne put. Et c'est alors qu'elle fut bien obligée de mesurer la force imprévue de celui qui la retenait, d'une seule main, et qui ne s'était même point aperçu qu'on faisait effort pour desserrer l'étau de cette main formidable.

— Monsieur, — dit-elle, — lâchez-moi.

Il ne la lâcha pas, faute de l'avoir entendue : il la regardait. Et, soudain :

— Madame, — dit-il, — pardon encore! mais puisque, dans ce que vous m'avez raconté, il n'y a rien, c'est qu'il y a quelque chose ailleurs. — Voyons voir?... vous avez une répulsion pour moi?

Il eût été bien aisé de répondre : — oui... — Pourquoi diable madame Séveral répondit-elle :

— Non?...

Le certain, c'est qu'Amédée Bourron, sur ce : « non », se pencha brusquement en avant :

— Non?...

La bouche de Christiane Séveral luisait, haletante un peu, très près de sa bouche à lui...

Une minute plus tard, Amédée Bourron, pour la troisième fois, murmura :

— Je vous demande votre main!...

Et, cette troisième fois, Christiane Séveral ne répondit rien...

DEUXIÈME PARTIE

I

Debout et hâtif, Amédée Bourron avala d'un trait la tasse de café que lui avait offerte sa femme.

— Ouf! — dit-il, claquant de la langue, — il était bon, mais chaud!

Christiane, gentille, haussa une épaule :

— Si vous buviez moins vite!...

— Eh! parbleu, — riposta-t-il, — si j'avais aussi des rentes!... Mais, tel quel, il faut que je retourne aux affaires!

Sur quoi Christiane se prit à rire :

— Mon ami! n'en avez-vous vraiment pas, de ces rentes que vous pleurez? Sur la foi de notre contrat, je me figurais naïvement...

Il la coupa net, riant comme elle, mais d'un autre rire, plus bruyant :

— Tu te figurais mal, ma jolie! j'ai des capitaux, oui bien! mais des revenus, non point! Mes capitaux, ce sont d'autres capitaux qu'ils me rapportent! Et, pour ces rapports-là, ça serait malsain de s'endormir!...

Vite il se pencha sur le beau front offert, le baisa d'un gros baiser, et, dans le même instant, fut hors.

Seule, Christiane Bourron marcha par son salon quelques pas, au hasard, puis s'assit dans la loggia, qui était toute bordée d'un divan bas, comme sont en Turquie les shahnichirs. Des stores y tamisaient le dur soleil.

La maison d'Amédée Bourron, à Casablanca, était sise tout au sud de la ville, sur cette hauteur assez élégamment construite et qu'on nomme Merz Sultan. — C'était au delà du boulevard Circulaire, en deçà du parc Murdoch, et dans ce triangle scalène que font, avec le boulevard même, les deux avenues de Londres et de Paris. — Un jardin grand comme un petit parc, bordé par des haies vives de myoporum, plus vertes et plus brillantes que nos haies de fusain ou de laurier, entourait l'habitation, laquelle comportait deux étages sur rez-de-chaussée, le tout de briques et de pierres, et coiffé d'une terrasse arabe de chaux épaisse, pareille à toutes les terrasses arabes de Tunis, de Marrakech et d'Alger.

Dedans c'étaient de vastes pièces, plafonnées et lambrissées de cèdre ou d'arar; d'arar au rez-de-chaussée et au premier étage, où étaient les appartements de réception et le logis des maîtres; de cèdre au second, car le cèdre, en dépit de sa légendaire réputation, n'est qu'une essence assez médiocre, le sapin du Moghreb, alors que l'arar en est l'acajou, le chêne et le noyer, ensemble. Les murs s'élevaient jusqu'à douze ou quinze pieds; les planchers étaient des parquets; et les plafonds entrecroisaient pittoresquement leurs solives et leurs chevrons, sculptés et peints à la mode indigène. L'ensemble faisait une magnifique demeure. Or, on était en l'an de grâce 1920; il n'y avait pas douze ans que les trois couleurs flottaient sur le Maroc; il n'y avait pas

huit ans que Lyautey l'Africain y avait mis le pied. Et il était prodigieux que, dès cette époque, Casablanca pût jouir d'un confort et d'un luxe qu'Alger même, après quatre-vingt-dix ans de colonisation, n'a pas dépassés.

Pour tout dire, les architectes du Maroc avaient de qui tenir. A l'école d'un Maurice de Tolly, ils avaient su créer le style de leurs constructions selon la logique. Une architecture doit s'adapter harmonieusement au climat d'un pays et aux mœurs d'une race. Copier, sur la terre du Moghreb, à l'usage des immigrants d'Europe, les édifices indigènes, c'eût été oublier qu'un Français ne vit pas comme un Arabe ou comme un Berbère. Copier, entre Mogador et Tanger, les blocs parisiens de nos boulevards, c'eût été oublier que le climat de Paris n'est pas le climat de Fez, ni le climat de Marrakech. Maurice de Tolly, aux premières heures du protectorat, avait su ne rien oublier, et créer ainsi une architecture marocaine, alors que l'Algérie et la Tunisie en sont encore aux tâtonnements...

Et rien n'était mieux habitable, ni meilleur à regarder, soit par dehors, soit par dedans, que la maison d'Amédée Bourron, sise à Casablanca, dans le quartier de Merz Sultan. Cependant Christiane Bourron, — naguère Christiane Séveral, née Christiane de Sainte-Foy, — qui venait de s'asseoir dans la loggia de son salon, semblait ne goûter nul plaisir à considérer, très distraitement, tantôt ses lambris d'arar ciselé à jour, tantôt, à travers les vitrages, la rue, à cette heure déserte.

II

C'était exactement quinze jours après l'arrivée du *Mezzar* à Casablanca qu'avait été célébré le mariage de Christiane Séveral et d'Amédée Bourron. L'impatience impérieuse du fiancé n'avait pas souffert un délai plus long. Et, les bans à peine publiés, cérémonies civile et religieuse s'étaient célébrées le même jour, lestement, mais non sans éclat : les premiers fonctionnaires du Protectorat, et Maurice de Tolly d'abord, avaient servi de témoins aux époux. Après quoi, la vie conjugale du nouveau ménage s'était organisée, lestement aussi. Et Christiane Séveral, devenue Christiane Bourron, avait commencé sa carrière de femme d'un millionnaire de Casablanca, laquelle carrière n'est pas du tout ce que peuvent penser les femmes des millionnaires de France.

Ses quarante-cinq ans dépassés, et sa fortune faite par lui seul, Bourron n'avait pas accoutumé de rien livrer à qui que ce fût de ses projets, ni de jamais prendre en rien conseil de personne. Se mariant, il avait entendu d'abord s'offrir la joie d'une femme désirée, et désirée d'autant davantage qu'elle était d'une caste sociale supérieure à la sienne; puis se donner le luxe d'une compagne flatteuse : bien née, bien élevée, spirituelle, élégante, et qui tiendrait

belle place dans le monde marocain, et surtout à Rabat, dans les cercles de la Résidence. Peut-être avait-il même envisagé que des occasions viendraient d'une collaboration possible et fructueuse entre lui-même et la femme épousée ; mais seulement des occasions, et exceptionnelles. Quant au courant des affaires, lui seul, Bourron, comptait bien le régler et le diriger, comme devant, sans conseil et sans ingérence. Ainsi d'ailleurs avait-il continué de faire, depuis trois mois qu'il était marié, et que son ancien logis de garçon quitté, il habitait avec Christiane leur somptueuse maison du quartier de Merz Sultan.

Leur vie conjugale était ordonnée comme suit : — Levés tard, tous deux vaquaient d'abord séparément aux occupations matinales. Lui, le plus souvent, sortait, en auto toujours : le ménage avait ses deux voitures, luxe alors à peu près indispensable, au Maroc, à tous riches Européens, que leurs affaires obligent à voyager souvent, dans un pays qui ne comptait encore (1) aucune voie ferrée pratique. — Et elle aussi sortait, — dans l'autre auto, — mais parfois seulement : les jours de courses et d'emplettes, quand il fallait quitter Merz Sultan pour excursionner place de France ou aux environs. Les deux voitures se croisaient presque toujours, ou se rejoignaient sur la route du retour. Car, dès ce temps-là, Casablanca comptait déjà ses cent ou cent vingt mille habitants; mais la vie s'y concentrait en fort peu d'espace; et tous les rendez-vous de bourse, de finance et de commerce se donnaient exclusivement dans les quatre cafés qui entouraient le célèbre hôtel Excelsior. Et, de là vers le parc Murdoch, il n'y a qu'un chemin.

(1) 1920-1921. Les seules voies ferrées marocaines étaient alors à l'écartement de 60 cm., par la faute de la conférence d'Algésiras.

Après, c'était le déjeuner. Certes, les époux déjeunaient ensemble, et, généralement, sans importun. Mais c'était bref, et, sitôt son café bu, Bourron repartait, pour la ville, ou pour telle de ses fabriques, ou pour tel domaine à visiter, ou pour telle autre expédition dont il n'avait garde de souffler mot. — Bonjour, bonsoir! — Où allez-vous donc? — Là-bas, bien loin! — Et ronfle le moteur. — A l'heure du dîner, l'homme de Casablanca reparaissait, ayant à peine eu le temps de secouer la poussière de la route, et de passer son smoking pour peu qu'on ne dînât pas en famille, ou qu'il fallût sortir ensuite. Casablanca n'est pas un campement sauvage, comme trop de Parisiens l'imaginent. L'on y est plutôt plus mondain qu'à Paris. Les soirées, en tout cas, s'y prolongent plus tard.

En sorte que de telles journées sont mal faites pour favoriser l'intimité naissante d'un ménage neuf. En trois mois de mariage, Amédée Bourron s'était tout juste enhardi à tutoyer sa femme; et elle-même n'avait point encore réussi à le tutoyer, lui.

Par ailleurs, Casablanca n'offre, — n'offrait, du moins, l'an 1920, — que des ressources modiques, pour la distraction intellectuelle d'une femme cultivée et artiste. Et c'était justement cette femme-là qu'était madame Bourron, naguère Christiane Séveral. Le Maroc, certes, regorge de beauté. Mais cette beauté multiple, — monuments, paysages, mœurs rares, et splendeur pittoresque de tous les horizons qu'adornent tous les ciels, — cette beauté somptueuse et charmeresse ne s'étend pas uniformément d'Atlantique à Méditerranée. Çà et là, — à Fez, à Meknez, à Marrakech, et dans le Rif, et sur l'Atlas, grand, moyen, anti, — c'est une profusion, c'est un débordement. Ailleurs, dans les steppes où pousse le seul palmier nain, sur les plaines incultes dont

l'étendue rase n'est pas même bosselée d'une taupinière, et dans force villages bonnement horribles, — huttes de torchis et de fer-blanc, — il n'y a que laideur nue, il n'y a que néant... pire : néant sans originalité ni grandeur. Casablanca, capitale certaine et prochaine de l'Empire, promet d'être une magnificence architecturale. Mais Casablanca date du protectorat français. Avant 1908, Dar el Beïda, — la Case Blanche, — n'était qu'un bourg sans intérêt, à peine fortifié de terre battue. Pas un des trente-sept sultans marocains, tant berbères qu'arabes, n'avait, une fois, dans leurs six cent soixante-dix-sept années de règne, songé à gratifier ce bourg piteux du plus pauvre palais, de la plus chétive mosquée, de rien qui eût valu la peine d'un regard. Maurice de Tolly, inspectant pour la première fois son Moghreb, et prié de « classer » dans Casablanca les quelconques pierrailles qu'on eût dû respecter, dans l'instant qu'on jetait les bases de la cité nouvelle, avait haussé les épaules, et répondu : « Faites table rase. » — A Fez, à Marrakech, Christiane Bourron se fût complue à admirer les merveilles de l'art indigène. A Casablanca, malgré quelques premiers efforts, elle n'avait découvert que l'hôtel des Postes, le Palais de Justice, les Halles, le futur Parc et les jardins français de la Résidence Générale.

— Tu ne t'ennuies pas? tu te promènes? — lui demandait parfois Bourron, inquiet.

— En voiture, oui! — répliquait-elle : — sur la route qui mène au phare...

Cette route-là court parmi la plaine nue, et domine parfois la falaise atlantique et ses rudes rocs noirs. C'est très beau. Peu varié.

— Tu aimes ta maison? — demandait-il encore.

— Mais oui! — répondait-elle toujours : — ma maison est très belle... Et puis, je l'arrangerai peu à peu...

Somme toute, ils y mettaient l'un et l'autre grande bonne volonté, décidés l'un comme l'autre à être heureux, et à l'être ensemble. Et si déjà, après trois mois, chacun d'eux s'était orienté diversement vers l'avenir conjugal, aucun malentendu redoutable n'avait encore surgi au travers de leurs sentiers à peu près parallèles.

Lui l'aimait, elle. C'est-à-dire qu'il la désirait, l'admirait et la redoutait, tout en luttant, d'instinct, contre ces trois instincts trop forts, et qui l'eussent trop vite asservi, et trop totalement. Et elle figurait pour lui, à la fois, la maîtresse unique, découverte par miracle, et plus parfaite que tous les rêves, — la créature supérieure, la demi-déesse, descendue, exprès pour vous, du Walhalla, — et la dame, trop bien élevée, trop bien instruite, dont le mari a peur, comme l'élève a peur du professeur et du surveillant. — Elle l'estimait, lui ; d'abord, à titre d'honnête homme et d'habile homme; car elle le voyait bien ainsi, et non sans orgueil. Elle lui savait gré, aussi, de l'avoir choisie, lui riche, elle pauvre. Enfin, elle lui rendait admiration pour admiration. Car s'il ne s'accoutumait pas à la voir si belle, et si savante, et si parfaite, elle-même s'accoutumait mal à songer qu'il était l'un des premiers, l'un des plus efficaces parmi les grands ouvriers de cette œuvre énorme, dont elle était éblouie : le Maroc nouveau.

...Casablanca, son port, ses bassins, ses jetées, ses quais, ses avenues, ses boulevards et ses palais, et sa vie intense, tout cela, — qui n'était pas délicatement beau, certes! mais qui avait jailli du sol en quelques saisons, comme à coups de baguette magique; et qui l'étonnait, et qui la confondait, — tout cela, son mari l'avait créé! lui, et quelques autres, à peu près pareils à lui!... sans doute, sous la direction, sous la férule de ce géant supérieur

qui avait tout prévu, tout voulu, tout ordonné, l'Africain, Lyautey... mais, tout de même, lui, Amédée Bourron – comptait parmi les créateurs!... Et cette ville nouvelle, cette création, Casablanca, chaque fois que Christiane y arrêtait sa pensée, lui donnait un vertige...

Il y avait autre chose, encore... Naguère, à bord du paquebot, sur ce *Mezzar* où Bourron l'avait rencontrée, demandée, obtenue, elle avait, un soir, subi l'attraction de cette bouche impérieuse, tout à coup penchée sur sa bouche à elle... subi l'attraction sensuelle de cet homme robuste et sain, à l'apogée de sa force virile. Cette attraction-là durait toujours. Christiane avait vingt-huit ans. Elle était dans son épanouissement. Autrefois, elle avait aimé, ou cru aimer : son mari, d'abord; l'autre homme, ensuite... mais autrefois : plus jeune; moins femme. — A présent, remariée, et remariée, croyait-elle, sans amour, elle découvrait tout à coup que le lit conjugal prenait peu à peu, pour elle, un charme secret dont elle rougissait, mais contre lequel elle se défendait mal...

Cependant, dans la loggia de son salon, ce jour-ci, comme beaucoup d'autres jours, Christiane, qui venait de s'asseoir, et qui regardait, très distraitement, tantôt au dedans, tantôt au dehors, apparaissait mystérieusement mélancolique...

III

Alors, soulevant la portière, une jeune fille entra dans le salon. Une très jeune fille, secouant gaîment son catogan, un délicieux catogan d'ébène poli au clair, qui faisait valoir à miracle le cou mince et gonflé, la peau mate et chaude. Elle entra, une chanson aux lèvres. Et, tout de suite, apercevant Christiane assise, et ses bras las, et ses yeux tristes, — elle se jeta sur elle :

— Oh ! — cria-t-elle, impétueuse : — ma Chérie, Chérie ! voilà encore que vous n'êtes pas gaie !...

Christiane, dans l'instant, se reprit à sourire :

— Je suis toujours gaie, quand tu es là, mon tout petit !

Mélanie Bourron, — Lanie pour ses petites et pour ses grandes amies, pour ses vieux amis aussi, — Lanie Bourron n'avait pas encore dix-huit ans. Tout de même, elle était femme, déjà, beaucoup plus que ne sont, si jeunes, les filles de Paris, voire les filles de Marseille. Lanie Bourron était née, l'an 1903, dans Alger la Noire. Car il y a deux Algers : la Blanche d'abord, celle de l'antique Casbah, couleur de neige ; celle aussi des palais et des villas sans nombre qui floconnent entre mer et ciel, de Pescade jusqu'à Mati-

fou; — et puis l'autre : celle des lourds charbonniers ancrés par toute la rade, et celle des parcs à houille vastes comme des villes; celle qu'habite la sombre multitude des hommes qui vivent du charbon : soutiers, marins, dockers, cheminots, chauffeurs, manœuvres... Et c'était dans cette Alger-ci, dans l'infernale, non dans la paradisiaque, que Lanie Bourron était née, au temps que son père faisait encore bien petite figure : celle d'un miséreux quelconque, à peu près pareil à toute cette race de pauvres hères qui peuple Alger la Noire. La mère de Lanie... qui avait-elle été?... Bourron le savait peut-être... ou, peut-être, non. En tout cas, il ne s'en vantait guère. Et personne jamais ne lui en avait jamais entendu souffler mot. Il se prétendait veuf officiellement. Le sûr, c'est que Lanie ne se souvenait d'aucune maman. Et l'état-civil seul eût pu bien affirmer qu'elle n'était pas bâtarde.

Elle s'en souciait d'ailleurs très peu. Elle l'ignorait peut-être. Qui sait! Quoique déjà femme, et très femme, elle avait fort probablement conservé beaucoup des divines ignorances. Car c'était une jeune fille infiniment innocente, et fraîche et candide, que mademoiselle Bourron, fille d'un père jadis aventurier, et d'une mère disparue...

Depuis... c'est depuis sa naissance que je veux dire... quelle avait été, au juste, la vie de Lanie Bourron?...

Elle seule aurait pu le dire en détail... Et elle ne le disait pas, étant, quoique insouciante, voire expansive, — en apparence, — une jeune personne réellement très secrète, et même un brin mystérieuse...

Son père l'avait sûrement aimée dès le berceau. Peut-être plus tôt, peut-être avant qu'elle naquît : certains hommes, et surtout des plus forts, désirent

si passionnément se perpétuer par des enfants, par des successeurs, nés de leur chair ! Lui, Bourron, avait en tout cas su faire tout son devoir de père. La mère morte, il l'avait remplacée de son mieux. Par malheur, c'était encore tôt dans sa vie, — 1903 ! — dans ce temps-là, Bourron manquait de tout ce qu'il faut pour bien élever les jeunes filles. Quand Lanie remontait le cours de ses premiers souvenirs, elle n'apercevait rien de mieux qu'une sordide impasse, entr'ouverte tout au bout d'un vieux faubourg d'Alger, Bab el Oued. Une école s'ouvrait là, une très petite école communale. Sur le pavé poussiéreux, des enfants grouillaient. Quatre heures sonnant, l'heure de la sortie des classes, une fillette s'en sauvait, en sarrau noir : la Mélanie... Les garçons, parfois, la pourchassaient à coups de pierres, parce qu'elle n'avait pas de parents, ni de foyer, ni de rien. Un père, oui!... mais un père qui ne donnait pas souvent signe de vie! un père qu'on ne voyait pas, qui était ailleurs... Et les bonnes gens quelconques chez qui logeait l'enfant, — des bourreliers de Bab el Oued : toute la maison fleurait le cuir et le bois raboté, — ces bonnes gens-là ne lui étaient guère une famille...

Cela, c'était la pré-histoire de Lanie, — aujourd'hui mademoiselle Bourron, de Casablanca, héritière. — Plus tard, — beaucoup plus tard, — Mélanie se revoyait, ailleurs, à Oran. — A Oran? Dieu savait pourquoi! — Et c'était le jour de sa première communion, l'an 1913. — 1913! l'année que son père avait commencé de devenir riche! elle-même alors n'en savait bien entendu rien. — Trois mois durant, la communiante avait été torturée par cette angoisse, tout spécialement féminine : n'avoir pas de souliers blancs, pour marcher vers la Sainte Table! Dame! les bonnes sœurs espagnoles d'Oran, — de très bonnes sœurs, toutes grises sous une très petite cornette blanche,

— à qui Lanie était alors confiée, exigeaient hu[it] francs, pour l'emplette indispensable... et Lan[ie] n'avait pas huit francs, ni quatre... et son pap[a] était bien loin, qui savait où?... et n'avait poi[nt] répondu à deux grandes lettres implorantes. — Troi[s] mois lancinants ! — Lanie s'en souvenait mieux encore et plus âprement que de la fin de l'histoire, du jou[r] même de la première communion... Ç'avait été pourtant une belle fin, puisque, ce jour-là, Bourron éta[it] arrivé juste à temps, et, avec lui, une éblouissante paire de souliers mieux que blancs : mordorés !...

Cela, c'était l'histoire de Lanie. — Cela, avec mille et mille bagatelles analogues... L'histoire de Lanie jusqu'au jour de ses quinze ans. Car Bourron, désormais cinq ou six fois millionnaire, avait enfin jugé [à] propos de se mieux souvenir qu'il était père, e[t] rappelé sa fille auprès de lui, à Casablanca.

Jusqu'alors, et malgré divers changements dans s[a] vie, Mélanie Bourron, d'abord hébergée, presque p[ar] charité, chez les bourreliers de Bab el Oued, pu[is] pensionnaire à l'orphelinat des sœurs grises d'Ora[n], puis élève d'un internat laïque à Tanger, d'un intern[at] presque élégant, — encore qu'elle ne l'eût peut-êt[re] pas choisi, si on l'avait consultée le moins du monde, — jusqu'alors, certes, la pauvre Lanie, inexplicableme[nt] promenée de là ici, d'ici ailleurs, au gré d'une fat[a]lité qu'elle concevait mal, s'était insuffisamme[nt] accoutumée à l'idée qu'elle avait tout de bon un vr[ai] père, — un père à elle ; — et que ce père pût jama[is] être, ou devenir, un père riche ; — riche tout [de] bon ; riche à l'enrichir, elle... elle qui avait si bi[en] appris, et si tôt, ce qu'est la pauvreté ! — Oh ! sa[ns] doute... il y avait le précédent des souliers mo[r]dorés... mais, tout de même...

Il en advint pourtant ainsi, tout d'un coup.

Tout d'un coup ! — Car la veille de ce jour extra[or]dinaire, Lanie n'en avait eu aucun pressentiment.

Elle n'en rêva point non plus, dans son lit de l'internat, la dernière nuit qu'elle y coucha. Mais, au réveil, — sept heures sonnaient; et c'était justement à sept heures du matin que, quinze ans plus tôt, Lanie était née, — quelqu'un vint, de la part de ce père à peu près inconnu, réclamer Lanie. Et Lanie, tout de suite, fut emmenée, emportée, enlevée! et non point en paquebot, comme s'en va tout le monde : en auto, comme s'en vont les seuls riches, les riches vraiment très riches, riches à royalement enrichir leurs filles. — Une trente chevaux était là, qui empocha comme fétu, comme mouchoir, la voyageuse avec son mince bagage. Les ressorts n'en fléchirent même pas. Et Lanie Bourron, étourdie du coup, s'endormit d'émotion, entre Larache et Rabat, pour se réveiller dans Casablanca, au seuil d'une maison qui, tout de go, lui évoqua les splendeurs des palais d'Haroun-al-Raschid... Dame! l'an 1918, Amédée Bourron complétait son septième million...

C'est alors qu'il s'était souvenu qu'il était père. — Non! soyons plus juste : c'est alors qu'il avait aperçu que sa fille, naguère encore charge et souci pour lui, charge très lourde et souci torturant, lui devenait désormais tout le contraire : un plaisir délicieux, qu'il n'avait qu'à goûter; un orgueil, une vanité charmante. — Il était riche! Il ne s'agirait plus d'échéances ni de mois en retard. Et quoi de mieux, quoi de plus élégant chez un père, multimillionnaire, qu'une fille de quinze ans, servant le thé, ou touchant le piano... Amédée Bourron, récent riche, se souciait énormément, comme juste, d'être élégant, et d'accumuler autour de lui des élégances. — D'avance, rappelant à lui son enfant, sa petite Lanie, il imaginait la grâce, le charme, — le « jus » — que ça aurait : mademoiselle Bourron, faisant la révérence, dans des salons, à Leurs Excellences le Résident Général et sa dame!...

Il avait imaginé aussi, — et de tout son cœur!

— la belle joie, la joie féerique d'une Lanie, hier encore demi-pauvresse, aujourd'hui métamorphosée, comme d'un coup de baguette magique, en héritière, en petite reine. — Tout de vrai, c'était même cette imagination-là qui avait, mieux que toutes les autres, épanoui le cœur d'Amédée Bourron. papa...

Oui...

Mais le cœur de Lanie Bourron, fille de ce papa-là, ne s'était pas épanoui si vite, ni si large, pour un père retrouvé tout d'un coup après quinze ans de vaine attente...

Elle était certes, elle, Lanie, le contraire d'une mauvaise fille; le contraire d'une sotte fille, par-dessus le marché. Elle se rendait très bien compte tout de suite que, quinze ans durant, son père avait été pauvre, qu'il avait dû lutter rudement pour s'enrichir et qu'on n'associe pas à pareille lutte un petit enfant, ni même une jeune personne. Somme toute, c'était sitôt enrichi qu'Amédée Bourron avait rappelé à soi sa fille, et précisément pour l'associer à son succès. Lanie lui en savait gré...

Seulement...

...Seulement, jadis, chez les bourreliers de Bab el Oued, Lanie avait connu la médiocrité la plus populacière; et, plus tard, à Oran, chez les sœurs grises, une autre médiocrité, plus étroite peut-être, plus correcte aussi. A Tanger enfin, dans l'internat presque élégant qui avait été sa dernière prison, elle s'était, assez confusément, initiée aux belles manières... Et je ne sais guère d'étude que les filles et les femmes abordent avec plus d'ardeur, et poursuivent avec plus d'opiniâtreté. Lanie, qui ne pouvait être une exception; — il n'y en a pas à cette règle, — avait eu tôt fait

de prendre goût aux élégances. Son père lui-même n'y songeait-il pas nuit et jour, et n'avait-il pas plein la tête de thés, de pianos et de révérences?... Toutefois, l'ambition paternelle n'avait pas été plus loin qu'acquérir fille et femme et se décharger sur elles de tous soucis mondains. Au lieu que Lanie Bourron, elle, aspirait à briller soi-même, et non par procuration...

Tout cela, pour qu'il soit bien clair que personne, au Maroc, n'avait été plus ravi du mariage d'Amédée Bourron avec Christiane Séveral que Lanie elle-même, sa fille et belle-fille ; et qu'au rebours de tout ce qui est habituel entre belles-mères et enfants d'un premier lit Christiane n'était pas plutôt devenue madame Bourron que Lanie lui vouait une tendresse impétueuse et totale.

Cette belle-mère-là, n'était-ce pas, pour Lanie, tout ensemble le professeur rêvé, le modèle parfait, et, qui mieux était, l'amie délicate et délicieuse ?

Tout de bon, si Bourron eût été de complexion jalouse, c'est de sa fille qu'il eût été jaloux, d'abord! A peine Christiane installée dans la maison, Lanie lui avait fait une cour si vive, si chaude, que Christiane, touchée d'un tel accueil, — alors qu'elle avait redouté tout le contraire, — avait d'emblée rendu à la petite fille tendresse pour tendresse.

— Vous! — disait Lanie, — vous qui êtes si belle, vous qui savez tout, vous qui avez tout vu...

— Toi, — répondait Christiane, — toi qui es déjà si jolie, toi qui apprends tout ce que tu veux, toi qui seras si vite si heureuse...

Et Bourron, — il n'était pas du tout de complexion jalouse!... du moins il croyait ne pas l'être; et il ne l'était à coup sûr que comme il se doit : normale-

ment, selon la plus simple nature, hors toutes les perversions, hors toutes les inversions ! — Bourron donc s'épanouissait à contempler cette merveilleuse entente familiale, spontanément engendrée à son foyer...

Bref tout allait, dans la maison du quartier de Merz Sultan, comme rien ne peut mieux aller. Et, certes, il semblait que madame Bourron eût bien raison, et dit la plus vraie vérité, quand elle répondait à sa belle-fille, s'inquiétant de sa tristesse :

— Gaie ? mais je suis toujours gaie, quand tu m'égaies, mon Tout-Petit, ma Lanie !...

IV

— Ma Chérie-Chérie ! — avait crié Lanie Bourron, toujours impétueuse, — écoutez : si c'est vraiment vrai que vous n'êtes pas triste...

— Puisque je te le dis, voyons !...

Christiane riait tout de bon, maintenant.

— Alors, dites-moi la vérité ! la vérité, rien que la vérité, toute la vérité...

— Heu ?...

— Oui, oui, oui, oui ! — la voix de Lanie s'élançait comme un jet d'eau, du plus bas au plus haut de son registre : — oui, oui, oui ! l'impitoyable, l'indécente vérité, nue comme la main !...

Christiane protesta maternellement :

— Oh ! Lanie !...

Mais Lanie, qui, d'abord, s'était jetée au cou de sa grande, reculait déjà, d'un saut :

— Vous y êtes ? Une, deux, trois... regardez-moi !

Christiane, qui ne comprenait pas, regarda :

— Eh bien ?

Lanie fit la révérence :

— Ma robe !

— Ta robe ?

— Dame, oui ! Ma robe ! celle-ci...

Et Lanie, précisant, piquait un doigt vers sa poitrine, bien joliment fleurie déjà.

— Ah! — fit Christiane : — c'est ton nouveau tailleur?... voyons un peu...

Pour mieux voir, elle pencha la tête de côté. Impatiente, Lanie tendait le menton :

— Eh bien?... Je suis grotesque?

— Toi, oui! le tailleur, non! — décida Christiane, très grave. — Comme si tu ne le savais pas, hein?

Mais Lanie, d'un nouveau bond, se rejetait à son cou :

— Comme si je ne savais pas quoi, dites? que je suis la fille de papa? que j'ai autant de goût que lui? que ça fait deux fois zéro? et que sans vous, ma Chérie-Chérie à moi, je m'habillerais kif kif même chose les singes de la foire?...

Christiane, éclatant de rire, cette fois, avait chaudement saisi la fillette, et lui baisait les joues, le front, les yeux, avec une sorte d'emportement tendre. La plus triste des contraintes est la gaîté forcée. Christiane connaissait cette contrainte-là, et la détestait jusqu'à l'horreur. C'est peut-être pourquoi elle s'était éprise à l'adoration de cette Lanie primesautière, son Tout-Petit, dont toutes les joies, toujours, étaient contagieuses, et l'étaient despotiquement.

Lanie, cependant, ayant rendu baisers pour baisers, étreintes pour étreintes, oubliait son tailleur, et considérait d'un œil critique sa Chérie-Chérie, ainsi qu'elle avait baptisé sa marâtre. Et, sous ce regard-là, Christiane baissa les yeux.

— Vous! — déclara la fillette, au bout d'une grave minute : — vous! vous êtes une femme malheureuse!

— Mais non, bécasse que tu es!

— Mais si, menteuse que vous êtes! Une femme

malheureuse, comme j'ai dit! et comme ça se voit!

— Comment, comme ça se voit? — protesta Christiane, qui, d'instinct, chercha la glace de son sac à main.

— Ah! — triompha Lanie : — vous avouez!...

Christiane essaya de hausser les épaules :

— Montre-moi plutôt ton tailleur, voyons!

— Eh! — fit la petite, superbement, je me moque un peu de mon tailleur! — Mais vous, je vous défends de pleurer, jamais!

Elle avait repris Christiane à bras le corps. Et Christiane riait de plus belle, riait à suffoquer :

— J'ai l'air de pleurer, tu crois?

— Pas à présent! — riposta Lanie, sérieuse comme un suisse de cathédrale : — pas à présent, mais tantôt! Osez un peu dire que, tantôt, vous jouiez les femmes gaies!...

Et vite, avant que Christiane eût même ouvert la bouche :

— Ma Chérie-Chérie, il ne faut jamais mentir à votre Tout-Petit : ça serait trop vilain! Et même il faut toujours lui dire les choses comme elles sont, surtout les mauvaises choses... Sans quoi, ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir un Tout-Petit!... Vous l'aimez, dites, votre Tout-Petit, celui-ci?

Elle se pelotonnait aux pieds de Christiane, et quêtait une caresse, les yeux levés, la bouche entr'ouverte, câline irrésistiblement.

Christiane donna la caresse :

— Je l'aime, oui! plus qu'elle ne vaut!...

Et Lanie, cédant à ses dix-sept ans, trop sevrés de tendresse, zézeya comme un bébé :

— Vous l'aimez vrai? vous l'aimez fort? vous l'aimez grand comment?

— Grand comme le ciel! — affirma Christiane, entrant dans le jeu.

D'un saut, Lanie s'était relevée :

— Vous! — cria-t-elle, deux larmes d'amour dans ses beaux yeux neufs, — vous, vous êtes bonne comme du pain! Et moi, je vous aime bien plus grand que le ciel! Alors, voilà : je ne veux pas qu'on soit méchant avec vous, personne!

Elle scrutait les yeux de Christiane :

— Personne, et, surtout, pas lui!...

Vite, Christiane, d'une main leste, ferma la bouche près d'en dire trop long :

— Chut! veux-tu bien?

Mais, déjà, la petite, couvrant de baisers la main-bâillon, se libérait :

— Et, surtout, pas lui! — répéta-t-elle, têtue : — et, surtout, pas lui, qui vous ennuie tant!

— Es-tu folle! — protesta Christiane, colère presque tout de bon.

— Non! — fit Lanie : — je ne suis pas folle du tout! et je sais très bien qu'il vous ennuie, et qu'il vous ennuie à crever!... pardon! « à mourir »... c'est « à mourir » que j'ai voulu dire!... Pas ma faute si j'ai parlé comme on parlait là-bas!... Il n'avait qu'à ne pas m'y laisser si longtemps, là-bas, lui!

Elle avait achevé, toute gonflée d'une rancune qu'elle enfermait, le plus souvent, au plus profond d'elle-même.

— Tu n'es pas folle, — déclara, de très haut, madame Amédée Bourron, naguère Christiane Séveral : — tu n'es pas folle du tout, soit!... mais tu es une très vilaine fille!...

— Pas vrai! — cria la prétendue très vilaine fille : — pas vrai pour un sou! Et vous le savez joliment bien, ma Chérie-Chérie! je ne suis pas plus une très vilaine fille qu'une fille folle : je suis une fille juste!... et toutes les injustices me révoltent... et je voudrais redresser le monde, quoi! comme don Quichotte autrefois... Oh! je suis probablement aussi ridicule que lui, mais pas plus... Alors...

Madame Bourron, d'un élan, s'était jetée au cou de sa belle-fille.

— Alors, — cria-t-elle, — moi, ta marâtre, je t'adore !...

On n'entendit plus que des baisers.

V

Une heure plus tard, sur l'admirable route qui mène au Phare, la douze-seize les emportait, serrées l'une contre l'autre, — Christiane et Lanie...

... La douze-seize, une jolie Fortez, très gracieuse, faisait ordinairement, chez Bourron, le service des dames. Lui-même préférait, pour ses affaires et pour ses promenades, sa quarante-chevaux, une somptueuse Roullot, bonne à faire du quatre-vingt-dix partout, et même sur les pistes de Moulay Idriss ou d'Agadir...

Et Lanie, ses deux mains aux épaules de Christiane, l'obsédait :

— Ma Chérie-Chérie... Il vous ennuie, je vois bien qu'il vous ennuie... Aussi, pourquoi l'avez-vous épousé?... vous!... lui?...

— Mais c'est ton père, voyons! — protestait Christiane, mi-amusée, mi-indignée, et d'ailleurs à court d'arguments. — C'est ton père !... Et toi sa fille, qui es adorable de la tête aux pieds, tu n'admets pas que ton père, qui t'a faite, ait de quoi plaire, et m'ait plu?

— Heu! — murmurait la petite, mal convaincue. Elle songeait...

— Dame! — reprit-elle tout à coup, — si! j'admets bien... Mais je ne comprends pas!

— Tu n'as pas encore besoin de comprendre, heureusement! — coupa Christiane, qui riait, après avoir imperceptiblement rougi : — il sera temps plus tard...

— Quoi! — protesta Lanie, redressée : — j'ai dix-sept ans... et on se marie à quinze ans, si on veut! la loi permet!

— Malheureusement!

— Oh! « malheureusement? » Ce n'est tout de même pas prouvé qu'on choisisse plus mal à quinze ans qu'à trente!

Et Christiane, malgré soi, rougit encore.

— Es-tu bien sûre? — reprit-elle, après avoir donné un regard à la route, qui commençait d'approcher la mer. — Voyons... si tu avais à choisir, toi, comment choisirais-tu? dis-moi un peu...

— Oh! — s'écria la petite, plus impétueuse que jamais, — je ne serais pas embarrassée, allez! je choisirais qui j'aimerais, et voilà tout!

— Bon! mais qui aimerais-tu?

Lanie, déjà vraie femme, tourna d'instinct la question :

— Qui j'aimerais? ah! je vous jure : personne de ces gens qui rôdent toute leur vie place de France, sans jamais penser à rien, sauf aux terrains qu'ils achètent et sauf aux blés qu'ils revendent!

Christiane, tout doux, glissa son bras gauche derrière les deux épaules et, de sa main droite, emprisonna les deux menottes de son Tout-Petit.

— Méchante! — dit-elle alors, très tendre : — mauvaise méchante!... Avant de penser, sais-tu qu'il faut vivre, ici-bas? oui : vivre d'abord? Et c'est là toute ta reconnaissance à celui qui nous fait vivre, nous deux, toi et moi?

Lanie, très grave, hochait la tête :

— C'est vrai qu'il nous fait vivre, oui...

Elle y consentait, à regret. Christiane insista :

— Tu n'avais pas réfléchi! tu as meilleur cœur que cela, va!... Songe que ton père travaille à peu près jour et nuit, et justement à ces besognes qui te font horreur!... Et songe que c'est pour nous...

Mais, là-dessus, Lanie se cabra :

— Ah! non, — cria-t-elle : — pas pour nous! pour lui, pour lui tout seul!... Il travaille, c'est vrai! il travaille, comme vous dites, tout le temps et dur comme fer; et il travaille aux choses que vous dites, c'est encore vrai! Mais elles ne lui font pas horreur du tout, ces choses-là! Bien au contraire : il se complaît là-dedans, lui; et rien autre ne l'amuse au monde. Voyons, est-ce que je mens? les blés, les terrains, et le reste... et la place de France, d'abord!... la place de France, et les quatre cafés de la place de France... mais c'est toute sa vie, ça!... toute sa vie, et tout son bonheur! Alors, vous le voyez bien, que ce qu'il en fait, c'est pour lui, rien que pour lui! Que nous en profitions, nous, je veux bien! que nous en vivions, même, c'est sûr! Mais nous sommes par-dessus le marché...

Christiane protestait :

— Comment! par-dessus le marché?...

Mais la petite n'en démordait pas :

— Par-dessus le marché, oui! Je suis joliment sûre qu'il ne pense même pas une seule seconde ni à vous, ni à moi, quand il travaille, quand il vend, quand il achète... Mon Dieu! mon Dieu!... vendre et acheter comme cela, toute une vie, quelle abomination! Bien la peine d'être riche, vrai!

D'indignation, elle secouait ses boucles brunes, et son catogan dansait sur ses épaules. Christiane la regardait, et recommençait de rire.

— Toi, — dit-elle tout à coup, — tu t'entendras avec Jean, comme larrons en foire!

La petite leva deux yeux pétillants :

— Votre frère Jean?... Quand viendra-t-il?

— Aux vacances de Pâques. Tu sais qu'il a été reçu à Polytechnique cette année. Et ton père, — qui est très bon, quoique tu dises! — veut le connaître, et m'a demandé de le faire venir dès que ce sera possible.

— Polytechnique? — répétait Lanie, les sourcils froncés : — Polytechnique?... non! je n'ai jamais vu de polytechnicien... Mais je me figure l'uniforme, tout de même... il y a une épée, n'est-ce pas?

— Oui...

— Jean de Sainte-Foy... Il s'appelle Sainte-Foy, comme vous, naturellement?

— Oui...

— Quel joli nom!... Ah! les noms, cela compte...

Elle hochait la tête, très grave. Christiane l'embrassa :

— Non, mon Tout-Petit! cela comptait jadis... Mais aujourd'hui! Regarde-moi : mon joli nom, comme tu dis, crois-tu qu'il m'ait jamais servi à quelque chose?

Lanie commençait de hausser les épaules. Tout à coup, elle s'interrompit. Et Christiane la vit rougir, mais rougir au cramoisi.

— Oh? qu'as-tu donc?

La petite baissait la tête. Christiane, dans un éclair, devina, rougit elle-même... puis, saisissant à deux mains les joues empourprées, appuya brusquement contre ses lèvres le beau front qui se dérobait :

— Oh! bécasse que tu es toujours!... Voilà que tu as pensé qu'il m'avait au moins servi à épouser ton père, mon joli nom! Et voilà que tu as honte de l'avoir pensé!... Mais veux-tu bien me regarder! et veux-tu bien m'embrasser! C'est d'ailleurs très vrai, que ton père n'eût probablement pas épousé une Christiane Duval ou une Christiane Dupont... Mais crois-tu que ce soit si avantageux que cela, d'être

épousée pour une particule? Ah! bécasse, va! ma bécasse! mon Tout-Petit...

Elle l'embrassait encore. L'autre, encore couleur de cerise, relevait son museau futé :

— Mais... votre frère Jean... dites, ma Chérie-Chérie : pourquoi disiez-vous, tout à l'heure, qu'on s'entendrait si bien nous deux, lui et moi?...

Le temps d'une seconde, les sourcils de Christiane se rapprochèrent : une pensée lui passait par la tête, — pour la première fois ; — une pensée qu'elle rejeta tout de suite, violemment, comme les honnêtes gens rejettent toujours toute pensée mal délicate... Jean de Sainte-Foy n'avait pas un sou; et cette Lanie déjà trop millionnaire... Mais, la seconde d'après, les sourcils se détendaient : Jean n'avait rien du coureur de dot ; il s'en fallait même de trop!...

Et Christiane se reprit à rire de bon cœur, avant de répondre à la petite :

— Pourquoi? parce qu'il est encore plus bête que toi, mon polytechnicien!... Tiens, une bonne preuve : il a été reçu dans les tout premiers, à l'Ecole... et rien ne l'empêcherait, s'il voulait, d'en sortir ingénieur des Tabacs, ou des Mines, ou de n'importe quoi... Et ces carrières-là sont des carrières très avantageuses, où n'importe quel homme de valeur peut trouver mille occasions de faire fortune. Mais « faire fortune? » voilà justement ce qu'il ne veut pas, mon Jean, mon Jeannot de Jean! Rien que d'y songer, il se hérisse... Et il ne sera ni ingénieur des Mines, ni ingénieur des Tabacs, ni ingénieur de rien du tout : il sera officier, rien qu'officier! et il mourra de faim toute sa vie, bien fièrement, — bien bêtement!...

Sur quoi Lanie, elle aussi, se hérissa :

— Bêtement? oh! vous osez dire...

La voiture, dans l'instant, arrivait au phare. Christiane fit arrêter, sauta à terre, entraîna Lanie par la

main jusqu'au bord de la haute falaise, et, à la volée, embrassa tout l'horizon.

— Si j'ose dire? — riposta-t-elle alors, riant toujours : — j'ose tant que je peux! Et veux-tu savoir pourquoi?... Regarde ça!

« Ça », c'était la mer couleur de fer, au pied des cailloux géants, couleur de sépia. La falaise, là, se creusait en demi-cirque. Et les puissants rouleaux de houle, chassés vent arrière d'Amérique en Afrique, par-dessus deux mille lieues d'océan, trouvaient dans ce demi-cirque la fin de leur voyage immense. On les voyait accourir, du plus lointain. Ils se gonflaient sur les premiers hauts-fonds qui précèdent la barre, puis déferlaient soudain contre elle, et l'enjambaient irrésistiblement, parmi de mouvantes montagnes d'eau bouleversée, verte et blanche, et des tourbillons d'embruns échevelés. Après quoi les lames, reformées tant bien que mal, rebondissaient entre barre et falaise, et se ruaient de plus belle à la côte, se gonflant encore et déferlant encore, s'accrochant et se déchirant à tout ce qu'elles trouvaient de récifs et de têtes de roches, sans rien ralentir de leur galop, ni rien rompre de leur élan formidable. Et de la sorte jusqu'à l'orée du demi-cirque final, dans quoi tout s'engouffrait pêle-mêle, telle une éternelle et surhumaine chevauchée, dont chaque vague successive se broyait effroyablement, en chaos liquide, contre le roc peu à peu usé, rongé, limé, poli. Et des nuages d'eau en poudre volaient jusqu'à la route qui surplombait d'au moins quarante mètres. — Comme Lanie, obéissant à Christiane, avançait encore d'un pas, jusqu'au bord du précipice, une lame de fond, exagérément grosse, se jetant d'un coup contre la falaise, l'ébranla ; et les embruns, jaillissant en nuage, firent une vraie brume, qui voila l'horizon pour de longues secondes. D'instinct la jeune fille recula. [illegible] temps, sa nature enthousiaste

prit le dessus, et elle cria d'admiration. — Christiane, qui avait attendu ce cri, tira sur la main qu'elle tenait encore, et força la petite à se détourner vers la gauche : là, sur le promontoire qui bornait la baie, au sud, une tour blanche se dressait, robuste et haute, mais qui, dans le gigantesque désordre de l'océan, apparaissait médiocre, voire mesquine : le phare ; — le phare de Casablanca.

— Tu le vois ? — disait Christiane à Lanie : — tu le vois maintenant, n'est-ce pas ? Mais tu ne l'avais pas vu d'abord. Tu n'avais pas daigné ! Un phare, hein ? quelle prose ! Et toi, tu es pour la poésie : pour la mer, pour les vagues, pour les nuages et pour la tempête... Tout de même, la prose a son petit mérite... Tiens : autrefois, précisément ici, un grand navire, qui s'appelait la *Nive*, s'est jeté à la côte et perdu, par une nuit très noire, faute seulement du phare qui est là, et qui, alors, n'y était pas... Oui. Ça t'est d'ailleurs bien égal, n'est-ce pas ? tu aimes mieux regarder la mer, tu es pour la poésie ! Eh bien ! mon Jeannot aussi, hélas ! Je le connais bien, tu penses ! et je sais bien que, s'il était ici, il ferait comme toi, il n'aurait d'yeux que pour ces belles vagues, et toiserait de haut en bas ce misérable phare, à peine bon à sauver des vaisseaux en péril... Voilà pourquoi, mon Tout-Petit, voilà pourquoi j'ai dit qu'il mourrait de faim toute sa vie — *bêtement !*

Lanie avait baissé le nez, et ne répliquait plus. Christiane, hochant la tête, s'avisa de conclure :

— Ton père, lui, regarderait le phare... Au fait, sais-tu ? C'est peut-être lui qui l'a bâti !...

Mais la conclusion n'étant pas du goût de Lanie, Lanie releva le nez :

— Et vous ? — questionna-t-elle à l'improviste : — vous, ma Chérie-Chérie ? c'est le phare que vous aimez mieux regarder ? c'est le phare ? bien vrai ?

Mais Christiane haussa seulement les épaules :

— Oh ! — dit-elle, — moi, qu'importe? je suis une femme comme toi, et nous avons le droit d'être bêtes...

VI

Place de France, à la terrasse de l'Excelsior, Bourron — Amédée-Jules, — venait de s'asseoir très bruyamment, entre deux camarades, hommes de Casablanca comme lui ; hommes d'affaires, s'entend.

Alentour, c'était la place de France de tous les jours. Et qui la vit, cette année-là, — 1921, — ne fût ce qu'une toute petite fois, ne risque pas de jamais l'oublier, cette place extravagante, trait d'union véritable entre le Maroc d'hier et le Maroc de demain. Les vieilleries, il s'en trouve encore à foison, par le monde, et même sans sortir du Maroc : — de Fez à Marrakech, en passant par Moulay Idriss, ou par Agadir, ou par Safi. — Et des nouveautés, l'Afrique entière en regorge, d'Alger à Tanger, et de Rabat à Casablanca même. Mais une place de France, bordée, à main droite, par quatre immeubles à cinq étages, — ciment armé, chauffage central, — et, à main gauche, par le pisé crasseux du rempart maure encore intact avec sa porte à créneaux barbelés, et le minaret lépreux d'une mosquée strictement close ?... une place de France sur quoi les autobus, patinant dans la glaise, risquaient encore d'écraser les conteurs bleus psalmodiant les Mille et Une Nuits, ou les chameaux

baguenaudeurs, distraits de leur route par le ronron de l'aéro postal près d'atterrir ?... oh ! je ne crois vraiment pas qu'on eût trouvé, nulle part au monde, une réplique à peu près exacte de cela. A tout bien scruter, détail par détail, rien n'apparaissait tellement extraordinaire ; pas même la foule grouillante des Européens, des Maures, des Arabes, des Berbères, des Nègres, des Juifs riches, des Juifs pauvres ; pas même la bigarrure écossaise des djellabas, des souquenilles, des burnous, des vestons, des selhams, des cafetans, des haillons et des uniformes. Non ! ces choses étaient là comme elles sont partout, au Maroc et ailleurs. Et seuls s'en émerveillaient, — facilement — les touristes de la C. G. T. (1), qui s'épanouissent toujours de boire leurs drinks glacés à l'Excelsior, — comme faisait Bourron, — servis par un maître d'hôtel parisien, en habit, et simultanément cirés par un moricaud noir et nu comme une bouteille, guère plus haut, et cacheté d'une chéchia. — Pittoresque d'Exposition Coloniale ! — L'extraordinaire était ailleurs : dans le contact immédiat, dans le conflit décisif de tous les passés et de tous les futurs, sur cette terre africaine qui fut le Moghreb des Khalifes d'Occident, et qui commence d'être une Nouvelle Amérique, plus américaine que Chicago et que San Francisco ensemble. Contact et conflit, avec la place de France pour champ de bataille.

Toutes choses auxquelles Bourron, s'asseyant à la terrasse de l'Excelsior, ne pensait certes guère.

Passant par là, comme il faisait mainte et mainte fois chaque jour, il avait aperçu, attablés face à face,

(1) C. G. T. Compagnie Générale Transatlantique, le *Cook and Son* marocain. Ne pas confondre avec la Confédération Générale du Travail, comme confondit, historiquement, l'an 1902, un honnête parlementaire français, mal au courant des choses de la mer.

deux de ses clients les plus notoires : Dardignon, le journaliste, directeur et rédacteur en chef du *Phare Marocain*, l'un des six quotidiens de la ville, et Mingasse, l'usinier, propriétaire de force briqueteries, tuileries, et fabriques de ciment. Les deux hommes, vifs, discutaient. Sans plus de façons, Bourron vint au travers, et s'assit entre eux, cependant qu'ils se taisaient, brusquement. Alors, feignant de n'en rien voir, il fit du bruit, appela un garçon, deux garçons, un cireur, et, finalement, exigea, « tout de suite », du whisky and soda « comme s'il en pleuvait ! » Eux, l'usinier et le journaliste, vite remis de leur gêne première, s'esclaffaient en toute ironie, et désignaient leurs propres verres démocratiquement emplis d'une boisson moins britannique : ils buvaient des *picon-citron*, comme on fait sur la Cannebière.

— Alors ? te voilà passé aristo ? — questionnait Mingasse, claquant sa cuisse.

— Ce que c'est que d'avoir épousé le grand monde ! — ponctuait Dardignon, gouaillant.

Supérieur, Bourron les toisa :

— C'est vrai que, moi, aujourd'hui, je me suis rangé ! Quoi ! vous n'auriez tout de même pas voulu qu'un comme moi s'encanaillât jusqu'à perpète !

— Pardi ! — fit Dardignon, plus beau parleur que n'était l'usinier : — personne n'aurait voulu ça, mon ami ! et, dieux de mes pères ! ce whisky and soda, c'est fait pour toi : ça te va comme les doigts dans le nez ! A part ça, ta bourgeoise ?

— Ma femme va bien ! — riposta Bourron, orgueilleux.

Tombant dans le piège tendu, il avait relevé cette « bourgeoise », insidieusement lancée par le journaliste. Ce furent deux grands éclats de rire : Dardignon, sous la table, avait poussé le genou de Mingasse.

— Quoi ! — constata celui-ci, dodelinant du chef :

— on est homme du monde ou pas ! Toi, tu as choisi...

Et, la tête de côté, un œil mi-clos, il conclut :

— Du moment que ça ne te gêne pas aux entournures ?... car ça ne te gêne pas, hé ?...

Bourron, supérieur, haussait tout ce qu'il pouvait d'épaules :

— Ah ! mon pauvre bon !

— Pardi ! — trancha l'homme du *Phare Marocain*, — tu n'as pas besoin de rien dire ! ça se voit comme les cornes d'un cocu !

Et de rire plus fort. Bourron, à propos, sut réagir, et prendre l'offensive :

— Et alors ? quelle nouvelle saleté mijotiez-vous, à vous deux, voleurs que vous êtes ?

— Nous, mon ami ?

Il ricana de joie : tous deux avaient protesté d'une seule voix ; c'est évidemment qu'il avait touché juste. Il redoubla :

— C'est « de » blé ? c'est « de » terrains ? c'est « d' » oliviers ?

Ce diable d'homme avait son génie, — son démon : — trois mots, sans plus, et voilà qu'il avait touché juste. Le tressaillement brusque des deux complices lui en disait déjà plus qu'aucun aveu.

— Ah ? — répéta-t-il, plus sérieux, cette fois : — c'est « d' » oliviers, que vous micmacquez, comme ça, sans même oser le dire ? Part à trois, qué ? mes petits !

Sur quoi, s'étant assis plus large :

— Eh là ! garçons ! — cria-t-il, plus fort que jamais : — c'est tout ça de whisky and soda que vous m'apportez à moi, Bourron, quand je suis avec des copains en affaires ?

C'est vrai qu'il y était. Et il sut vite le leur faire voir.

— Sans moi, — concluait-il bientôt, après une

harangue *ad homines*, — qu'est-ce que vous pouvez faire ? deux fois rien, et ça sera tout. Toi, Dardignon, tu as ton canard : c'est bon pour appuyer quelqu'un ou pour démolir quelque chose ; mais le quelqu'un, mais le quelque chose, où le trouveras-tu ? pas ici, hé ! — et il tapait sur l'épaule de Mingasse : — car, ici, il y a du crédit, il y a des matières, il y a même des biens au soleil, mais pas de moyens immédiats, rien de disponible, pas de pèze, quoi !

Tout homme du monde qu'il se proclamait, il n'en avait pas moins vigoureusement frotté son index contre son pouce. Impressionnés par l'argument, Dardignon, ni Mingasse, ne songèrent, cette fois, à railler.

— Vous voyez bien qu'il faut ce qu'il faut ! — achevait Bourron, catégorique. — Et j'ai dit part à trois : je ne vous vole rien, je prends ce qui est à moi. Et alors donc ? vos oliviers, qu'est-ce que c'est ?

Trop d'affaires se traitaient alors de la sorte au Maroc pour que personne eût même l'idée d'y rien trouver à redire. Les trois complices vidèrent leurs verres, s'accoudèrent à la table pour rapprocher leurs trois têtes en petit cercle, et se prirent à parler plus bas, cependant qu'alentour divers buveurs, intrigués, mais affectant d'être à cent lieues de là, tendaient en vain des oreilles écarquillées vers cette conférence qui certes eût intéressé plus de gens qu'il n'était nécessaire.

Elle dura, la dite conférence ! — Les oliviers en cause valaient qu'on en parlât sans économiser les mots. Car ces oliviers étaient une forêt, — dix forêts, pour mieux dire ; dix forêts opulentes, éparses au flanc du Grand Atlas, et chevauchant les territoires d'une bonne demi-douzaine de tribus, assez hostiles les unes aux autres, quoique toutes vassales d'un

même suzerain, — d'un tout-puissant suzerain : hadj Madhani el Saadi (1), dont chacun sait qu'il était alors le premier de ces grands caïds du Sud. qui jamais n'obéirent à Sidna (2) que quand il leur plaisait ; — hadj Madhani el Saadi, prince hérédiditaire des Flitta, des Ounane, des Skemra, des Izzein, des Aoultaga, des Mentaha, et de vingt autres clans, tous redoutables ; — hadj Madhani, enfin chef politique, chef militaire et chef religieux de l'immense confédération des Saada, soit grand-duc de l'Atlas ou vice-roi du Moghreb ! — Ces caïds splendides, — le Saadi, le Goundafi, l'Ayadi, le M'Tougui, le Glaoui, — Allah soit avec eux tous ! — la politique loyale et déliée du grand Maréchal les avait, bien avant 1921, ralliés à la République, et ralliés même à notre civilisation, — la pire, mais l'inévitable. — Et tous s'étaient admirablement soumis, trop sages pour se démettre. — Seigneurs féodaux, on ne pouvait plus ; — seigneurs tout court, viande creuse ; — seigneurs financiers, l'avenir était là. — Hadj Madhani el Saadi, qui avait fait deux fois le pèlerinage de la Mecque, s'était, d'emblée, résigné à troquer un jour ses droits suzerains sur sa confédération, comme sur ses autres fiefs héréditaires, contre de solides compensations, nettement

(1) Les Berbères (non plus que les Arabes), n'ont de noms de famille. Ils n'ont que des prénoms, et des noms de tribus ; *Madhani* est un prénom ; *Saadi*, singulier du pluriel *Saada*, est un nom de tribu, ou de confédération ; *el* est un article masculin singulier ; *hadj* est un adjectif dont le sens est intermédiaire entre notre *saint* et notre *pèlerin*, et qui s'applique aux Croyants qui ont fait le saint pèlerinage de la Mecque, remplaçant alors avantageusement pour eux l'épithète *si* ou *sid* (*cid*), qui équivaut à *seigneur*, ou à *monsieur*, et qu'on applique à tout Marocain correct. — Traduisons donc *hadj Madhani el Saadi* par sa Révérence ou son Eminence Madhani le Saadi, c'est-à-dire le caïd (chef) des Saada.

(2) *Sidna*, — *Notre Seigneur*, — appellation rituelle des Sultans marocains. — C'est à la fois *Sire* et *Majesté*.

monnayées ; il avait d'ailleurs su très bien stipuler que les revenus lui en seraient régulièrement servis. exempts d'impôts sous toutes législations soit présentes, soit futures, et servis en or trébuchant. — D'ores et déjà, trois hôtels de Casa, parmi les plus modernes, avaient changé de maitres. Et hadj Madhani, leur nouveau propriétaire, n'était pas parmi les hôteliers, ses confrères, le moins âpre à rançonner, — un peu plus qu'il n'eût fallu, — le malencontreux voyageurs, ses victimes.

Or, les oliviers de Mindasse et Dardignon n'étaient autres que ceux d'hadj Madhani. Et voici qu'ils devenaient tout doucement, dans cette minute mémorable, les oliviers d'une raison sociale inattendue : hadj Madhani, Bourron, Mingasse, Dardignon and C — cette C° finale représentant, sans plus préciser tous les quatrièmes larrons à venir.

— N'empêche, — insinuait Mingasse, le plu timide des trois, — que la première chose serai peut-être de s'assurer que le Bicot... c'est had Madhani que je veux dire... ne nous fera pas tro d'embêtements... Je dis « embêtements »!... et c n'est pas « embêtements » que je pense...

— Veux-tu te taire! — grondait Bourron, homm du monde : — et ça n'est-il pas malheureux d'êtr obligé tout le temps de causer avec des gens qu n'ont que des grossièretés plein la bouche!

— Laisse les grossièretés! — coupa Dardignon, le journaliste : — tu n'es peut-être pas le plus talon roug d'ici, quoi que tu supposes, Dieux de mes pères!... Même, veux-tu que je te dise? Eh bien! méfie-toi, vieux! ta bourgeoise... non! c'est ta femme que j'a voulu dire... ta femme, peut-être, le remarquera tro tôt pour ta tranquillité... Ça ne fait rien, pauvre qu tu es! je ne t'insulte pas, qué? alors, ne te hérisse

pas, et pense au Madhani. Il est le maître... et il se connaît en affaires... peut-être même « plusse » que nous ne croyons... Alors ?

— Alors, — fit Bourron, assez superbe, — c'est une question d'influences ! Vous connaissez les gens qu'il faut, vous ? non, hé ? Moi, peut-être oui !...

— Vaï ! — fit Mingasse, énormément ironique : — « peut-être », que tu dis ? Si j'étais curieux...

— Ne sois pas ! — Dardignon, sec, amputait les discours superflus : — Bourron, vieux ? parle plutôt : ces gens que tu connais, voyons-les voir ?

— Bé ! — fit Bourron, orgueilleux : — M. de Tolly, pour commencer ! Il a fait mon mariage, il a le bras long !... et il...

— Et il connaît hadj Madhani autant comme moi le pape ! — trancha Dardignon, désappointé. — Si tu n'as que ça...

— Laisse !... j'ai encore...

Mais comme il hésitait, Mingasse, brusque, précisa :

— Ce n'est pas ci ni ça qui nous peuvent servir en cette affaire... Hadj Madhani n'est pas un caïd comme il y en a tant, et qu'on a pour une poignée de dattes... caïds de sauterelles, ceux-là, qué !... Hadj Madhani, boufre ! il a de quoi... et il se méfie, et il n'écoute que ses vrais conseillers... Si bien que, sauf son officier de renseignements...

— C'est qui ? — questionna Bourron.

— Un nommé Chassagnes, — précisa Dardignon, qui valait l'Annuaire pour la sûreté de ses renseignements : — Chassagnes, trois *s*, oui ! une espèce de comte, je crois... ça trôle dans l'Atlas depuis quatre ans, à peu près, sans jamais s'être montré nulle part...

— Comment ? — protesta Mingasse : — mais le Saadi est à Marrakech, à présent !... alors, le Chassagnes ?

— Le Chassagnes est à Marrakech avec le Saadi,

bien sûr ! — riposta Dardignon, dédaigneux : — mais c'est une exception tout ce qu'il y a d'exceptionnel. Et ça n'empêche pas que le Saadi réside tout le temps, et depuis toujours, — je veux dire dix mois sur douze, et depuis qu'il a succédé à son père, le feu caïd sid Thami, — dans son château-fort de Teljerjt, en plein Atlas... Or, le nommé Chassagnes, — pardon, excuses ! le commandant comte de Chassagnes, gros comme le bras, — réside *ibidem*, et pareillement ! Car il est commandant, cet homme... commandant de spahis, pour pointer les i. — Il réside où j'ai dit ; et il colle au caïd, même chose son ombre ! — Les deux doigts d'une main, qué ! dieux de mes pères !...

— J'ai plutôt raison, hein ? — constata Mingasse, satisfait. — C'est donc pour vous répéter que, sauf cet officier-là, qui est au juste l'officier de renseignements du Maréchal, je ne sais ni ne vois personne qui puisse intervenir auprès du Saadi... Boufre ! que vous m'avez fait dire ! en voilà un, de Bicot, qu'on ne peut pas dire qu'il est accessible !...

— Boufre ? pourquoi ? — lança Bourron, brutalement. Il avait songé tout son saoul, il reprenait l'offensive : — Ah ça ! qu'est-ce qu'il vous prend ? ça ne vous suffit pas, à vous autres, qu'on vous montre la porte où frapper ? moi, si ! Il vous faut mieux qu'une adresse, pour savoir où chercher votre affaire ? moi, non ! — Ah ! limaçons que vous êtes !... Un peu, que vous aviez besoin d'un comme moi, pour vous dem...er !...

Il avait lâché le mot tout cru, et tout haut, à voix claironnante. Et son malheur voulut que dans cet instant-là, une jolie douze-seize Fortez, qui s'en revenait de la promenade, — du Phare, — et montrait deux gracieuses ombrelles déployées, stoppa précisément place de France, — devant la terrasse même d'Excelsior. — Les moteurs Fortez sont les

plus silencieux. Eût-il parlé presque bas, dans le grand silence de l'assistance qui guettait, que les deux promeneuses eussent eu tout de même du mal à ne pas entendre ; mais Bourron parlait haut, depuis que ses paroles avaient cessé d'être compromettantes ; très haut, même. En sorte que pas un mot, et le dernier moins que les autres, ne put être perdu pour celles qui arrivaient si mal à propos...

Madame et mademoiselle Bourron, — Christiane et Lanie...

— Vé ! tais-toi donc, et regarde ! — avait, trop tard, soufflé Dardignon, charitable.

Bourron, dans l'instant, jura effroyablement, mais, cette fois, entre ses dents, et pour soi seul. Christiane, — sûrement, — n'entendit pas. Mais Lanie, — sûrement, — crut entendre.

Une gêne épouvantable s'en suivit. Mingasse, couleur de vermillon, souriait d'une oreille à l'autre, aussi stupidement qu'il pouvait, cependant que Dardignon, persuadé de son aptitude mondaine à sauver toutes les situations les plus désespérées, prodiguait aux arrivantes saluts arrondis et bienvenues sonores. Une basse noble de l'Opéra accueille pareillement la reine et l'ingénue, s'avançant côte à côte. Correcte et bienveillante, Christiane Bourron salua les deux hommes, et tendit même la main à Dardignon. Mais Lanie, bouche pincée, affecta d'être toute attentive à la place de France, et tourna le dos à tout chacun.

— Ce n'était pas exactement l'attitude d'une fille bien élevée, — lui reprocha plus tard Christiane : — le dernier mot de l'éducation consiste à savoir s'adapter à tout, et n'être déplacée nulle part. Comprends-tu, petite hérissonne ?

— Vous, vous pouvez ! mais moi ? — avait riposté la fillette : — Tout le monde n'est pas née Sainte-Foy !

il y en a même qui sont nées Bourron, pour tout potage !...

— Mais celles-ci ressemblent tellement aux autres, — avait conclu Christiane, riant de son beau rire habituel, — que les autres ont le droit de les critiquer même sur leurs peccadilles !

Pour l'heure, Christiane masqua l'inconvenance de Lanie. C'était d'ailleurs facile : Dardignon, honoré d'une main à baiser, s'appliquait trop sérieusement à cette tâche pour en rien distraire de son attention ; et Mingasse avait assez à faire de continuer à sourire. Quant à Bourron, sa première confusion digérée, il ne songeait qu'à reprendre ingénieusement l'offensive : sa femme, à coup sûr, n'avait rien entendu, puisqu'elle ne « tiquait » pas !... alors ?... Et il commençait, l'air énormément mystérieux, de lui expliquer les choses :

— Figure-toi, ma jolie, que tu nous pinces en vrai flagrant délit d'affaires... Oh ! je sais bien... les affaires, ça n'est pas poétique...

Elle tressaillit imperceptiblement. Aussi, quelle niaiserie ! Est-il au monde rien de plus réellement « poétique » que ces « affaires » dont lui, qui en avait vécu toute sa vie, parlait avec cet imbécile mépris ? Il poursuivait cependant, avec l'air d'un qui s'excuse :

— Tu sais : les oliviers !... Je t'ai déjà touché un mot des oliviers... Dans ce Maroc, pays de peu...

Elle tressaillit encore : « pays de peu », ce Maroc, qu'il avait, lui, à moitié créé ? qu'elle avait, elle, admiré, jusqu'au point de se donner à l'ouvrier de cette grande œuvre ? Un prêtre blasphémant son idole, quoi de plus bas ?

Il poursuivait toujours :

— ... Dans ce Maroc, pays de peu, il faut se contenter de ce qu'on trouve... Les oliviers, c'est une richesse... Et voilà que ces messieurs m'ont signalé

une vraie « foultitude » d'oliviers, du côté du grand Atlas... dans les domaines du Saadi... Le Saadi, tu le connais, naturellement...

Elle fit oui, de la tête, très indifférente. Naturellement, elle connaissait le Saadi ; à peu près comme elle connaissait le président de la République, ou Pierre Loti, ou le maréchal Foch...

Et lui allait toujours :

— ... Nous avons donc besoin du Saadi. Mais tu t'imagines la diplomatie qu'il va falloir !... Figure-toi que, pour chatouiller le Saadi à l'endroit sensible, Mingasse, que tu vois, nous disait à l'instant qu'il n'y a rien ni personne au monde, sauf son officier attaché, un nommé Chassagnes, qui est comte...

Or, ayant entendu ce nom, et ce titre, Christiane Bourron tressaillit à nouveau, mais beaucoup plus fort que naguère, aux simples balourdises de son mari. Elle n'avait alors que cillé, ou crispé la bouche, ou battu des doigts. Elle frémit toute et se raidit, cependant qu'une mortelle pâleur envahissait son visage, montant comme une marée du col aux cheveux par grandes vagues éperdues.

Elle murmura, d'une voix très sèche :

— Quel nom avez-vous dit ?

Il répéta, sans rien voir du désarroi profond qu'elle trahissait :

— Chassagnes ! le comte de Chassagnes, oui...

Puis, frappé tout à coup d'une idée :

— Tiens ? au fait... C'est quelqu'un de ton monde, cet homme-là... des fois que tu connaîtrais, dis ?... C'est que ça nous serait un peu utile, va !

Elle s'était déjà ressaisie. Ce fut sans hésiter qu'elle répondit, déjà calme :

— J'ai connu un comte de Chassagnes... oui... Il était capitaine, dans ce temps-là...

Dardignon, Mingasse lui-même, du coup, se rapprochèrent. Bourron avait sursauté :

— Bon sang de sort ! si c'était le même...

— C'est le même, — affirma Dardignon, péremptoire : — il n'y a qu'un Chassagnes dans l'armée...

— Alors, — exclama Bourron, enthousiaste, — nous avons vraiment la veine ! Et tu nous serviras bien, ma jolie !

Elle avait blêmi l'instant d'avant. Elle rougit cette fois, violemment. Mais, comme elle retournait déjà vers sa voiture, il n'y eut, pour voir cette inexplicable rougeur, que la seule Lanie.

VII

Or, huit jours plus tard, à peu près, février finissant, Son Excellence Maurice de Tolly, inspecteur général des Travaux et Palais, ministre d'Empire, s'en fut un beau soir, sa besogne quotidienne parachevée, de Rabat à Casa, — Casablanca pour ceux qui ne savent pas, — histoire d'abdiquer pour six heures ses dignités diverses, et de sucer la paille d'un cocktail chez Maggie ; Maggie : la « celle » qui tient, rue de l'Horloge, à mi-distance de la Cie Paquet et de la C. G. T.... le dernier des bars où l'on cause ! — Quatre-vingt-quatre kilomètres, qu'est-ce ? — Certes, à Rabat, M. de Tolly s'était organisé, porte à porte avec son tout-puissant ami et patron, le Maréchal Résident, un taudis adorable, — grand comme un mouchoir, moelleux comme une fourrure, et pittoresque comme une folie de feu Lauzun ; une coque faite pour lui, et sculptée à miracle, dans le cèdre et l'arar, par les plus ingénieux des artistes moghrabins. — Il l'échangeait tout de même volontiers, et souvent, pour son autre coque, automobile, celle-là : sa vingt-quatre Banclat, faite à sa mesure aussi, et tout exprès pour passer à gué tous les oueds, et galoper à travers tous les champs, sans panne jamais. — Si bien que, le beau soir que j'ai

dit, Tolly, qui aimait le thé, et qui en avait bu trois tasses, cinq heures sonnant, chez la plus belle de ses belles amies, à Rabat, n'en arriva pas moins à Casa, fort avant que sept heures n'eussent sonné.

La promenade n'avait pas été sans battre, de loin en loin, quelques records : — Tolly aimait qu'on allât vite ; — ni sans encaisser, çà et là, quelques horions : — le chauffeur de Tolly détestait les obstacles, et les « buvait » jusqu'à n'avoir plus soif. — Ce chauffeur n'était d'ailleurs pas tout le monde : au temps le plus jadis, Tolly, explorant le haut Sénégal, y avait cueilli un négrillon joli, futé, fin comme l'ambre et fidèle comme un lévrier. Ces merveilles-là se rencontrent dans le beau peuple ouoloff, qui nous a par surcroît prodigué ses héros, au cours de la grande guerre, et que les seuls Allemands osent nommer sauvage. Kaddour, — devenu grand, avait été promu, successivement, de groom, valet ; de valet, majordome ; et, de majordome, homme à tout faire ; à tout faire très bien, s'entend ! à conduire une auto, voire un aéro, par exemple. Kaddour, — c'était son nom, — jouait, même en virtuose, de ces deux violons-là, ses violons d'Ingres : le manche à balai et le volant.

Malgré cette virtuosité, Kaddour, le soir en question, comme il prenait en quatrième vitesse, et tous les gaz sortis, la rampe de l'oued Mellah y avait, comme il faisait souvent, « bu » l'obstacle, inopinément surgi, d'un veau très jeune. — Tant et tant de troupeaux, sans gardien, battent le bled, en Chaouïa, et couvrent jusqu'aux grand'routes ! — Le veau, tué net, était resté sur place, tachant de trois gouttes roses le macadam crayeux. Kaddour d'ailleurs n'avait pas, pour si peu, stoppé, ni Tolly protesté, même d'une syllabe. Par exemple, les choses, deux lieues plus loin, cessèrent d'aller aussi bien quand, en place du veau défunt, trois cha-

meaux, massés en profondeur, barrèrent à leur tour le chemin. De telles bestioles vous jetteraient, sans effort, la plus lourde soixante-chevaux toutes roues en l'air. — Kaddour, prudent, freina. Et Tolly, soudain furieux, darda tout son buste hors la portière, — son habituelle impassibilité volatilisée, dans l'instant, comme neige sur fer rouge.

— Bandit ! — cria-t-il, d'un trait : — assassin! cannibale ! Te voilà devenu couard et capon, pour comble d'infamie? Et tu massacres les veaux, les pauvres petits veaux sans défense, mais tu fous le camp devant les chameaux, comme un grand lâche que tu es? Embusqué, va!

Kaddour, qui repartait, poussant du pied son accélérateur, s'émut médiocrement...

Il jeta, sans plus, par-dessus son épaule :

— Monsieur l'Inspecteur...

(Car il ne parlait pas nègre; au contraire; et même, comme force Ouoloffs bien élevés, tirait parfois quelque orgueil d'en pouvoir remontrer, sur la grammaire française, à beaucoup de blancs.)

Mais Tolly, cette fois, ne lui laissa pas le temps d'arrondir aucune période :

— Hein ? — cria-t-il d'emblée, hors de tous ses gonds : — hein? tu m'insultes, à cette heure? Serpent, qui mords le sein dont tu fus nourri!... Quoi! je te fais deux ou trois reproches, aussi timides que justifiés, et toi, brute illettrée, tu me traites d' « Inspecteur? » Tais-toi, et rougis!

Il s'était rejeté au plus profond de sa voiture. C'est par le tube acoustique qu'il conclut :

— Va rue de l'Horloge! et touche au bar, — tu sais lequel... Mais, hep! tu es prévenu : le premier veau que tu « bois »... ou le premier chameau que tu ne « bois » pas... *Quos ego !*... J'ai dit. — Et marche droit, « buveur de veaux! »

Sur laquelle insulte, — suprême, s'il en était, —

Maurice de Tolly, bilboquet au poing, (quand Son Excellence voyageait, le bilboquet manquait rarement d'être du voyage), essaya une série, et la rata : — Aux abords de Casablanca, la route, trop défoncée par trop de charrois, et trop lourds (1), devenait vraiment infâme. — Tolly commença de jurer. Fort à propos, la Banclat, allant toujours grand train, à travers veaux et chameaux, avait dépassé la gare militaire, tourné au boulevard Circulaire, enfilé la rue de Tours, et, doublant coup sur coup la rue Dupleix, la rue Cartier, la rue Mercié, la rue de la Marine, arrivait, dans l'instant, à la rue de l'Horloge. Et Tolly n'avait pas eu le temps d'invoquer par deux fois le saint nom du Seigneur que Kaddour, sans heurt ni secousse, bloquait ses freins devant le perron de chez Maggie... lequel perron descendait, au lieu de monter, vers un sous-sol, pittoresque d'ailleurs.

— Attends ici, ou à portée de voix, — commanda Tolly, qui débarquait, avec sa lenteur coutumière, toute précautionneuse : cet explorateur, mince et robuste comme fil d'acier, se plaisait à feindre souvent d'être à peu près paralytique; — attends où tu voudras, et bois si tu veux... sauf à tout de même n'être pas saoul, hein ! trop est trop... et je dîne en ville à huit heures : tâche à pouvoir reconnaître encore ta droite de ta gauche...

Un hourvari salua M. de Tolly, entrant chez Maggie : Bourron était là, et Mingasse, et Dardignon, et dix

(1) Cf. la note de la page 93. — Il n'y avait pas encore de chemins de fer à voie normale, dans le Maroc de 1921, et tout le trafic s'y faisait encore, exclusivement, sur routes, par camions. L'acte d'Algésiras, exigeant qu'on construisît d'abord la seule ligne provisoirement impossible (Fez-Tanger), avait condamné le Maroc à se passer de voies ferrées, jusqu'à ce que l'Espagne eût pacifié sa part de Maroc. Ce n'était pas fait en 1906. Ce n'est pas fait davantage en 1921. Heureusement Versailles a déchiré Algésiras.

autres Casablancais, tous gens notoires. — Au prix où Maggie « additionnait » ses cocktails, c'était un brevet d'opulence que la quotidienne hantise du bar de la rue de l'Horloge.

Des clameurs donc s'étaient élevées, M. de Tolly entrant. Et M. de Tolly, en manière de réponse, salua tout bonnement, sans plus. Or, cette chose, alors, advint, digne d'être méditée : sur l'heure, un silence brusque succéda aux cris ; et tous les chapeaux quittèrent toutes les têtes ; tant et tellement le salut de M. de Tolly, salut de galant homme et de gentilhomme, salut d'assez grand homme aussi, imposait à tout le monde, et s'imposait, et commandait partout, avec la plus paisible, mais la plus impérieuse courtoisie, l'universelle déférence, et la décence, et le respect.

Ces hommes-là, pourtant, — les hôtes de Maggie, les Bourron, les Dardignon, les Mingasse, — n'étaient eux-mêmes ni des gentilshommes, ni rien qui en approchât, fût-ce d'assez loin... Mais tous savaient d'abord que ce Tolly, qui venait de s'asseoir au milieu d'eux, si familièrement, était à la fois l'ami du Maréchal Résident, et son plus précieux collaborateur ; qu'il avait, dix ans avant le premier débarquement du premier soldat français, exploré son Maroc, de Tanger à Mogador, parmi cent mille mortelles aventures ; qu'il avait « classé » Fez, Meknès, Marrakech, et mis au jour les merveilleux tombeaux des Empereurs Saadiens... Enfin tous savaient aussi que cet inspecteur général au Maroc était, pardessus le marché, un seigneur, en France, un vrai... un noble du temps jadis, quoi !... avec château féodal crénelé... M. le comte de Tolly, parfaitement ! membre des grands cercles de Paris, du Jockey, et des autres !... On avait beau se moquer de Bourron, et de ses prétentions mondaines... Ça faisait quelque chose, tout de même, ces noms-là...

— Chers messieurs et amis, — murmurait le seigneur inspecteur général, — je vous souhaite à tous mille bonsoirs!

On lui offrait trois tabourets. Il prit le plus écarté, et s'assit tout au bout du comptoir d'acajou, à toucher la muraille, laquelle était ripolinée sang de bœuf, et s'enorgueillissait d'une douzaine d'estampes étonnamment cubistes, accrochées en rang d'oignons. Un jour multicolore tombait du plafond bas, étoilé d'ampoules électriques emmaillotées de mousselines bigarrées. Et Maggie, sémillante personne d'à peine cinquante-cinq printemps bien marqués, agitait ses grâces dans ce décor fait à son goût, voire, croyait-elle, à son avantage.

Tout de suite, elle s'était empressée auprès du nouvel arrivant. Les bar-maids accouraient, elle les repoussa. C'était de ses mains, — et Tolly, marivaudant, les attesta plus blanches encore qu'expertes, — c'était de ses seules mains qu'elle entendait battre le manhattan, le premier manhattan de Son Excellence... car Son Excellence, certes, n'était pas venu de si loin pour n'en boire qu'un? Tolly acquiesçait, remerciait, humait...

Toujours et partout cet homme singulier jetait de la sorte aux orties ses qualités, titres et noms. Et partout et toujours tout chacun les ramassait, comme afin d'en faire un bouquet, et de le lui mettre sous le nez, pour qu'il en respirât l'encens. Lui se bouchait les narines.

Cette fois encore il se dégagea, alertement, des hommages et des soins dont on l'entourait, dont on le gênait plutôt. Cela fut expédié, en quatre mots galants, dont Maggie enchantée s'efforça de rougir. Puis M. de Tolly, ayant séché son manhattan, — son premier manhattan, — réclama son second : car Maggie, l'instant d'avant. avait prévu judicieusement...

Lors, Amédée Bourron, silencieux jusque-là, jugea l'heure favorable; et, sautant de son tabouret, s'en vint à Tolly, un large sourire lui fleurissant le visage :

— Et alors? — commença-t-il, comme il faisait toujours, quand, un peu d'émotion ou de timidité aidant, le parler de sa vieille province lui remontait naïvement du cœur à la bouche : — et alors, monsieur de Tolly?... Je vous salue bien, et je suis le vôtre... A part ça, Rabat? toujours à la même place, qué?

Il s'efforçait à mêler ensemble la déférence qu'il fallait et la cordialité qu'il voulait. Tolly, pris d'une fantaisie brusque, coupa le tout au couteau :

— Justement, — dit-il, — non : Rabat s'est déplacé. Oui : d'est en ouest, et de six dixièmes de seconde.

— Non? — balbutia l'autre, déferré.

— Si! — confirma Tolly, impitoyable : — les coordonnées premières étaient fausses, et on vient de le constater... Six dixièmes de seconde, cela fait au moins dix-huit mètres cinquante, savez-vous?

— ... de Dieu! — ponctua Bourron, convaincu.

Personne d'ailleurs n'ayant compris, personne ne riait. Tolly, courtois, souleva légèrement son verre :

— Master, — il avait repris sa voix d'habitude, ou plutôt le murmure qui lui servait de voix, — master! que ces douloureuses conjonctures ne nous empêchent toutefois point de boire à nos réciproques santés, « honorablement! » comme disent nos bons voisins, les Japonais, et « si vous ne savez rien là-contre », comme disent nos lointains alliés, les Belges!...

Il fit pivoter son tabouret :

— Et vous, Maggie, femme adorée, un manhattan encore, daignerez-vous?... je me sens, ce soir, stupide jusqu'aux calembredaines!... voire, Dieu me damne! jusques aux calembours!...

Il avait crié tout à coup. Il se reprit à susurrer. Tout cela n'était d'ailleurs que son ordinaire :

— Master Bourron, je suis une brute étonnamment

sauvage! j'oubliais, en ce lieu, propice aux seuls célibataires, que vous êtes l'époux de la plus charmante de nos honnêtes dames casablancaises!... Madame Bourron se porte bien? Mettez-moi à ses pieds, je vous supplie!

Bourron, gonflé d'orgueil, souriait d'une oreille à l'autre. Il s'empêtra dans ses remerciements, d'abord; puis, fort à point, se rappela l'heure qu'il était :

— Bon sang! « Madame est servie », chez moi! Monsieur l'Inspecteur, vous me pardonnez?...

— Selon, — émit Tolly, dubitatif: — oui, si vous arrivez chez vous à temps, et si madame Bourron n'a pas de marmot à croquer... non, si vous l'avez fait attendre... Donc, affaire à votre auto! Croyez-moi, master : tous les gaz!... Au fait, je suis impardonnable : il n'y a pas que madame Bourron, il y a mademoiselle Lanie!... Hâtez-vous donc deux fois pour une... Et, la chose va de soi, mettez aux pieds de ces deux fées mes plus humbles hommages...

Il salua, « horizontalement ». A l'en croire, — et tout chacun, dans Casablanca, l'en croyait, — c'était là le salut respectueux entre tous. Bourron, déjà dans la porte, précipitait ses bras dans les manches de son paletot : février, au Maroc, n'est pas chaud de reste... Deux bars-maids vinrent à la rescousse. Et l'ensemble des assistants commença de rire. Tolly, grave comme croque-mort, fit le sourd. Bourron n'entendit pas.

Une troisième bar-maid avait ouvert la porte. Bourron s'en revint à Tolly :

— Alors, monsieur de...

— Alors, oui, précisément! — enchaîna Tolly, lui fermant la bouche : — je dois d'ailleurs une visite à madame Bourron...

— Elle sera joliment honorée! — s'exclama Bourron.

— Oh! — protesta Tolly, pince-sans-rire: — cent

fois moins que vous ne croyez, master !... Vous habitez toujours là-bas ?

— Parfaitement ! — affirma Bourron ; et l'accent cévenole éclatait maintenant dans chaque syllabe qu'il prononçait : — où vous savez bien : plus loin que Moulay Youssef, plus loin que le boulevard Circulaire...

— Au tonnerre de Dieu, et deux portées de fusil plus oultre ! — conclut Tolly, décisif... — Adonc, bonsoir, master !

Il tendait trois doigts. Bourron empoigna toute la main, et la manche avec. La porte n'avait pas encore claqué derrière lui qu'on l'entendait, dehors, crier à tous les échos :

— Ernest, ho ! Ernest, tu es là ?... Ernest, qué ?... J'appelle Ernest, le chauffeur de monsieur Bourron ! Il est tombé sourd, bon sang de sort ?...

Alors Tolly ne se retint pas de sourire. Et Dardignon, et Mingasse, et les autres, ce voyant, éclatèrent, à l'unisson, toutes gorges déployées. Ils avaient attendu le sourire de Tolly, pour être tout à fait sûrs de ceci : que Bourron, homme du monde, frôlait parfois le ridicule...

— Ah ! le bougre ! — cria Dardignon, le premier : la grosse Banclat démarrait enfin ; et on entendait ronfler triomphalement son puissant moteur : — ah ! le bougre de bougre ! Cet homme-là, monsieur de Tolly, je l'appelle un numéro !... Et dites que j'ai tort ? C'est qu'il « se croit », vous savez !... et un aristo, qu'il se croit ! un vrai !... Surtout depuis qu'il a fait cette chose si énorme : se marier !... lui !..., et avec une vraie dame !... Car sa dame, savez-vous...

— Je sais ! — trancha M. de Tolly : — je sais très bien : j'ai connu madame Bourron, dans le temps qu'elle était madame Séveral... je l'ai même connue avant qu'elle le fût, et quand elle s'appelait seulement mademoiselle de Sainte-Foy...

Il se tut, pour humer à son aise son manhattan numéro trois. Tout le monde muet, écoutait. Le verre vide, Tolly, tout haut, songea :

— Evidemment, un prince aurait pu l'épouser, — sans déroger. — Voire, pour ce prince, l'affaire n'eût pas été mauvaise... Bah ! sur les pages du Livre, tout est écrit. Cette petite Christiane, que jadis je regardais sauter à la corde, le Destin l'avait faite trop belle... trop belle et trop... — il chercha : — trop belle et trop... trop imprévue ! — il avait trouvé, il répéta, content : — trop imprévue, oui, pour qu'elle pût vivre une vie normale, une vie acceptable, une vie tolérable... je ne dis pas heureuse ! je n'exagère pas..., mais enfin, pour qu'elle échappât du moins à je ne sais quels malheurs bizarres et exagérés...

Tout le Maggie's bar écoutait, ne comprenait pas, et s'imprégnait de silence. On ne riait plus. On n'avait plus envie de rire. Ainsi sont les hommes nouveaux, merveilleusement différents des nouveaux riches : ils savent sentir, sans pouvoir analyser ; et ils respectent, au lieu de gouailler. Et ils sont des hommes, tout de suite, et dignes du nom... au lieu de n'être que des riches, indignes de la chose.

Mais Tolly, conscient tout à coup de ce silence qu'il avait causé, sursauta :

— Hello ! seigneurs ! — cria-t-il, redevenu soudain jovial : — hello ! master Dardignon, vous, d'abord... buvons, que diable ! ces manhattans sont de corrects manhattans. Puis, délectez-nous tous, morbleu ! Etes-vous ou n'êtes-vous pas le plus disert des excellents journaleux de cette fière cité ?... Quelques tuyaux, je vous supplie ! quelques savoureux scandales !... Au fait, j'y songe dans l'instant : vous êtes-vous pas battu, — battu en duel, — récemment ? Le bruit m'en est venu, pardieu ! un glorieux bruit, master ! mes compliments !

Dardignon se gonfla :

— Saintes Femmes ! vous vous gaussez, monsieur de Tolly, hein ? Mais c'est bien comme vous dites, et ça ne peut se nier. Je me suis battu, oui !... contre ce pauvre brave Chevrier, le type du *Bon Sang*, ce canard-calembour... Vous voyez ça d'ici . rien, trois fois rien. Disons donc autre chose, si vous voulez bien... parce que, pour si peu que mon duel, ça ne serait pas la peine de les gâcher, nos paroles !

— Que vous dites ! — protestait Tolly, courtois, sournois peut-être : — ainsi donc, avec Chevrier ? qui s'était permis quoi ?

— Mais pas même rien, je vous assure !... Une bêtise, qu'il nous avait bourrée en plein crâne, à propos des caïds du Sud... du Saadi, spécialement... Ce Chevrier, dame ! il est de son village, il en arrive ! un brave petit village, d'une brave petite province, tout ça bien français, un peu trop... un homme du Centre, qué !

(Dardignon, Marius, né natif de Besagne, — et Besagne est à Toulon ce qu'est à Londres la City, ou Montmartre à Paris, — se prétendait volontiers Casablancais de Casablanca, et presque Marocain du Maroc.)

Et il poursuivait maintenant, très dédaigneux :

— Ces hommes-là, que voulez-vous qu'ils comprennent à ce pays-ci ? Bref, pour vous en finir, notre Chevrier, — pauvre être ! — il avait cru découvrir, au nom de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, que le Saadi pressurait ses Saada... ses administrés, quoi !...

— Ses vassaux, — précisa Tolly, attentif.

— Vous dites le mot ! ses vassaux ! Moi, quand j'ai lu ces idioties-là, mon sang n'a fait qu'un tour ! Il faut que vous sachiez tout, monsieur de Tolly : le Saadi, ce n'est pas n'importe qui... Aucun de ces caïds-là, d'ailleurs !... Mais lui vaut plus que le meilleur !... Et moi, sincèrement, j'ai une admiration pour lui !...

Tolly, attentif de plus en plus, donna un bref coup

d'œil, alentour. Mingasse, non loin de Dardignan, opinait.

Et Dardignan concluait, avec rondeur :

— Tant, tant et tant que, Saintes Femmes! je me suis battu pour le Saadi, ni plus, ni moins...

Tolly, ayant songé, sourit ; puis, ayant souri, s'enthousiasma, correctement. La correction était très fort. La perspicacité pareillement.

— Master Dardignon, — affirma-t-il, d'un ton très pénétré, vous êtes, j'ose dire, un honnête homme.

Puis, cinq bonnes minutes plus tard, achevant son sixième et dernier cocktail, il murmura, comme dans un rêve de poésie :

— Ah ! là-bas... au flanc de l'Atlas saadien... quelles beautés, éparses partout !... quels oliviers, couvrant les pentes, tel un manteau d'argent sur la montagne !...

Il disait pour soi seul ces stances en prose. Personne n'eut garde d'en rien écouter. Satisfait, il sourit encore, serra des mains, s'en fut. Et dehors, au seuil du Maggie's bar, on l'entendit appeler dans la nuit, — mais beaucoup moins fort que n'avait fait Bourron :

— Kaddour ! eh ! buveur de veaux ! es-tu là, Master Kaddour ?

VIII

Or, le lendemain de ce soir-là, fécond en cocktails, il advint à M. de Tolly la fantaisie, que peu de gens apprécieront, de perdre son après-midi presque entière dans le Jardin Bleu de la kasba des Oudaïa...

La kasba des Oudaïa, tous les archéologues l'affirment, fut bâtie, voilà quelque sept cent cinquante ans, par le grand Almohade Abou Yakoub Youssef ; et c'était, dans ce temps lointain, plutôt un couvent très fortifié qu'une simple ville : *Ribat el Fath*, le couvent de la Conquête. Le nom de Rabat n'a probablement pas d'autre étymologie. Il ne restait à peu près rien de la pittoresque muraille de jadis, et moins encore de la belle medersa adjacente, quand le protectorat français vint sauver les débris de ce qui avait été l'étincelante civilisation des Khalifes d'Occident. Il était temps ! car, en vérité, c'était, par tout le Moghreb croulant, la grande pitié des mosquées, des palais, des jardins de jadis. La Koutoubia de Marrakech, sœur aînée de la Giralda de Séville, s'ouvrait déjà en deux, de haut en bas ; et la fente dut être cimentée d'urgence. Les medersas de Fez s'émiettaient. La très sainte Karaouine elle-même chancelait : il fallut en grand'hâte appeler toute l'architecture en consultation. Quant au Ribat el Fath, c'était

pis : dégradée, démantelée, défigurée, ensevelie aussi sous l'exhaussement du sol, d'abord, sous je ne sais quels amas de huttes et de masures, ensuite l'enceinte, la vieille enceinte aux créneaux barbelés, aux tours chaperonnées à la florentine, avait tout bonnement disparu. Telle avait disparu, jadis, l'Alhambra de Grenade, avant que Washington Irving l'eût devinée et découverte. Maurice de Tolly, lui, avait deviné, découvert, puis exhumé, puis restauré, — oh ! très discrètement, avec plus de tact encore que d'amour, — cet Alhambra de Rabat, cette kasba des Oudaïa, qu'il aimait comme s'il l'eût faite, et non pas seulement ressuscitée.

Or donc, cette après-midi, Maurice de Tolly, s'étant mis en tête de flâner tout son saoul, Kaddour, le buveur de veaux, l'avait d'abord conduit à la pointe nord du souk el Ghzel. Et la Banclat s'y était rangée, au coin du vaste terre-plein qui précède la grande porte de la médersa. Qui dira jamais, avec les mots qu'il faudrait, le charme et la splendeur de ces portes musulmanes, les plus belles que n'importe quelle architecture ait imaginées, jamais ? Cela semble d'abord n'être qu'une voûte outre-passée, très large, et qui repose sur deux piliers trapus, très bas. Mais, dès qu'on regarde du dedans au dehors, tout le ciel bleu s'encadre radieusement dans la grande arche ronde ; et c'est comme si la porte vous l'offrait, vous le donnait ; tout est à vous : vous n'avez qu'à tendre la main pour prendre. Nos ogives chrétiennes, plus hautes, mais plus étroites, vont s'éloignant des hommes, au fur et à mesure qu'elles montent vers Dieu. Il y tient certes autant d'espace, autant de rêves, autant de foi ; et tout cela plus éthéré même, plus céleste ; mais moins accessible ; moins humain. De l'église et de la mosquée, maisons de Dieu, celle-ci seule a su faire sa porte à la mesure de notre peti-

tesse. — Ainsi songeait Tolly, passant le seuil de la délicieuse médersa. Songerie qui, pour lui, d'ailleurs, n'allait pas sans orgueil secret, ni sans intime volupté : cette porte-ci, cet escalier, ces voûtes, l'avait-il pas tout rebâti lui-même, tout relevé, pierre à pierre, tout rescellé, tout raffermi ? Et ce jardin, le Jardin Bleu de la kasba, l'avait-il pas dessiné tout entier, et planté, — créé, pour mieux dire ? — Tolly débouchait maintenant, hors le premier corps des bâtiments, au-dessus du rectangle fleuri qu'enserrent magnifiquement les quatre rudes murailles, avec leurs tours lourdes, leur haut donjon pointu, et ces créneaux moresques, qu'on dirait hérissés en tous sens. Derrière, dominant toute l'enceinte et toute la médersa, le minaret des Oudaïa leva sa tête. Alentour, le jardin prodiguait ses parfums. Le ciel était d'azur et le soleil était d'or, mais d'un or et d'un azur invraisemblables : les peintres primitifs, seuls, ont osé jadis de pareilles couleurs sur leurs toiles. Et sans doute croyaient-ils peindre plutôt que la terre, le ciel...

Tolly, tournant à sa main gauche, au bas du grand perron, murmura, parmi les buissons épanouis :

— Bon, tout de même, de vivre ici ! dans cette lumière qui pénètre chaque chose, qui pénètre chaque être, et parmi toutes ces races fières dont le soleil engendra la fierté !... Autrement bon que de vivre là-bas, entre Perpignan et Dunkerque, sous les pluies et les brumes gauloises, qui nous ont, peu à peu, façonné nos âmes d'esclaves prétendus libres et soi-disant républicains !... beaux esclaves, d'ailleurs, et contents à bon marché, puisque soucieux d'une seule liberté : celle de bavarder !...

Il s'arrêta, le temps de caresser le bourricot qui tournait la noria du jardin. La bestiole, un vrai moghrabin, patient, paisible, philosophe, et narquois aussi, se reposait de tout son cœur, tête à l'ombre et croupe au soleil, nul ânier n'étant là, et nul martin-

bâton. Aux pas qui s'en venaient, vite elle était repartie, se hâtant, s'affairant, et tirant son collier, avec toute l'hypocrisie convenable. Mais, sitôt caressée, elle avait ralenti. Et, un seul tour de manège achevé, elle s'arrêtait derechef, au même bon endroit bien choisi, croupe au soleil et tête à l'ombre : l'homme survenu n'était certes pas de ceux-là qui tourmentent les ânes !

— Non, mon bon vieux ! — Tolly monologuait, flattant le cou poilu ; et les longues oreilles battaient joyeusement en réponse : — non ! ne te gêne pas pour moi ! C'est vrai que je suis l'ami des fleurs bleues... mais on n'est pas en canicule, et les fleurs bleues peuvent attendre... Repose-toi, Cadichon !... fais-toi gras !... et bonsoir !...

Cadichon demeurait. Tolly s'en fut. Devant lui, une pergola, digne des alcazars anciens, s'ouvrait en grotte ; grotte feuillue, touffue, et presque nocturne à force d'être obscure. La verdure, jaillie par touffes épaisses autour de chacun des piliers, s'épanouissait et s'étalait, sur la treille horizontale disposée en toit, par masses mêlées, entrelacées, doublées et redoublées, si bien qu'une voûte de pierre n'eût pas été plus opaque. Miraculeux refuge, tout d'ombre et de fraîcheur humide, dans ce Moghreb, royaume despotique du soleil ! Tolly cueillit une fleur, une fleur bleue : il n'y en avait que de telles. Le Jardin Bleu méritait son nom.

— Et c'est infiniment mieux ainsi, — songea Tolly, qui entrait sous la pergola : — un jardin bariolé, quelle bourgeoisie !

Il mit à sa boutonnière la fleur bleue et continua d'aller, satisfait de la vie.

Or, l'instant d'après, Tolly, errant sous les berceaux de sa pergola, eut une surprise : quelqu'un, tout à coup, l'appela par son nom, et le salua ; quelqu'un

qu'il ne voyait pas, et qui avait l'air de jouer à cache-cache derrière les beaux piliers fleuris. Tolly, entrant d'abord dans le jeu, exorcisa gravement les esprits invisibles

«... Gardiens de ces lieux révérés...»

Puis, reconnaissant la voix, s'excusa, selon sa courtoisie de toujours : car c'était Christiane Bourron qui l'avait appelé.

Il s'étonna d'abord. Ici, Christiane Bourron? à Rabat? Mais elle expliqua que Bourron avait eu, tout à coup, besoin de voir le Maréchal, et qu'elle-même, profitant de l'auto, avait eu la fantaisie de revoir Rabat...

— ... La fantaisie surtout, — acheva-t-elle, — de revoir votre Jardin Bleu. Car je sais bien que c'est vous qui l'avez fait, cher monsieur de Tolly!...

Il haussa les épaules, modeste, ravi au fond de soi. Et il la regarda. Elle avait, elle aussi, cueilli deux ou trois fleurs; et elle les respirait. Elle portait un tailleur de laine blanche, très souple, et une toque blanche aussi, avec deux petites ailes de mouette, épanouies. Il admira:

— Vous êtes joliment jolie, petite madame! le bonheur vous va comme un gant...

Il n'avait pas plus tôt dit qu'il mordit sa langue. Bonheur est un bien grand mot. Et Christiane, souriant à Tolly, montrait une bien petite figure. Ceci et cela n'allaient guère ensemble. Tolly le sentit tout d'un coup. Alors il n'attendit pas qu'on lui eût répondu. Il reprit lui-même, vite :

— Au fait, qu'est-ce donc que je dis là? Excusez-moi, je suis inconvenant... C'est moi qui vous ai mariée, que diable! Et voilà que je l'oublie, et que je pêche aux compliments... De quoi ai-je l'air, voyons?... C'est que je m'en souviens comme d'hier!

Je vous disais : il est honnête homme d'abord ; bon homme ensuite ; incapable donc de rendre personne malheureux ; et très capable de rendre quelqu'un très heureux... Eh bien ! vous l'avez épousé, voilà déjà quatre mois, cinq mois...

— Quatre mois et demi !

Elle battait le sable du bout de son ombrelle fermée. Et elle avait penché la tête de côté ; mais sans baisser ni détourner le regard. Tolly, perplexe, hésita. Puis, bravement :

— Mais j'y songe, au fait : je l'ai vu, hier encore, votre mari !... hier soir, oui : je dînais à Casa, — un hasard ! — et ce même hasard nous a mis nez à nez, Bourron et moi... Eh bien, il ne m'a parlé que de vous... et si vous l'aviez entendu !... Tenez, franchement...

— Franchement ?...

L'ombrelle, immobile soudain, s'était fichée dans le sable, d'un coup sec. Attentive, le menton tendu, Christiane Bourron ne cillait plus. Tolly s'interrompit, le temps d'un coup d'œil...

— Franchement, — répéta-t-il, d'une voix très différente...

(Personne n'était plus grave que lui, quand les plaisanteries n'étaient pas de saison.)

— Franchement, petite madame... et grande amie... *très franchement*, — il appuya, — vous avez là un mari qui vous aime ! qui vous aime tout de bon... Maintenant, et cela dit, me permettrez-vous d'aller un peu plus loin ?... Il faudrait m'écouter, par exemple, très, très bien... de toutes vos oreilles, ou plutôt de tout votre cœur. — Oui ? — Bon ! — Ma petite enfant d'autrefois, voilà deux beaux yeux qui m'ont l'air d'être exagérément sérieux... voire, mélancoliques... tristes, autant dire !... Me trompé-je ? Non, je ne me trompe pas !... Alors, maudissez-moi si je suis indiscret, mais... pourquoi cette tristesse ? pour-

quoi même cette mélancolie?... Ne vous dérobez pas : c'est peut-être Allah qui a voulu me mettre aujourd'hui sur votre route... Laissez-moi me rappeler le cher vieux temps! j'ai été votre confident, j'ai été votre conseiller... Et c'est presque moi qui vous ai remariée, naguère... Je suis donc bien un peu responsable ; et, si votre remariage n'a pas tourné comme vous espériez, c'est à moi, en bonne logique, qu'il faut vous plaindre. Plaignez-vous donc : j'attends?...

Il attendit en effet. Trente bonnes secondes. Elle ne se plaignit pas. Il repartit :

— Ce pauvre diable de Bourron!... Il vous aime, cependant... là-dessus, pas l'ombre d'un doute!... il vous aime tant qu'il peut! et il peut plus qu'on ne croirait... Mais peut-être ne sait-il pas?... pas très bien?... Que voulez-vous! en tout il y a la manière... L'amour est un art, il y faut des artistes. Votre mari, votre Bourron de mari...

Il riait maintenant, mais sans raillerie. Et Christiane ne s'offensa pas, ni n'en eut envie. Elle se taisait toujours.

Il reprit tout d'un coup :

— Faut-il que je vous aide? Voyons un peu... D'abord, je me souviens qu'à bord du *Mezzar* vous m'aviez dit votre sentiment sur les mariages d'amour... Ils vous faisaient horreur, et vous saviez pourquoi. — Bon! Vous avez épousé Bourron tout de même; mais, si j'ose dire, par raison... par charité aussi... Est-ce pas vrai? Il avait besoin de vous : je vous avais montré quels services vous lui deviez rendre... et je ne m'étais pas trompé : lui, certes, ne regrette rien... Mais vous-même, si vous regrettez quelque chose, m'est avis que votre cœur, lequel n'eut jamais d'illusions, n'est vraisemblablement pas en cause?... Bon! parfait! me voilà déjà rassuré... Et ne vous fâchez pas, surtout!...

Christiane, malgré soi, s'était prise à sourire, tout en s'indignant du bout des doigts.

Tolly, lui, continuait de plus belle :

— Chut! chut! et laissons votre cœur où il est... d'autant qu'il s'y trouve à merveille... Chut! puisqu'il est entendu que vous ne vous fâchez pas!... Mais vous avez beau faire semblant de rire, vous n'en êtes pas plus gaie, et cela se voit. — Alors?... Tiens! j'y pense... et je pense même que cette fois j'ai trouvé... Retournons à bord du *Mezzar*, voulez-vous? pour commencer... Je vous y avais dit, ce fameux matin que j'eus l'honneur de vous demander votre main, pour mon client et ami, l'excellent Bourron, Amédée-Jules : — « Vous êtes, vous, chère amie, une femme du monde... du vrai... du seul... tandis que lui »... Mais vous m'aviez répondu, et d'un ton qui supprimait la réplique : « Cher monsieur de Tolly, sérieusement, croyez-vous que vous et moi, pour être de ce grand vrai monde dont vous avez la bouche pleine, nous en valions deux sous plus cher? » Sur quoi, moi, je m'étais tenu coi!...

Il la regardait de coin. Il vit qu'elle rougissait, foncé. Et il sourit. Alors elle prit son courage à deux main, et commença de répondre, bien loyalement :

— Cher monsieur de Tolly, je ne dis pas que vous vous trompiez tout à fait...

— Ah! — fit-il : — eh bien?

Mais elle ne trouvait pas ses mots. Il dut l'aider, parler pour elle. Et la conversation tournait en monologue.

— Eh bien? si je ne me trompe pas? C'est donc que vous avez fini par découvrir qu'un mariage veut être assorti, même quant à l'éducation des conjoints? L'éducation! quel mot stupide! L'éducation! mais c'est justement ce qui ne s'acquiert pas, jamais! ce qui vient de naissance! ce que nos ancêtres nous lèguent, après l'avoir amassé, bien patiemment, trois

ou quatre générations durant!... Et voilà le *hic jacet*... Vos ancêtres à vous ont fait le nécessaire. Et les ancêtres de Bourron ne l'ont pas fait... Vous êtes une *dame*, vous! voire, si j'ose ainsi dire, une dame très ancienne... Et lui n'est qu'un homme, — nouveau, très *nouveau!* — Soit! N'empêche que naguère, vous méprisiez fièrement la différence... et que vous aviez bel et bien raison, — en morale pure! — Alors, dame Christiane? la morale appliquée différerait si fort?... Voyons! aidez-moi un peu... j'en ai assez de parler seul... Il y a je ne sais combien d'heures, de siècles, que je vous prêche... Et je commence à ne plus rien entendre moi-même à mon sermon!...

Il riait. Il cessa net de rire, pour demander, brusquement, nettement :

— Somme toute, ce pauvre vieux, — si neuf! — que lui reprochez-vous?

Et, prise ainsi, attaquée de face, elle se décida, et dit tout, tout d'un trait :

— Ce que je lui reproche? Cher monsieur de Tolly, je ne lui reproche rien! Au contraire! Il a été, il est toujours, pour moi, le meilleur mari; pour sa fille, le meilleur père...

Tolly, quoiqu'il écoutât bien, ne se retint pas d'interrompre :

— Et sa fille, pour vous?

— Lanie? vous la connaissez, voyons! il n'y a pas de plus beau cœur au monde!

— Oh! — fit Tolly, renseigné du coup : — très bien!... Je vous demande pardon...

Elle continuait d'ailleurs, plus à son aise :

— Non, non, je vous jure! Il est parfait pour nous, pour Lanie, pour moi... Ce serait plutôt elle, qui, pour lui, ne serait pas toujours... irréprochable... Mais, cela même : simple enfantillage de fillette, un brin romanesque!... Et notre ménage, en bloc, marche

admirablement... Je ne prétends certes pas que lui comprenne tout... mais il admet, mais il accepte, gentiment, tout ce qu'il ne comprend pas... C'est déjà beau. et je serais bien injuste, si...

— Bravo! — fit Tolly, battant des mains, discrètement : — Mais alors ?... puisque vous n'êtes pas bien injuste ?...

Et, cette fois, ayant enfin vu clair en elle, elle expliqua tout, sans restriction :

— Cher monsieur de Tolly, je sais que ce n'est pas une simple curiosité qui vous pousse... je sais que vous n'êtes jamais indiscret, que vous ne l'avez jamais été, que vous ne sauriez pas l'être... Je veux donc essayer de ne vous rien cacher, de ne me rien cacher à moi-même... Ecoutez-moi à votre tour, — de tout votre cœur, — comme j'ai fait! — Vous avez bonne mémoire, moi aussi... C'est très vrai, que, d'abord, je me suis moquée de cette différence de castes qui nous séparait, mon mari et moi... L'échelle sociale, non! je n'y croyais guère! Les hiérarchies, j'estimais cela tout à fait fictif. Cet homme que j'allais épouser n'était pas « né », assurément; et cela n'empêchait ni son intelligence, ni sa volonté, ni son courage... il était un plébéien; il était même un primaire; et pourtant je l'avais vu s'émouvoir et s'enthousiasmer devant toutes les choses réellement belles ou grandes... Somme toute, l'accord entre nous deux m'apparaissait comme bien facile... Nous ne risquions de nous heurter qu'à propos de détails, de babioles, de menus rien... Vous comprenez ?...

— Oui, — acquiesça Tolly, qui sourit de biais : — et je comprends aussi que toute la vie n'est guère faite que de ces babioles, de ces détails, de ces menus riens. C'est notre pain de tous les jours; au lieu que l'enthousiasme et l'émotion... denrées plus rares, ma pauvre!...

Elle baissa la tête, avant de murmurer :

— Oui...

Il vint alors à elle, et lui posa gentiment ses deux longues mains maigres sur les épaules. La laine blanche du tailleur était douce à toucher. Il songea, le temps d'un éclair, que, sous cette laine, la peau, blanche pareillement, devait être plus douce encore.

— Et tout cela pour un Bourron ! — se dit-il à soi-même, bouche fermée. — Si ce malotru ne fait pas plus qu'il ne peut, il mérite tout de même le pire...

Mais, dans le même temps, il disait au contraire, tout haut :

— Christiane, ma jolie ! voyons, voyons !... Si ce n'est que cela qui vous empêche de rire à la vie...

Mais, vite, elle avait relevé la tête. Et voici qu'elle répliquait, sourdement :

— Ce n'est que cela, pour aujourd'hui !... Mais, pour demain, j'ai peur de pis, je vous l'avoue...

C'était elle, maintenant, qui parlait toute seule. Lui ne faisait plus qu'écouter, sans nulle envie d'interrompre le monologue...

Un banc rustique était là. Elle s'y était assise. Lui, debout, s'appuyait d'une main au dossier.

Et elle disait, parmi des silences :

— J'ai peur de pis, en vérité... Cher monsieur de Tolly, Dieu me pardonne si je me trompe, mais il me semble découvrir à présent qu'une grande fortune ne s'acquiert pas seulement par chance et par labeur... il y faut encore une énergie qui souffre peu de scrupules, avec une ténacité sans préjugés... Qui veut la fin veut les moyens... Je me suis petit à petit persuadée de cette vérité-là, et persuadée qu'elle est cruelle... Et, maintenant que je touche du doigt cette fin qu'a voulue mon mari : — ses millions, — je ne peux m'empêcher de craindre l'heure où je touche-

rai du doigt, pareillement, les moyens qu'il est obligé de vouloir aussi...

— Oh! — protesta Tolly, qui leva une main : — n'exagérez pas le scrupule ! Je vous l'ai dit d'abord : votre mari n'est pas un nouveau riche, dans le vilain sens français du mot... Sa fortune n'a pas été bâtie sur des ruines, ni cimentée par le sang des soldats morts à la guerre... elle s'est fondée, tout au contraire, au fur et à mesure que nous tous, et lui-même avec nous, fondions le Maroc moderne... et votre prospérité présente n'est qu'une parcelle très légitime de la prospérité générale d'un beau pays, jadis très pauvre, et nouvellement enrichi lui-même !...

— Je sais, — dit-elle. — Mais, pourtant... Tant d'autres hommes se sont jetés, comme lui, sur cette terre neuve, et comme lui s'y sont dépensés sans compter... Et si peu ont réussi !... Tant et tant ont succombé à la tâche... Si donc un seul sur cent, peut-être, parvient à triompher ?...

— Eh ! — dit Tolly : — c'est forcément que celui-là eut à la fois plus de chance que les quatre-vingt-dix-neuf autres, et plus de cœur au ventre, ou plus de cervelle...

— Ah! — murmura-t-elle, — je voudrais bien que ce fût cela seulement...

Dans ce moment, le soleil, tout à fait oblique, plongea derrière le mur crénelé de l'ouest, entre deux des larges tours moghrabines. Et, presque soudain, le Jardin Bleu devint un Jardin Brun, près de se changer en Jardin Noir. Alors la magie des couchers de soleil africains commença. Le lapis-lazuli du ciel se frangea brusquement d'un carmin franc, sans mélange d'ocre, ni d'orange. Et le rouge et le bleu, seuls, se partagèrent le firmament, tandis que toute la kasba, maintenant veuve de soleil, et

dépouillée d'un coup de toute cette magie d'or que la lumière y avait prodiguée, n'était plus qu'un enclos sombre et froid, serré comme un cimetière entre ses hautes murailles. — Quittant ensemble la pergola déjà humide, Christiane et Tolly, sans plus rien dire, s'en furent. Et la nuit qui venait leur serrait bizarrement le cœur...

IX

Très peu plus tard, à la porte de la médersa, Christiane trouva sa voiture. Bourron, qui avait terminé ses démarches dans Rabat, revenait juste à point reprendre sa femme là où il l'avait déposée, deux heures avant. Et Tolly l'aperçut qui aidait Christiane à remonter. Tout de suite l'auto démarra, reprenant la route de Casa.

— Ils y seront pour dîner, — songea Tolly. — C'est à merveille. Moi, j'ai le temps...

Il l'avait en effet, puisqu'il dînait chez lui, et qu'il habitait Rabat. Son auto d'ailleurs était là, elle aussi, et Kaddour au volant.

— Cinq minutes pour rentrer, au plus... Oui, j'ai le temps, le temps d'aller là, et d'y passer une heure...

« Là », c'était le bain turc des Oudaïa, un joli bain, propre et paisible, où Tolly, très souvent, aimait à s'attarder, parmi la buée opaque qui montait des dalles ruisselantes, et sous le demi-jour diapré qui tombait des quatre verrières multicolores du plafond. — L'Islam, partout, a su conserver la tradition romaine des thermes. Et le musulman, n'importe sa caste, connaît une hygiène que le chrétien

ne connaît pas, — ne connaît plus, depuis que la candide Renaissance et que l'hypocrite Réforme l'ont contraint de devenir un simple catholique, un Blaise Pascal épris de saleté. — Tolly, Vieux-Chrétien tourné en Vieux-Croyant, se plaisait aux bains turcs, dans quoi l'esprit vraiment démocratique du noble Islam a su se donner carrière : tout chacun s'y coudoie, l'humble laboureur des douars et le portefaix de la côte, et le riche Fazzi, prince du négoce, et l'homme du Maghzen, disert en politique et en finance ; — voire force Européens, tel Tolly...

Or, les servants du bain accueillirent Tolly, parmi des cris de joie. — Lui, silencieux, avait pris possession d'un angle favorable ; une natte neuve s'y étalait ; il s'étala sur la natte, après avoir jeté çà et là ses vêtements, puis son linge, que des négrillons alertes recueillirent en grand'hâte, et suspendirent çà et là à des clous...

— Tiens ? — songea-t-il : — mon portefeuille que j'ai oublié dans je ne sais laquelle de mes poches ?... — Bah !...

En effet : bah ! A-t-on jamais volé personne dans le bain turc des Oudaïa ? Lui, Tolly, se prit à rire. — Il y a plus de probité dans le moindre mahométan que dans vingt juifs et dix nazaréens ensemble.

— L'eau très chaude, hein ?

— Oui, sidi !...

Il est nu, et debout, dans la pénombre. Le masseur Ahmed, l'écuelle au poing, puise dans le seau d'eau qui fume, et tient prête, dans sa main gauche, l'étoupe neuve et floconnante dont il frottera la peau savonnée. Un silence, Tolly, près de commander : « Va ! », hésite et songe :

— Cette pauvre gosse ! la voilà bien lotie avec son

Bourron! une brute, et voilà tout! une brute avide de millions... Je les vois d'ici, les scrupules qui l'étoufferaient, à l'heure psychologique!...

Ahmed, patient, attend toujours. Et Tolly, qui s'en aperçoit, commande soudain :

— Va!

Une platée d'eau brûlante à toute volée, qui gicle, s'aplatit et rejaillit, en pleine poitrine. Tolly, quoique s'y attendant, n'a pas retenu un juron. Mais, vite ressaisi, il répète :

— Va!

Et Ahmed continue d'aller... Et les écuelles d'eau brûlante pleuvent...

Sous la pluie, Tolly, une main sur ses yeux, en abat-jour, — en parapluie, plutôt, — songe et mâchonne, mi-haut, mi-bas :

— Bourron, Amédée-Jules, sa femme, et ses scrupules : fable!... Je ne vois pas exactement la fable... mais je vois lumineusement la morale : « Il fut très heureux, elle eut peu d'enfants, et les scrupules moururent jeunes. » Evidemment, évidemment ! — Ahmed, idiot! pas dans les yeux, ton savon!...

Car Ahmed, à tour de bras, savonne maintenant le long corps, musclé et maigre...

Lavé, rincé, frotté, séché, M. de Tolly, quinze serviettes-éponges l'emmaillotant, repose enfin au coin de deux cloisons, sous un soupirail jaune et bleu. Il songe toujours, mi-somnolent :

— Christiane, la pauvre Christianette... je sais bien qu'au temps jadis... au temps qu'elle s'appelait Séveral, et que Séveral ne l'aimait plus, et qu'elle n'aimait plus Séveral... je sais bien qu'elle s'était consolée!... Mais, — alors et aujourd'hui, deux choses!... Aujourd'hui, fuitt!...

Il songe de plus belle... Par le soupirail jaune et bleu, voilà que le crépuscule ne filtre plus qu'une lueur mince, mince...

— Aujourd'hui, non! — Aujourd'hui n'est plus autrefois. — Ah! autrefois!... parlez-moi d'autrefois! j'étais jeune... et Christiane... Au fait, elle s'était consolée... Mais son consolateur... comment diantre s'appelait-il?... j'ai su tout ça... mais il y a si longtemps... Cho... Chu... Cha... Chassi... Chasso... Chassa... Flûte! j'ai oublié... Elle s'était bien consolée, pourtant, la pauvre... Mais c'était du temps de Séveral... Et puis Séveral est mort... Il faut toujours que les Prussiens se mêlent de tout...

Il somnole, il ronronne. Il va dormir. Il dort...

La lueur pauvre d'une lampe pigeon. Ahmed le masseur est là, qui secoue l'épaule du dormeur :

— Sidi, Kaddour demander sidi... L'heure dîner, qu'il est...

— Ah! fichtre!... c'est vrai! Merci...

Debout, et tôt vêtu, M. de Tolly franchit le seuil du bain ; et, dans la nuit maintenant très noire, il se hâte vers sa Banclat. — Sous le grand arc outrepassé, sous la grand'porte de la kasba, il passe, alerte. Le bienfaisant bain turc lui a remis sous la peau souplesse et vigueur, et pensées plus nettes dans le crâne. Marchant vers le phare de l'auto, comme un navire vers le feu d'une entrée de rade, Tolly fredonne à présent le plus gaîment du monde :

— La pauvre Christiane, au gué... le pauvre Bourron, ma chère!...

Mais voici venir Kaddour, le buveur de veaux. Sur sa large face ouoloffe, une inquiétude, au fond des vifs yeux noirs :

— Monsieur n'a pas l'habitude de tant s'attarder...

Les voilà tous deux côte à côte, Tolly et Kaddour. L'auto roule. Alentour la nuit marocaine, toute de velours bleu, et ruisselante de diamants, resplendit.

— Kaddour, vieux? dis-moi donc un peu?

— Monsieur?

Du coin de l'œil, Tolly le scrute. Attentif à la route, attentif à son volant, Kaddour, lui, ne s'est pas détourné.

— Kaddour, écoute... Ce brave Bourron, notre vieil ami, tu en penses quoi? dis voir?

— Heu...

Un tournant s'est offert. Kaddour, en deux coups de volant, double le cap, puis, sentencieux :

— Heu... est-ce qu'on sait, nous autres? M. Bourron, quoi! c'est un homme riche...

Les lourdes lèvres du Ouoloff ont esquissé la naïve et plaisante grimace qui leur sert de sourire...

Et Kaddour pousse l'accélérateur... Juste à point, voici l'angle de Bab el Had : six ou sept cents mètres encore, la Résidence! cinq ou six cents de plus, la maison! — Hardi la sirène!...

La sirène a meuglé. Mais Tolly coupe la sirène, et, du coude, taquine la hanche du Ouoloff :

— Un homme riche, que tu dis?... hello, master Kaddour!... alors moi? tu me traites d'homme riche aussi? tu oses me traiter d'homme riche? O buveur de veaux!...

Mais déjà, sur les lourdes lèvres brunes, la même grimace s'est épanouie, plus large encore, moins ironique :

— Vous? eh non! bismi'Allah! Est-ce que M. Bourron me traiterait de buveur de veaux, lui? il ne saurait pas! Donc, même chose : je ne saurais pas vous traiter d'homme riche, vous! ça serait de l'injustice!...

Un caniveau. La voiture, freinée à temps, ricoche délicatement, et repart.

— Bon ça ! — prononce Tolly.

Il approuve ensemble la réplique et le coup de frein.

Hors de la nuit bleue surgit soudain la maison blanche. La Banclat a stoppé, sans une secousse, à frôler le perron.

— Pour demain, les ordres ? — demande Kaddour, déjà debout au bas des marches, et sa main droite à la visière de sa casquette de chauffeur.

Tolly, un pied par terre, un pied dans sa voiture encore, le regarde, et répond par une question :

— Que diable allait-il fiche dans la galère résidentielle, aujourd'hui, ce national Bourron ? Kaddour, hé ? tu sais ça, toi, je parierais ? tu sais toujours tout !

Un sourire narquois sur la face noire :

— Pardi, si je sais ça !... Il allait pour ses oliviers, les oliviers du Saadi ! Son chauffeur ne parle que d'oliviers depuis huit jours !...

— Tiens, tiens !...

Tolly a hoché la tête :

— Pauvre Saadi !... et pauvre Christiane !... et, mon Dieu ! pauvre Bourron aussi !...

TROISIÈME PARTIE

I

... Cependant, à quatre-vingts lieues plus au sud, celui dont tant d'autres hommes s'inquiétaient, — hadj Madhani el Saadi, prince héréditaire des Flitta, des Ounane, des Skemra, des Izzein, des Aoultaga, des Mentaba, et caïd des Saada, et grand-duc de l'Atlas hadj Madhani, qui, dans le Moghreb, marche le premier après Sidna, — Notre Sire le Sultan, — hadj Madhani, que ses peuples, irrévérencieux, nomment le Saadi tout court, — s'éveillait un beau matin, à son heure coutumière.

Au versant septentrional du Grand Altas, entre deux massifs souvent neigeux, et tout hérissés de pics dont beaucoup dépassent la cote 4.000, un col s'ouvre, ardu, et qui est tout de même l'accès unique vers le Dadès et les territoires du sud. Là, dominant vingt lieues carrées d'un pays fauve et farouche, trois enceintes crénelées, formidables, encerclent un sommet, maître du col, et maître de tous les sentiers de la montagne : — la kasba saada. — Quinze tours crénelées, trois donjons, avec abondance

profuse de fossés, talus, escarpes, contrescarpes, barbacanes, poternes, pont-levis, meurtrières, poivrières, échauguettes, bretèches, hours, corbeaux, font de ce lieu la réplique assez exacte d'un burg du Rhin, — des plus robustes, — ou d'un Coucy, ou d'un Pierrefonds. Telle est l'aire héréditaire de ces superbes aigles, les caïds saada. Hadj Madhani y est né. Et il compte y mourir, si Allah, qui en sait plus long que nous, lui refuse la faveur suprême de tomber un magnifique jour sur le champ de bataille, et d'être emporté du coup par Azraël au paradis des martyrs de la Foi, tués à l'ennemi.

Adonc, hadj Madhani s'éveillait. Il avait dormi, comme toujours, dans la plus belle salle de son palais, laquelle s'ouvrait sur le plus beau de ses riads. — Les riads sont les cours intérieures d'un logis marocain. Mais ces cours, rectangulaires, et souvent entourées d'une colonnade en forme de cloître, sont plantées en jardins, — jardins d'orangers, de bananiers, de grenadiers, — et toujours toutes fleuries et tout embaumées de jasmins et de roses. — C'est le patio des Andalous, mais un patio plus vaste ; orné, d'ailleurs, pareillement, de vasques, de ruisselets, de bassins, de fontaines : quel plus grand luxe, sur terre torride, que ces prodigalités d'eau courante ? — Le riad de hadj Madhani était un bosquet délicat, et sa salle à dormir, longue de quinze mètres, large de six, et magnifiquement plafonnée d'arar, n'eût pas déparé un palais de chez nous, malgré que l'ameublement en fût plutôt sommaire : rien qu'un tapis, épais, qui couvrait tout le sol ; et rien qu'un divan, bas, qui régnait sans fin tout le long des quatre murs. Pour ne rien oublier, il y avait aussi un lit, un lit d'Europe, en cuivre. Mais il n'était là qu'à titre d'objet d'art. Et l'on imaginerait difficilement la profusion de rosaces, d'arabesques, de mascarons et d'astragales qui histo-

riaient ce lit fâcheux, droit importé d'Hambourg... Mon Dieu ! nos belles mondaines, quand elles emplissent leurs boudoirs de chinoiseries prétendues artistiques, et dont toute la Chine se mourrait de rire, n'ont probablement guère plus mauvais goût que n'avait le caïd hadj Madhani, quand il mettait dans sa chambre à coucher ce bibelot européen, — parisien, croyait-il : — un lit... Il n'avait garde d'y coucher, d'ailleurs. Nos mêmes mondaines, collectionnant des baguettes japonaises à manger le riz, en usent-elles ? Le caïd hadj Madhani couchait à la marocaine, sur son divan, un seul coussin sous sa tête, une seule couverture sur ses pieds.

Il s'éveilla tout d'un coup, comme seuls s'éveillent les gens du désert ou de l'océan, marins ou nomades. Il fut debout d'un bond, et, d'abord, d'un coup d'œil, scruta les serrures de sa porte et les verroux de ses fenêtres. Hadj Madhani, plus brave que le tranchant de son cimeterre, n'eut pourtant pas dormi sans s'être d'abord prudemment enfermé. Verroux et serrures étaient intacts. Hadj Madhani, souriant, remercia dans son cœur Allah, qui nous prodigue les sommeils réparateurs, et s'en fut vers celles de ses *tchamirs* qu'il avait dépouillées la veille. — Car, sur son *saroual*, qu'il ne quittait jour ni nuit, hadj Madhani, comme tout Croyant de sa caste, gardait sa *tchamir* de dessous, pour dormir plus chaudement (1).

Il revêtit les autres, chaussa ses babouches, puis

(1) *Saroual*, le pantalon-caleçon des Marocains, qui se porte sur la peau, très large, bouffant, et serré à la taille ; — *tchamirs*, les chemises ; on en porte toujours plusieurs les unes sur les autres ; tchamirs et saroual sont de toile de coton blanche ; — *djellaba*, le grand vêtement qui va par-dessus : larges manches, et force agrafes ; — le *selham* s'ajoute, pour sortir ; c'est proprement un burnous.

s'en fut vers sa porte, l'ouvrit, et frappa dans ses mains. La seconde d'après deux nègres étaient là, agenouillés, et, sur leurs bras, deux petites cuves de bronze, pleines d'eau chaude. Hadj Madhani fit ses ablutions, dévotement, puis se courba, face à la Mecque. Il était de race chleuh, — berbère, donc autochtone, — hostile aux Arabes envahisseurs et, par tradition, fort anticlérical, autant que l'épithète se puisse appliquer à des Moghrabins. Malgré quoi, hadj Madhani, vrai Croyant, aimait Dieu, s'il n'aimait pas les prêtres, et n'eût, pour or ni pour grandeurs, négligé de Le prier, chaque matin, sitôt ses mains et ses pieds purifiés.

Ainsi pria-t-il. Puis, d'autres serviteurs accourus, et prosternés comme les premiers, hadj Madhani déjeuna. Et ce fut de bel appétit. Le caïd des Saada était un robuste compagnon, haut et large à souhait, jeune par surcroît : à peine avait-il passé la trentaine. Le lait, — luxe rare, en Atlas ! — le café, les sabots de gazelle, et maintes friandises analogues, délicates, tout fut avalé lestement. Sur sa console, la pendule française sonnait sept heures. A la porte, des ongles grattèrent. Hadj Madhani ordonna qu'on ouvrît. — Un, deux, trois, dix, quinze, vingt intimes entrèrent : le petit lever, selon la formule de notre fier grand siècle, dont les splendides coutumes ont débordé tout autour de la terre ronde, pour y enseigner, avec la politesse française, l'antique grandeur des Français, — trop déchue ! — Lors, hadj Madhani, agréablement assoupi sur son large divan, face à la porte, fit aux survenants son geste de meilleur accueil : — cette cérémonie sans trêve qu'était sa vie quotidienne, sa vie de grand caïd et de chef de tribus nombreuses, — sa vie d'Agamemnon, roi de beaucoup de rois, — était recommencée, pour une journée encore, et ne cesserait plus que treize ou quatorze heures plus tard, fort après le soleil recouché.

Les intimes, donc, étaient entrés. Les formules courtoises s'échangeaient, s'entrecroisant :

— Salut, caïd ! Dieu te bénisse !

— Le salut sur toi !

— Le salut sur vous !

— Salam aleik !

— Salam aléikoum !

— Et la nuit, fut-elle bénie ?

— As-tu reposé, toi ?

— Dieu l'a permis...

La conversation s'engagea. C'était le récit des menus événements nocturnes. L'un des visiteurs obtint un vif succès : ne s'était-il pas éveillé tout à coup, de son plein sommeil, en entendant du bruit, du bruit dans son logis rigoureusement clos ? et ce n'était pourtant ni les djins, ni rien de semblable : seulement un chat, Allah le maudisse !

— Un chat ? mais... entré comment ? n'avais-tu donc pas fermé comme il faut ta porte ?

— Si bien, caïd ! Mais, sais-tu ? j'avais oublié l'une des fenêtres, à cause de la nuit très belle. La fenêtre d'ailleurs est grillée, nul n'y passerait.

— Sauf le chat. Sauf aussi la balle d'un ennemi. Tu as été imprudent.

— Il est vrai. Allah me l'a pardonné...

Souriant, hadj Madhani montrait ses propres fenêtres, toutes closes d'épais contrevents. Un coup de feu s'y fût aplati.

Peu après, chacun se retira. Le petit lever était fini. Et, derechef, hadj Madhani fut seul.

Une heure durant, il s'occupa diversement, et surtout de ses constructions en cours. Tout grand seigneur arabe ou berbère est architecte né, et fou de bâtiments. Hadj Madhani, qui possédait six palais dans Marrakech, et trente forteresses au sud, ne cessait d'y mettre les maçons. Pour l'heure, il s'agissait

d'une salle nouvelle, à double colonnade, et finement mosaïquée ; et le caïd en avait lui-même dessiné les quatorze chapiteaux, tous différents, et d'un stuc de son invention, plus dur que le meilleur marbre. Hadj Madhani prit longuement son plaisir à bien voir de ses yeux, bien toucher de ses doigts. Et le soleil était déjà haut que l'inspection durait encore. Enfin, dans la tête du Saadi, d'autres idées passèrent. Et il allait vers la porte très verrouillée de son harem, — car quoique ses femmes légitimes et ses concubines blanches fussent entretenues à Marrakech, il n'en gardait pas moins force négresses et mulâtresses à la kasba, — quand ses esclaves accoururent, lui annonçant une arrivée d'importance, encore que quotidienne. Sur le champ hadj Madhani fit demi-tour, et s'en fut au-devant de celui qui venait et qui n'était autre que son principal conseiller et très cher ami, l'officier français détaché en mission, près de lui, par le gouvernement résidentiel : Louis de Chassagnes, chef d'escadron hors cadre, et, depuis trois ans et plus, le compagnon le plus fidèle du Saadi, l'homme qui, dans aucune circonstance et dans aucun danger, jamais ne l'avait quitté, non plus que son ombre.

Les saluts, d'abord, recommencèrent. Puis le thé, — rituel, — fut servi. L'étiquette marocaine est exigeante. Louis de Chassagnes, d'ailleurs, était d'une trop vieille race, et trop civilisée, pour n'avoir pas su tout de suite s'adapter à n'importe quel protocole. Intelligent d'ailleurs, il se plaisait aux choses nouvelles. Le Maroc l'avait intéressé. Hadj Madhani l'avait séduit. Et leurs trois années de vie absolument commune en avaient fait deux amis vrais, deux amis qui s'aimaient...

En sorte que, les saluts échangés, et l'étiquette satisfaite, la conversation qui s'engagea ne ressembla

du tout aux propos qu'avaient tenus, ce tantôt, le caïd et ses premiers visiteurs, ceux du « petit lever »...

— Caïd ! — le commandant de Chassagnes avait, au rebours de toutes les prudences marocaines, abordé de front l'essentiel de ce qu'il avait à dire : — caïd, Dieu te bénisse ! sais-tu que, là-bas, — sa main montrait le sud, — parmi les *lefs* des dissidents, du nouveau est arrivé, tout récemment ?

Lef est le mot berbère qui correspond à l'arabe *çof*. L'un comme l'autre désigne ces fractions d'opinions différentes, véritables partis, — partis politiques, — qui s'agitent les unes contre les autres au sein de toute tribu ou de toute confédération marocaine dissidente, c'est-à-dire en lutte contre le Maghzen et contre les Roumis, contre le Sultan et contre la Puissance Protectrice. — Prenez un pays d'Europe, prenez son parlement : il s'y trouve toujours des partis, — radicaux, socialistes, travaillistes, libéraux, nationalistes, — qui tous s'accordent quant à la fin qu'ils cherchent, le bonheur commun, mais qui diffèrent d'avis quant aux moyens d'y atteindre. Le pays marocain ressemble à tous les autres. Ses lefs et ses çofs n'ont qu'un seul et même but : chasser l'étranger, et reconquérir l'anarchique liberté de jadis ; mais, pour arriver là, que de chemins ! Si bien même que, très souvent, les disputes intestines et les querelles de çofs et de lefs offrent à qui sait les saisir de fort belles occasions. Et l'on gagne parfois des batailles sans combattre, et l'on pacifie à bon marché. Cette politique indigène, plus diplomatique encore que militaire, nous a donné là-bas tous nos prodigieux résultats. Et il est étrange de songer que la France seule a su coloniser de la sorte, et que pas un de nos voisins, jamais, n'eut même l'idée d'imiter notre manière, la seule qui soit, en somme, humaine et féconde tout ensemble, — glorieuse et honorable, — en un mot civilisée...

— ... Là-bas, donc, parmi les lefs, du nouveau, tout récemment, était arrivé?

Hadj Madhani el Saadi, attentif, avait relevé la tête. Et il interrogeait du regard, bouche fermée. Louis de Chassagnes, en quatre mots, précisa : il s'agissait d'un conflit véritable, survenu à l'improviste parmi les tribus de par delà les monts ; un parti s'y était formé qui, mécontent sans doute des chefs actuels, préconisait une entente avec les Roumis, et avec le Saadi, leur grand allié. On pouvait profiter de l'heure. Hadj Madhani, qui avait jadis accepté du Maghzen, — c'est-à-dire du Sultan, ou, mieux, du Maréchal, — la mission redoutable de soumettre l'Atlas, et d'y imposer notre paix, la paix française, hadj Madhani, depuis trois longues années, tout entier à sa tâche, y avait rencontré trop d'obstacles, en avait trop franchi, en avait trop tourné, pour ne pas bien savoir que l'occasion n'a qu'un cheveu, et qu'Allah ne pardonne pas aux négligents.

— Nous irons donc là-bas, dès qu'il faudra, moi et toi! — prononça finalement le caïd. — Nous irons avec la harka qu'il faudra... Et, tout ce qu'il faudra faire, nous le ferons, insh' Allah!... si Dieu permet!... Continue cependant de veiller, car tu as charmé mes oreilles et mon cœur par ta nouvelle. Sur toi le salut!

— Dieu te bénisse!...

Ils se regardaient, souriant l'un et l'autre. Car ils s'aimaient tout de bon, et leur affection, faite d'estime réciproque et d'absolue confiance, se doublait de respect véritable et d'admiration. Ils étaient deux hommes également sains de corps et d'esprit, lucides d'intelligence et nobles de cœur. Beaux à voir, par surcroît : grands tous les deux, et souples, et musclés. Rien d'ailleurs n'était plus pittoresque que leur con-

traste : Le Roumi blanc de peau, blond de poil, avec des moustaches gauloises et de perçants yeux bleus ; le Berbère couleur de sépia, avec un collier de barbe noire, et deux charbons étincelants en guise de prunelles. Leurs mains aussi, s'étreignant, eussent valu d'être peintes : la marocaine deux fois plus longue et deux fois plus étroite que la française, et ses doigts décharnés tellement qu'un squelette de main n'eût pas été plus maigre.

Chassagnes allait prendre congé. Hadj Madhani le retint :

— Dis-moi encore... Ce lef, que tu crois accessible, on l'obtiendrait comment?... Argent?... cartouches?... fusils?...

Chassagnes leva un doigt :

— Un peu d'argent, certes!... très peu de cartouches, soit!... Mais des fusils ?... ô caïd! songes-y!...

Hadj Madhani, d'un geste tout musulman, jouait avec les perles du tesbi qui lui servait de collier :

— Allah est grand, — dit-il : — je vois que tu redoutes les fusils... L'argent, pourtant?...

— Il est tôt gaspillé, et les cartouches tôt brûlées !... les fusils, eux, restent... et qui sait contre qui, plus tard?...

Chassagnes riait. Le Saadi, riant aussi, l'arrêta du geste :

— Allah est grand! Qu'il soit exalté, pour t'avoir fait si perspicace, et mon ami!...

II

En quittant le Saadi, Chassagnes, d'abord, était rentré chez soi. Son logis ressemblait au logis du caïd, d'assez près : hadj Madhani, prince Berbère, et musulman, pratiquait une hospitalité que l'Europe a désapprise depuis le temps d'Henri IV ; et hadj Madhani tenait pour son hôte l'officier détaché par la République en mission près de lui. — L'hôte donc, ni plus ni moins que le maître, jouissait d'une vaste salle splendidement plafonnée, avec lambris, divans, tapis, faïences, et d'un riad très fleuri, sur lequel donnaient toutes les fenêtres de l'appartement... La kasba saada, immense, comptait ses logis par vingtaines ; et quatre cents esclaves s'y entassaient, en sus des guerriers, des *mokhaznis*, comme on dit, là-bas... le Saadi avait toujours grand soin de maintenir au complet ses effectifs. Chassagnes vivait là, depuis trois pleines années. Et, dans ce monde, il se plaisait, au point de n'en avoir jamais voulu sortir, même au prix d'un avancement qu'on lui avait récemment offert, et qu'il avait refusé. En haut lieu, on s'était étonné. — Quoi? ce Français de vieille race, cet homme de pur sang, jadis mondain répandu, et dont la vie passée avait été brillante, s'était ainsi, mystérieusement, accommodé d'un pareil

cloître? — Oui. — Louis de Chassagnes, à vivre au fin fond de l'Afrique, s'était fait, tout de bon, Africain... mieux : Berbère.., mieux : Saadi! Saadi comme hadj Madhani lui-même! Et il oubliait l'Europe et la France. Seul de sa race, au milieu de ces tribus farouches et résolument rebelles à toute pénétration, c'est lui qui s'était laissé pénétrer. Car seul il était, en vérité : sa société européenne se bornait à ses soldats télégraphistes, deux bons ouvriers d'il ne savait quel faubourg industriel de France, deux honnêtes électriciens, strictement primaires ; et Chassagnes, hors le service, n'échangeait pas quatre mots par semaine avec ces hommes, plus différents de lui, en vérité, que n'était le caïd, homme de pur sang au moins... plus différents même que n'étaient les guerriers de la kasba, les mokhaznis, dont vingt-cinq formaient sa garde personnelle, à lui, Chassagnes, et se fussent fait tuer pour lui, jusqu'au dernier, s'il eût fallu : car telle est la loi d'honneur chez ces races féodales. Chassagnes, féodal lui-même par tout son atavisme, se sentait d'instinct le frère et le père de ces êtres naïfs, qui lui avaient juré fidélité jusqu'à la mort...

Sa porte franchie, Chassagnes appela son monde. Dix heures sonnaient à peine. Les ordonnances, maîtres d'hôtel aux heures des repas, se précipitèrent. La table, — une table marocaine, haute d'à peine un pied, — fut tôt servie : c'était l'heure du déjeuner. Chassagnes déjeunait fort avant midi, ayant accoutumé de sortir à cheval, pour de très longues promenades, vers le milieu de la journée. Il allait d'ailleurs sans escorte, ni précaution aucune, quoique le bled alentour fût loin d'être sûr; mais, au Maroc comme ailleurs, l'audace effraye le danger.

— Quoi pour déjeuner? — dit-il, s'asseyant.

(Il parlait chleuh, naturellement. Le chleuh n'est pas l'arabe, pas plus que le basque n'est l'espagnol, ni le français. Et, certes, tous les Basques instruits savent le français ou l'espagnol. Il n'empêche que la connaissance du basque serait indispensable à quiconque entreprendrait de séduire l'Euskualleria. Chassagnes, détaché en mission dans le pays chleuh, et résolu à séduire les chleuhs, possédait la langue chleuh. Il la possédait même au point d'en avoir écrit une grammaire! Et, depuis trois ans qu'il n'arrêtait plus de parler chleuh, et rien que chleuh, sauf quand le protocole ou la loi musulmane exigeait qu'il parlât, par exception, arabe, Chassagnes, mon Dieu! se figurait parfois avoir oublié le français...)

— Pour déjeuner, — répondait l'un des mokhaznis, découvrant la cloche en sparterie du premier plat, — y a d'abord ça...

« Ça » était, comme de règle, un quartier de mouton rôti à la mode marocaine. Et nos cuisiniers de France gagneraient à savoir rôtir le mouton comme savent les cuisiniers chleuhs, voire les cuisiniers arabes.

L'autre mokhazni tendait à Chassagnes un plateau, et versait sur sa main droite l'eau d'une aiguière. Chassagnes lava spécialement son pouce, son index et son médius, — les trois doigts dont il faut user pour arracher au plat les morceaux qu'on choisit. Puis, sa main appropriée, il prononça d'abord le bénédicité musulman : « Bismi ' Allah! » (au nom de Dieu!) et piocha dans la chair rôtie, qui sentait bon l'anis, le poivre et les autres épices dont le Moghreb parfume ses viandes...

— Et puis, y a ça...

Une autre cloche fut soulevée, un autre plat parut : du mouton encore, mais en ragoût, et violemment épicé de curry, de gingembre et de piment.

— Ça encore...

Six pigeons rôtis, farcis, ficelés, entouraient deux poulets, pareillement ficelés, farcis, rôtis. Chassagnes, qui avait tâté du ragoût, n'arracha, — toujours des seuls trois doigts de la main droite, — qu'une aile d'un des pigeons, qu'une cuisse d'un des poulets. Les vingt-cinq mokhaznis, d'ailleurs, vivaient aux dépens de la table du chef. Les restes, donc, n'étaient nullement gaspillés. — Ainsi le veut la loi mahométane, plus démocratique, certes, à qui veut la bien regarder, qu'aucune des lois de notre christianisme, — actuellement trop tempéré.

Pour finir vint l'obligatoire couscouss. Puis d'admirables raisins : le caïd savait en conserver les grappes d'une saison à l'autre. Pour boire, Chassagnes, à la mode indigène, n'avait usé que d'un thé bouillant, rehaussé de menthe fraîche.

Alors le mokhazni préposé à l'aiguière s'en revint, et Chassagnes purifia, rituellement, les trois doigts de sa main droite. Un des palefreniers était déjà là, le *cobtan* — commandant — n'aimant pas à jamais attendre.

— Les chevaux sont là ?

— Oui, mon cobtan ! et, aujourd'hui, c'est de nouveau celui que tu aimes le mieux : la jument, ta *Christiane*...

— Elle ne boite plus ?

— Plus du tout ! Elle est plus saine qu'autrefois ! Beaucoup plus saine !

Chassagnes rit :

— Quoi donc ? toi, un Croyant, te voilà devenu homme à sept langues (1), comme sont les Youddis ?

L'homme rit aussi à grands éclats. La plaisanterie du chef honorait le serviteur.

(1) Un homme à sept langues, — locution chleuh : — un menteur.

— Allons, viens ! — conclut Chassagnes.

Les chevaux attendaient dans la grande cour, — dans la grande cour où le Saadi passait ses revues. Mais, tandis que ses gens le précédaient, Chassagnes revint tout à coup sur ses pas, et retourna d'abord, seul, à son logis, dont il ferma la porte...

Et, là, seul, il chercha parmi ses papiers intimes, que nul ne touchait jamais, sauf lui-même... Un portrait y était, simple photographie sans cadre serrée dans une pochette de soie, protectrice. Chassagnes prit ce portrait, le regarda... C'était le portrait d'une femme, jeune et belle... Et cette femme ressemblait, — étonnamment ! — à madame Bourron, naguère Christiane Séveral, née de Sainte-Foy...

L'instant d'après, dehors, Chassagnes, en selle, caracola, avant de se lancer, ventre à terre. Et deux seuls mokhaznis galopèrent sur ses talons, dans le bled saadien...

III

Midi sonnait ; le maître, — hadj Madhani el Saadi, caïd de tous les Saada, — avait déjeuné à son tour de mouton, de couscouss, de poulets, de pigeons, comme son officier détaché en mission, le cobtan Louis de Chassagnes : la cuisine marocaine est saine autant que plaisante, mais variée modérément. Puis le caïd était sorti, lui aussi, à cheval, pour sa promenade à peu près quotidienne ; mais non pas, comme Chassagnes, avec deux cavaliers à selhams bleus pour toute escorte, de quoi s'attirer malheur plutôt qu'autre chose : ni la prudence, ni le décorum n'eussent trouvé leur compte à si peu. Hadj Madhani, quittant la kasba pour quatre heures, emmenait avec soi cent chevaux, autant de fusils, et douze mulets, avec tout ce qu'il fallait pour camper, festoyer, et, surtout, faire et prendre le thé, ce thé marocain qui est tout ensemble un plaisir, une courtoisie, une cérémonie et une nécessité. Au cours de chacune de ses excursions, le Saadi ne manquait jamais de faire halte une fois au moins, deux fois souvent. Tout de suite, une tente était dressée, le feu allumé, l'infusion préparée, — selon tous les rites ! — Et le maître avait à peine mis pied à terre qu'on lui apportait le premier verre du breu-

vage frais préparé. Après quoi, pour peu qu'on ne fût pas par trop loin du douar le plus proche, une députation d'honnêtes villageois, bons Saada, fidèles à leur caïd, apportait l'obligatoire *mouna*, qui se doit à tout chef de passage : du beurre, d'abord ; des œufs ; du miel, — provisions toujours prêtes ; — puis des amandes, des noix, des dattes ; — et, si la halte s'allongeait, le classique ragoût de poules, qui n'exige qu'une heure de cuisson, et qu'on met vite au feu, sitôt la tente du noble visiteur plantée... Ainsi les féodaux rendent hommage au suzerain. — Touchante et patriarcale gratitude de l'homme lige, protégé, au puissant protecteur dont les mehallas, toujours prêtes, écartent la violence étrangère, et permettent à tout féal laboureur de moissonner, chaque mois d'août, ses blés semés au printemps...

L'escorte du caïd avait mis pied à terre au bord d'un lac de la montagne. De grands arbres s'y reflétaient. Et le paysage, en bonne vérité, n'était pas du tout de ceux que la tradition européenne attribue au Moghreb. Des nuages très roses erraient dans le ciel froid. Et les selhams n'étaient point de trop sur les épaules. Au couchant, la haute montagne érigeait ses puissants contreforts, dont chaque cime était coiffée de neige. A l'orient, la plaine fauve ondulait, jusqu'à l'horizon. Le site valait qu'on s'y attardât. A l'inverse des peuples réellement primitifs, tels les Maoris, tels les Soudanais, dont les yeux semblent fermés aux splendeurs des spectacles de la nature, les Berbères, comme les Turcs, comme les Basques, races obscures mais antiques, savent admirer longuement les plaines, ou les monts, ou la mer. Hadj Madhani, qui ne s'était d'abord arrêté que pour faire souffler ses bêtes, oublia bientôt l'heure, et se prit à guetter, et tous ses cavaliers comme lui, les neiges changeantes, dont le blanc bleuissait peu à

peu, au fur et à mesure que le soleil s'abaissait vers l'ouest, et que l'ombre des pics pointus s'allongeait au bas des versants.

Déjà, des douars voisins, les mounas rituelles étaient venues. Le Saadi buvait son cinquième verre de thé ; — un Marocain ne trouve jamais sa théière assez grande; — et, non loin, une caravane, — médiocre : vingt chameaux, derrière le bourricot conducteur, — s'acheminait vers le col, parmi les palmiers nains qui tapissaient de vert le sol couleur de peau d'antilope, quand, du bois d'oliviers tout proche, trois cavaliers débouchèrent : le cobtan de Chassagnes et ses deux mokhaznis. Comme juste, les salaams intervinrent encore. Et le caïd manifesta sa joie, correctement. Mais Chassagnes s'étonna qu'hadj Madhani, ensuite, sitôt remonté en selle, l'appelât, et lui seul, pour un temps de galop côte à côte. Hadj Madhani, d'ailleurs, galopant, se garda d'abord de rien dire. Et Chassagnes, galopant, ne dit rien non plus, sauf ce qu'il devait. Il avait tendu le bras vers la kasba, dont on apercevait de loin les tours, par-dessus trois ou quatre lieues d'un bled farouche, que le soleil oblique habillait d'or pur, et seulement déclaré :

— Caïd, ta terre est belle.

Politesse qu'hadj Madhani, sur-le-champ, avait rendue, déclarant à son tour :

— Ma terre n'est rien : c'est seulement ta présence bénie sur ma terre...

Et rien d'autre, pour commencer. Mais le silence s'étant prolongé suffisamment, le Saadi en vint aux choses sérieuses. Car, tout de bon, il avait en tête matière à consulter son ami. Et Chassagnes l'avait du premier coup deviné ; mais n'en avait rien laissé voir ; car, au pays chleuh, la civilité puérile et honnête exige beaucoup d'impassibilité ; et quiconque désire l'amitié véritable des Chleuhs, ou de n'im-

porte quelles gens au monde, doit essentiellement cultiver avant tout leur code de courtoisie.

Hadj Madhani, donc, l'instant propice arrivé, parlait maintenant. Il questionnait même, ce qu'on ne fait guère, sauf nécessité :

— Cobtan, ami, dis-moi... un homme de Dar el Beïda, du nom de Bourron, le connais-tu?

Le cheval de Chassagnes dansa tout d'un coup, piqué probablement par quelque mouche. Chassagnes calma la bête, avant de répondre :

— Caïd, oui. J'ai vu cet homme, Bourron, une fois, jadis, à Dar el Beïda, en effet, ou à Rabat...

Il n'ajoutait rien. Hadj Madhani, l'ayant regardé, insista :

— Quel homme, selon ton jugement?

— Homme qui vend et qui achète, — prononça Chassagnes, bref.

Il hésita, puis, plus bref encore :

— Homme, aussi, qui a pris femme, depuis peu.

— Ah! — fit le caïd. Et tout de suite, il remercia.

Après quoi, galopant toujours, et parlant bas, il exposa l'affaire, priant Chassagnes d'y réfléchir, et de le conseiller : des émissaires, porteurs de lettres, et portant en outre, dans leurs bouches, beaucoup de paroles bien apprises, étaient arrivés tout à l'heure à la kasba; et le caïd, près de partir pour sa promenade, s'était fait lire ces lettres, et avait écouté les messagers. A présent, le souci était en lui : cet homme de Dar el Béïda, cet homme Bourron, précisément, et d'autres hommes de son espèce, tous ensemble associés et complices, sollicitaient, priaient et suppliaient que lui, caïd des Saada, leur vendît ou leur affermât telles et telles forêts de ses montagnes, plantées en oliviers... cela, pour tel prix. Mais ce prix n'était rien : car des prospérités sans nombre s'y devaient ajouter, et naître du marché, comme la moisson naît des pluies. Ce seraient des

routes, des moulins à huile, des puits qu'on creuserait, des maisons qu'on bâtirait, des villages entiers, des villes, peut-être... et des *draisines* (1), qui sait? Bref, lui, el Saadi, caïd des Saada, et responsable devant Dieu du vrai bonheur de tous les siens, n'avait d'abord su que répondre. Et voici qu'il se sentait inquiet, anxieux. Le progrès, certes... le progrès qu'avaient apporté, au Moghreb, les Francs de France, et leur chef, terrible et magnanime, Lyautey, fils de très grandes tentes... ce progrès-là valait qu'on le recherchât, puisqu'il marchait accompagné de la paix, à sa droite, et de la justice, à sa gauche... Toutefois, un homme Bourron, vendant et achetant, valait-il un Lyautey, magnanime et terrible? et le progrès de celui-là était-il un progrès frère du progrès de celui-ci?

— Toi, — concluait le caïd, le regard de ses perçants yeux noirs passionnément enfoncé dans les froids yeux bleus de son hôte... — toi, mon ami, tu ne saurais me mentir! car ta sincérité ressemble à cette neige qui couvre la montagne : aucune tache ne la souille jamais! Et tu n'as qu'une parole, non sept! Parle-moi donc : ce marché, dois-je le conclure?

Une seconde fois, le cheval de Chassagnes dansa. C'était sans exemple : Chassagnes, centaure véritable, ne faisait qu'un avec sa bête. Et jamais au grand jamais celle-ci n'avait bronché, sauf quand le maître bronchait lui-même.

La réponse n'en vint pas moins vite, et nette, et péremptoire :

— Allah! non, s'Il permet! Caïd, tu es mon ami, je l'atteste, et tes tribus sont mes tribus, puisque ton cœur s'est ouvert à mon cœur. Dieu me maudisse, si je te mens jamais! Mais ces hommes de Dar el Beïda,

(1) Les *draisines* sont les petites automotrices à voyageurs qu'on emploie encore (1922) au Maroc sur la vieille voie de 60 millimètres.

et ce Bourron, lui le premier, ne songent qu'à l'argent. Pour gagner le prix d'une seule olive, sois assuré qu'ils sacrifieraient tous tes oliviers, et tous ceux qui vivent sous leur ombre. Le progrès, tu l'as dit, et tu as bien dit, doit marcher entre la paix et la justice; sinon, il n'est pas le progrès. Au lieu de justice et de paix, j'aperçois, autour de ces hommes avides, les iniquités et les querelles. Quand notre vrai chef et vrai prince, le Sultan, — sur lui le salut! — quand son vrai khalife et vrai second, le Maréchal — sur lui pareillement le salut! — viendront te solliciter et te prier, il t'appartiendra, dans ta souveraineté que tu tiens de Dieu seul, — qu'Il soit exalté! — de te rendre à d'augustes prières. Mais un homme qui achète et qui vend? mais d'autres hommes, complices de celui-là? mais des gens de cette ville, moins grande encore qu'elle n'est méprisable, — Dar el Béïda, — dans quoi Sidna, notre Sire, n'a pas même le droit d'habiter, sous peine de souillure (1)? Non, Caïd! loin de moi l'outrecuidance de te conseiller en rien. Tes affaires ne sont qu'à toi. Et tu m'as parfois reproché de te refuser mes avis : c'est que je sais que ta sagesse l'emporte de loin sur la mienne. A quoi bon, et surtout pour les choses de ta maison, t'embarrasser de l'opinion d'un étranger, homme obscur? Je ne parle donc qu'à bon escient. Et si je parle aujourd'hui contre l'homme Bourron, c'est parce que je le pressens de ces hommes de mauvais augure qui ne peuvent qu'apporter le malheur dans chaque tribu où le Mauvais attarde leurs pas.

Silencieux, hadj Madhani avait écouté. Et il galopait toujours. L'escorte, à cent pas derrière, galopait aussi. Soudain, Chassagnes s'étant tu, hadj Madhani

(1) Les Sultans du Moghreb ne peuvent en effet résider régulièrement que dans une ville dite *impériale*. Telle Rabat, et Fez, et Meknès. Casablanca, ancien village, n'est bien entendu pas ville impériale.

retint net sa bête, qui bondit, puis prit le pas. Chassagnes fit de même, et si bien que son cheval ne dépassa pas d'un nez le cheval du maître. Hadj Madhani, la tête à gauche, constata que, malgré la promptitude du mouvement, le cheval du cobtan ne dansait point du tout, cette fois...

Derrière, l'escorte cabrée, hennissante et caracolante, avait pris le pas aussi, sans raccourcir sa distance. Hadj Madhani, songeur, considérait la crinière de son alezan. Tout d'un coup, il releva la tête, et questionna le cobtan, — en le regardant :

— Cet homme Bourron, n'as-tu pas dit, tout à l'heure, qu'il avait récemment pris femme?

— Oui, dit Chassagnes, les yeux vers la terre.

— Femme de grande tente? — questionna le caïd encore. — Au fait, — ajouta-t-il assez vite, — excuse-moi, tu n'en sais peut-être rien, et je t'importune?

Mais Chassagnes avait relevé la tête, d'une brusque — on eût pu dire d'une fière — secousse :

— Toi, m'importuner, caïd? non, par Dieu! Je sais d'ailleurs ce que tu veux savoir : la femme dont tu t'enquiers est en effet de grande tente, au rebours de l'homme Bourron, homme, lui, de peu! Et, — Chassagnes maintenant parlait avec aisance, et sur le ton le plus calme : — C'est une femme, en vérité, très belle!

Dans l'instant qu'il disait cela, un cavalier se détachait de l'escorte; et ce cavalier vint au triple galop jusqu'au caïd : il était, au juste, quatre heures; et la quatrième prière, ce jour-là, tombait à quatre heures, exactement. — Soudain hadj Madhani fut pied à terre, et s'agenouilla, et se prosterna, le front dans la poussière, face à l'est-sud-est, qui est, au Maroc, le gisement de la Mecque, donc l'azimuth très saint vers lequel il convient aux Croyants de prier. — Pareillement les Chrétiens orientent vers l'est vrai le chevet

de toutes leurs églises. — Or, les cent cavaliers d'escorte, et les muletiers, et les valets de bagages, bref, la suite au complet, pied à terre comme le maître, et comme lui prosternés, répétaient avec lui la Prière. Chassagnes seul, — chrétien, — demeurait debout, mais tête nue. Et sans doute priait-il aussi, puisqu'il n'est qu'un Dieu, — le Même, — et que Sa bénédiction, — Sa *baraka*, — s'étend radieusement sur tous ceux qui Le prient, n'importe la prière!...

Sous le ciel éblouissant, sur la terre fauve, et parmi le piétinement des chevaux, surpris d'une brusque liberté, c'était un très grand spectacle que cette centuple oraison, qui montait ainsi vers Allah, tel un parfum d'Islam, très grave et très bleu...

IV

A Casablanca, cependant, Amédée-Jules Bourron, un beau soir, rentrant assez tard d'un dîner d'affaires, avait inopinément averti Christiane qu'un voyage à Marrakech s'imposait :

— D'abord, — avait-il dit, assez gentiment, — tu ne connais pas encore cette sacrée ville-là... Et pour quelqu'un comme toi, quelqu'un d'artiste, hé ? Marrakech, c'est à voir... Quand je pense qu'à Rabat tu t'émerveillais sur le jardin des Oudayas... oui : ce Jardin Bleu, le Jardin de M. de Tolly !... Ah ! ma pauvre fille !... Note que je n'en dis pas de mal du Jardin Bleu, ni de M. de Tolly, sûr et certain... Mais Marrakech, boufre ! c'est un peu autre chose... Je te dis qu'il faut que tu voies ça, au point de vue de la beauté, d'abord !...

Il avait alors pris un temps. Puis, négligemment :

— Ensuite, cette affaire d'oliviers, que je t'ai déjà dite, tu te souviens peut-être ? eh bé ! elle ne marche pas. Ce bon dieu de Saadi, il est dur à la détente !... Et tous ceux qui sont avec moi, les Mingasse et les Dardignon, rien qu'autant de moules. Vois-tu, ça n'ira que si je m'en mêle. Alors, je vais m'en mêler ! Ces jours-ci, le Résident parle de donner une fête à sa Bahia de Marrakech... une fête pommée,

qu'on dit... Il s'agit de recevoir de vrais seigneurs, venus de France... des capitalistes, avec des millions de millions derrière eux... de quoi changer tout le Maroc, bref et d'une! Pour donner l'ampleur à tout ça, le Résident, qui s'y connaît, convoque à Marrakech le ban et l'arrière-ban de la montagne : tous nos grands caïds, tous ces braves gens qui nous gardent si gentiment l'Atlas en paix, malgré qu'au temps jadis il fût toujours en guerre... Ah! le Maréchal a su y faire!... Ça ne fait rien et ça ne nous regarde pas. Mais la chose sérieuse, c'est que le Saadi, nécessairement, sera à Marrakech ces jours-ci, pour la fête. Alors, nous, nous y serons comme lui. Et ça nous fera double bénéfice : toi, ma jolie, tu verras la grande ville qui est si belle; moi, je verrai le grand caïd qui a tant d'oliviers. Ne te frappe pas, va!

Elle ne s'était pas frappée. Mais elle avait malgré soi serré les lèvres à constater qu'il s'oubliait maintenant chaque jour un peu davantage, en causant avec elle, et rejetait, comme un fardeau, le manteau d'éducation qu'il avait naguère endossé, comme afin de lui cacher, pour les premiers temps de leur union, sa réelle nature, péniblement vulgaire. Six mois de mariage avaient suffi. Il ne dissimulait plus; il se montrait l'homme qu'il était, tel quel. Elle, infiniment différente, en souffrait plus qu'elle n'osait s'avouer, même à elle seule.

On était maintenant en avril, et le printemps marocain couvrait toute la terre d'une marée montante de fleurs, les plus champêtres, les plus abondantes et les plus éclatantes qui soient au monde. Hier, ce n'avait été, de l'orient au couchant, que boue brune ou poussière fauve. Aujourd'hui, c'était une toison de corolles, épaisse, somptueuse; corolles bleues, blanches, rouges, jaunes, violettes, orangées, panachées, dégradées, bariolées, multicolores. Ces tapis de Rabat,

dont les nuances trop vives nous font crier à l'invraisemblable et cligner des paupières ne sont qu'une copie enfantine, maladroite, et surtout atténuée de cet unique et prodigieux tapis printanier qu'Allah, dans sa munificence, répand chaque année sur les terres du Mogbreb, sans doute parce que les hommes du Moghreb, tous croyants et tous artistes, sont dignes du divin présent, savent le priser à sa vraie, à son inestimable valeur, et savent en remercier Dieu, comme il sied, d'un cœur grave et en silence.

Or, Pâques étant tombé, cette année-là, le 27 mars, Jean de Sainte-Foy, ce polytechnicien, frère cadet de Christiane, était lui-même tombé dans Casablanca, invité, comme on sait, par Bourron. Et c'est bien « tombé » qu'il faut dire, puisque le visiteur, très pressé par le temps, les vacances de Pâques étant brèves, avait voyagé de Toulouse à Casablanca par avion. Nul voyage n'est d'ailleurs plus facile, ni plus confortable, en somme. Mais il serait peut-être téméraire d'affirmer qu'une telle arrivée, et d'apparence si singulièrement romanesque, n'impressionna pas du tout l'imagination de la jeune Lanie, qui déjà s'occupait un peu plus qu'il n'eût fallu de cet adolescent au si beau nom. La faute première en était à Christiane, qui, sans songer certes à mal, avait, un jour de promenade, malencontreusement lâché, sur le compte de son frère cadet, une demi-douzaine de paroles inconsidérées. Et la faute seconde en fut à cet avion postal, que le polytechnicien avait préféré au paquebot, parce que l'un va quatre fois plus vite que l'autre. Au fait, il n'arriva que ce qui devait arriver. Jean de Sainte-Foy, homme de vieille souche, et très civilisé, — ou trop, qui sait ? — homme ancien, pour tout dire d'un mot, le cédait sans conteste à tous les hommes d'à présent, à tous les Bourrons et consorts, chaque fois qu'il s'agissait de force, de ruse, d'adresse

ou d'entregent ; et le moindre de ces hommes-ci était autrement adapté à la vie du siècle, laquelle n'est exactement qu'une lutte. Pour trafiquer, pour fabriquer, pour gagner, Jean de Sainte-Foy valait peu. Et sa sœur n'avait pas tort de le plaindre parfois, d'avance. Elle eût eu raison davantage en plaignant celles qu'il devait rencontrer. Car Jean de Sainte-Foy, homme ancien, et tellement désarmé devant la vie, prenait sa revanche en face des femmes. Là, tous ses ancêtres s'alliaient en quelque sorte à lui, et le faisaient non seulement plus noble et plus prestigieux, mais plus beau, plus fin, plus dédaigneux, plus ironique, plus spirituel, plus redoutable, plus séduisant, mille et dix mille fois ! Les hommes nouveaux, dans la balance amoureuse, pèsent peu contre les hommes anciens. Et il semble, en vérité, qu'une femme, avant de se donner, considère, par delà celui qui la supplie, tous ceux qui ont engendré celui-là, jusqu'à la septième génération. Malheur à qui n'est fils que de ses œuvres ! le royaume des doux sourires, des serments fragiles et des éphémères éternités... bref, de tout ce qui vaut de vivre la vie !... n'est pas pour lui...

Car, il faut bien le dire explicitement : ce qui devait arriver arriva. Et, Lanie Bourron, à première vue, s'éprit, très violemment, de Jean de Sainte-Foy. Quoi d'imprévu ? Son père, à elle, s'était bien épris, à première vue aussi, de sa sœur, à lui !

Le commencement de tout, ce fut dans le jardin de la villa des Bourron, par une très belle après-midi. Christiane était en visites, Bourron en affaires. Lanie, qui avait préféré ne pas sortir, errait, mystérieuse, parmi les fleurs du jardin. Car le printemps sévissait aussi bien parmi les parterres cultivés que sur le bled nu et libre. Sous la porte, un adolescent s'encadra que Lanie n'avait jamais vu, même en effigie,

et qu'elle n'attendait pas du tout, qu'elle reconnut néanmoins, si sûrement qu'elle s'élança d'un bond à sa rencontre : Jean de Sainte-Foy n'avait pas prévenu qu'il venait par les airs, crainte d'inquiéter, crainte qu'on ne l'empêchât. Mais Lanie, apercevant cet arrivant, avait d'emblée compris, et approuvé. La présentation réciproque fut brève. Et quand, deux heures plus tard, à peu près simultanément, Christiane et Bourron rentrèrent au logis, ils y trouvèrent un couple déjà familier, blotti dans le même coin, tête-à-tête, et qui bavardait beaucoup plus joyeusement que s'ils se fussent connus de tout temps. Bourron en exulta, Christiane en fut soucieuse. L'un et l'autre, en tout cas, fit chorus, pour s'exclamer de joie : c'était si parfait que cette petite fille et que ce petit garçon, alliés à leur insu, « cordassent », comme cela, du premier coup, et fussent copains, avant même que les parents leur eussent enjoint, d'autorité, de s'entr'aimer comme frère et sœur. Ils s'entr'aimaient déjà comme il vaut beaucoup mieux, selon toutes les religions modernes, que frères et sœurs ne s'entr'aiment jamais...

Car ils s'entr'aimaient tout court.

Qu'elle l'eût aimé, lui, c'était d'ailleurs absolument naturel ; voire, inéluctable, obligatoire ; fatal. Il était cet homme né que les femmes ne peuvent pas s'empêcher d'aimer, et que tous les parvenus jalousent à mort. A la base de toutes les révolutions il y a cette jalousie forcenée de tous les sans-culotte, épris de toutes les Marie-Antoinette, et enragés contre tous les ci-devant. Mais que lui l'eût aimée, elle... le contraire aurait pu advenir... quoique, après tout, l'on sait des rois qui ont épousé des bergères ; et Lanie, en l'occurrence, n'était qu'une fille de berger, ce qui fait la différence d'une génération, soit de tout à tout. Jean

de Sainte-Foy, très révolté au plus secret de son orgueil ancestral par cette mésalliance qu'avait été le mariage de Christiane, encore que ce mariage l'eût lui-même à tout jamais tiré de soucis, s'attendait à trouver dans cette fille Bourron, sa parente forcée, un laideron... pis : un laideron vulgaire. Il fut tout éberlué de découvrir une jolie fille, et une fille fine. A regarder Lanie de près, ses poignets, ses chevilles, ses mains même et peut-être ses genoux n'étaient pas tout à fait d'une princesse... je veux dire d'une princesse selon le canon que les poètes ont établi. Mais Jean de Sainte-Foy, polytechnicien, avait dix-huit ans. Et, quand il eut regardé les yeux de Lanie, et sa bouche, et sa jeune gorge, il ne regarda plus que cela, très obstinément...

Après quoi, les vacances de Pâques passant très vite, et Bourron n'étant pas toujours en affaires, et Christiane n'étant en visites qu'assez rarement, Lanie et Jean, très empêchés, très rencontrés, furent bien obligés de mettre doubles les bouchées de leur passionnette, qui risquait fort, traitée de la sorte, de tourner en passion... Et les en blâme qui veut, mais ce ne sera pas moi : ils comptaient trente-cinq ans à eux deux, tout juste. En sorte que la moindre expérience des choses d'amour leur manquait, à l'un comme à l'autre, déplorablement, délicieusement, divinement...

V

Soudain la fête résidentielle, à la Bahia, fut avancée. Impétueux comme le grand Romain, l'autre Africain, celui de Zama et de Carthage, Lyautey, en homme qui, toute sa vie, mit à son pas les choses comme les hommes, et le temps comme l'espace, avait résolu d'être à Marrakech en avril, et d'être ailleurs en mai : d'autres soins l'appelant alors en d'autres lieux.

De l'Inde à l'Hellespont des dépêches coururent... Et le Saadi, touché par les messagers d'Assuérus, — c'est par les messagers maghzen que je veux dire — prit son parti dans le temps d'un clin d'œil. Lui-même était homme à se résoudre promptement. Il fut donc décidé que la caravane saada voyagerait sur-le-champ, de la kasbah de l'Atlas jusque dans Marrakech. Le *cobtan* de Chassagnes, informé le premier, donna les ordres qu'il fallait, dans le temps qui convenait. Et les deux gardes s'agitèrent : celle du cobtan, ses vingt-cinq mokhaznis, qui étaient son âme damnée et son ombre, plus fidèles à ses moindres signes que le sabre n'est à la main ; — et celle du caïd lui-même ; plus nombreuse, celle-ci ; mais non moins dévouée : quel homme saadi, d'ailleurs, n'eût pas suivi partout

le chef des Saada, jusqu'à la mort et jusqu'à l'enfer, et ne se fût pas fait tuer trente fois, pour épargner, soit au caïd, soit à l'ami de son cœur, ne fût-ce que la trentième partie d'une seule goutte de sang ?

Lors, peu de jours après, midi sonnant, le même soleil éclaira :

D'une part :

A l'ouest de Marrakech, sur la piste de Demnat, entre la zaouïa de sidi Rehal et le douar d'El Tleta, la caravane interminable, fabuleuse, féerique — indescriptible! — du caid tout-puissant des Ounane, des Flitta, des Skemra, des Mentaba, des Aoultaga, des Izzein et de tant et tant d'autres que j'oublie... (qui les saurait tous compter, hors Allah, le plus Savant?...) lequel caïd hadj Madhani el Saadi, — sur lui le salut! — chevauchait en toute simplicité, avec, dans sa poussière, et jouissant de la boire, huit cents chevaux, trois cents mulets, cinq cents chameaux, et mille quatre cents hommes de toutes castes. — Quatre cent cinquante tentes étaient juste assez pour que la caravane eût de quoi s'abriter, chaque nuit, pour dormir. — La bénédiction de Dieu, — Sa barraka, — sur toutes ses créatures ! et qu'Il soit glorifié, Lui qui peut toutes ces choses, et pourrait davantage!

Et, d'autre part :

Au nord, entre Settat, qui est à soixante-quinze kilomètres de Casablanca, et Mechra ben Abbou, qui est à cent vingt kilomètres de Marrakech, une caravane étonnamment différente : les deux autos Bourron, — la grosse Roullot, qui était la préférée du maître, et la jolie Fortez, qui était la favorite de mademoiselle. — Dans la Roullot, Christiane avait

pris place, à droite de son mari. Dans la Fortez, Lanie était assise à côté de Jean. Car Jean était du voyage. Ç'avait été chose possible, ses vacances n'expirant que six jours plus tard. — Evidemment, au retour, il allait falloir reprendre l'avion postal, pour regagner *Pipo*... Mais voilà qui n'importait guère au frere de Christiane, dans le temps qu'il se pressait contre la coquette Lanie, et que les kilomètres s'envolaient derrière les pneus, comme s'envolent les copeaux de sapin, derrière le rabot qui court sur la planche!... « Un train de plaisir, quoi! » avait résumé Bourron, le soir qu'il décrétait le départ. — Ses futurs oliviers l'obsédaient si bien que, rien qu'à s'en rapprocher, il commençait de rire aux anges. — Un train de plaisir?... Certes, ni Lanie, ni Jean de Sainte-Foy n'eussent protesté. Et c'était vraiment pour eux le plus plaisant des trains que celui qui les emportait maintenant ainsi, seule à seul, et serrés l'un contre l'autre, au fond de cette Fortez, qui, moins vite que la Roullot des parents, — des gêneurs, — restait quelquefois assez loin en arrière... très loin, même, quand, un pneu ayant crevé, le chauffeur, brave homme, annonçait aux amoureux que « ç'allait être l'affaire d'au moins quinze ou vingt minutes », et les envoyait, avec un sourire complice, se promener indéfiniment sous les chênes-lièges ou sous les oliviers du bois voisin...

Certes, plusieurs romans ne seraient pas assez, pour redire en détail toutes les divines choses qui s'échangèrent ce jour-là, tout le long des soixante lieues de la route de Casablanca à Marrakech, entre une amoureuse de dix-sept ans et un amoureux de dix-huit...

Midi, pourtant, avait sonné.

A l'ouest, le caïd, chevauchant toujours, avec Chas-

sagnes à sa gauche, consulta tout à coup le soleil, au plus haut de sa course, puis la montre carrée d'un bracelet de platine, cadeau du même Chassagnes : hadj Madhani jamais ne s'en fût séparé. — Certes, il était l'heure de la halte. Car on était parti dès l'aube blême. Plus tôt même les éclaireurs saada avaient battu l'estrade, vieux souvenir des habitudes de naguère, du temps que les routes étaient loin d'être sûres entre l'Atlas et Marrakech ! — N'importe : pour l'instant le déjeuner s'imposait : depuis l'aube, la caravane n'avait pris que le thé, et deux fois à peine... Fort à propos, des villages étaient là, prêts pour la mouna. — Hadj Madhani, debout sur ses étriers, commanda la halte. — Avait-on pas, d'ailleurs, depuis le matin, fourni la traite qu'il fallait? un effort de plus, et, le soir même, la caravane entrerait dans Marrakech la Rouge...

Au nord, entre Settat et Ben Guerir, les deux autos Bourron, midi sonnant aussi, avaient atteint le pont splendide qui enjambe, d'une seule travée, l'Oum er Rebbia, la large rivière aux Herbes, près de Mechra ben Abbou. — Pareillement il avait fallu s'arrêter. et déjeuner. — Tout le monde avait faim, et même ceux-là qui avaient d'autres idées en tête : même Bourron, malgré ses perspectives d'oliviers ; même Jean, malgré Lanie ; et même Lanie, malgré Jean. — La Fortez et la Roullot se rangèrent donc, côte à côte, dans Mechra ben Abbou, à mi-distance entre les deux auberges rivales. Car Mechra ben Abbou est un village médiocre, exactement composé de trois maisons ; mais deux de ces maisons sont des auberges. Et Bourron, sitôt descendu de voiture, et sitôt qu'il eut groupé, autour de soi sa femme, sa fille et Jean de Sainte-Foy, s'empressa d'expliquer la chose en détail :

— Figurez-vous, — il baissait la voix, discrètement,

— figurez-vous que cette mangeoire-ci, et celle-là, sont gérées par deux ex-conjoints. — Oui-dà! comme je vous le dis : par un mari et par une femme, aujourd'hui divorcés... Ils étaient arrivés jadis ensemble, pour faire ensemble fortune... Ils se sont brouillés, séparés... Mais ils ont continué leur business, chacun pour soi... Et, aujourd'hui, ils s'acharnent à travailler comme ça, face à face, sans plus se regarder jamais, ni s'adresser la parole!... Et cette comédie-là se joue en plein désert, et l'ex-femme ni l'ex-mari n'ont personne avec qui causer, à dix lieues à la ronde! personne, pas un chat : la troisième maison n'est qu'un débit d'essence pour les voitures... En voilà un couple, hein? croyez-vous?

Il hochait la tête, en homme qui comprend le désert, et qui l'a sondé, à force d'y avoir vécu. — Christiane, dans cet instant, regarda son mari. Certes, depuis, six mois, elle avait perdu des illusions sur lui ; — trop! — mais elle l'admirait encore pour ces mêmes qualités de force et d'énergie qui, jadis, l'avaient subjuguée, au temps du *Mezzar*... Bourron, d'ailleurs, ne s'aperçut de rien. Il n'écoutait que ses propres paroles. Et, soudain, en manière de conclusion, il éclata de rire, bruyamment, à son habitude. Puis, enchaînant :

— Ça n'empêche pas! — reprit-il : — reste à choisir où nous déjeunons. Dites votre avis, la jeunesse? ici, ou là?

Christiane ne disait rien, vaguement gênée, maintenant : était-ce bien pour Lanie, cette histoire de divorce et d'époux ennemis?... Non, sans doute... Lanie non plus ne soufflait mot. Elle regardait Jean de Sainte-Foy. — Mais Jean de Sainte-Foy, lui, parla impétueusement :

— Ho! monsieur? vous voudriez nous emmener chez cet homme abominable, qui a trahi et abandonné une pauvre femme? Non, par exemple! Je suis

sûr que vous avez plaisanté... Voyons! il faut porter notre écot chez cette malheureuse!...

Il se tut soudain, assez confus : Christiane riait à son tour. Lanie, toutefois, ne riait pas. Elle avait écouté très gravement, toute rose. Bourron, cependant, se tournait vers sa femme :

— Ma jolie! il ne « déparle » pas, votre frère! Ah! ça se voit qu'il chasse de race!... Six douzaines d'hommes comme ça, et la France irait mieux, bon sang de sort!

Lanie s'était coulée vers Christiane, telle une couleuvre au soleil :

— C'est vous qui l'avez élevé...

Il faillit y avoir de l'attendrissement. Juste à temps, Bourron désigna l'auberge « féminine » :

— Ça va, ça va! Mais il fait faim, vous ne trouvez pas?

Ils déjeunèrent certes moins bien, quoique sous un toit, que ne déjeunaient, à la même heure, hadj Madhani et les siens, campés en plein bled. La *mouna* des douars valait mieux, sans conteste, que le veau marengo de l'auberge : les bords de l'Oum er Rebbia sont encore très déshérités, en ce qui concerne les ravitaillements européens...

Cinq heures plus tard, le soleil achevait de se coucher, sur Marrakech même.

La palmeraie, somptueuse, avait bu, tout le jour, par toutes ses palmes étalées, toute l'éblouissante lumière de Dieu. Les quatre-vingt mille dattiers qui entourent la Ville Rouge d'une ceinture forestière sans égale avaient, de l'aurore à la brune, tendu leurs quatre-vingt mille troncs vers tous les azimuts du ciel. Et des myriades d'oiseaux avaient pépié sous leur ombre. La voûte bleue, au-dessus, avait passé du ton turquoise au ton lapis, tout l'avant-midi durant; puis, tout l'après-midi passant, du ton

lapis au ton turquoise. Au soir, carmins et cramoisis s'y étaient mêlés, jusqu'à semer tout le firmament de violettes. Et le noir de la nuit, rapide, naissait...

Lors, dans le temps que les grands murs couleur de pourpre commençaient de brunir, et que les créneaux barbelés noyaient leurs pointes aiguës dans l'ouate crépusculaire, deux cortèges, entrés l'instant d'avant dans Marrakech la Rouge, se croisèrent, tout à fait par hasard, au milieu de la place du Néant, — *Djemma el F'na.* — C'étaient, d'une part, les deux autos Bourron, maintenant blanches de poussière, et qui cornaient l'une et l'autre, furieusement, pour se frayer passage, dans la foule opaque qui encombrait Djemma el F'na; — et, d'autre part, l'avant-garde d'une horde innombrable, qui cavalcadait triomphalement parmi cris et clameurs : la caravane saada, et son chef, hadj Madhani le tout-puissant, à sa tête.

Il y eut tumulte, hurlements, vociférations.

Mais, sous les latitudes du Grand Atlas, les crépuscules sont courts. La nuit tombait comme tombe une pierre. Nul ne sut si la dame enveloppée de voiles qui était assise à droite, dans la première des deux voitures, et si le cavalier français qui chevauchait au premier rang de la caravane, — quoiqu'ils se fussent à peu près frôlés, tandis que les chevaux, effarés, pointaient et dansaient au son des claksons, — s'étaient seulement aperçus, et reconnus...

A supposer, d'abord, qu'ils se fussent connus déjà, au cours des temps passés, dépassés, trépassés?...

Trois heures plus tard, Marrakech la Rouge abritait, dans ses hautes murailles, les Saada d'un côté, et les gens à automobiles de l'autre. Ceux-ci, — Bourron, Christiane, Lanie, Jean de Sainte-Foy, et les autos, et les chauffeurs, et le valet de monsieur, et la chambrière de madame, — avaient trouvé leur gîte

dans le Palace-Hôtel du lieu, — soixante chambres, soixante salles de bain, lifts et garages. — Et devant ceux-là, devant hadj Madhani, devant le *coblan* de Chassagnes, devant les chefs mokhaznis aussi, et devant les premiers serviteurs, — une poterne étroite s'était ouverte, au fond d'un de ces culs-de-sac lépreux comme toutes les rues de Marrakech en connaissent. Des murs aveugles bordaient cette impasse; et deux voûtes l'enjambaient, assez basses pour que les cavaliers, passant dessous, dussent baisser le chef. — Point de fenêtre, nulle part, sauf deux meurtrières qui encadraient la poterne. Et point de porte, sauf la poterne. Quand le maître avait heurté, des cris gutturaux avaient répondu à son heurt; et d'énormes verrous avaient grincé, cependant que le cul-de-sac s'emplissait soudain d'esclaves, jaillis Dieu sait d'où, tous brandissant des torches. Alors hadj Madhani le premier, et son frère de cœur Chassagnes le second, avaient franchi l'huis entr'ouvert, l'huis de ce *dar* qui était le dar saadi, c'est-à-dire le palais, la forteresse et le berceau héréditaires de tous les caïds saada, ancêtres d'hadj Madhani, et dont la fière généalogie se perd au plus profond de la nuit du passé.

VI

Or, ç'avait été le premier jeudi d'avril, au coucher du soleil, que Bourron, Amédée-Jules, et les siens étaient entrés dans Marrakech; — à la même heure, précisément, qu'y étaient entrés les hommes saada, suivant leur caïd. La fête résidentielle, à la Bahia, avait été fixée au dimanche qui suivait ce jeudi, et qui était le second du mois, avril ayant, cette année-là, commencé un vendredi.

— Mauvais jour! — avait naguère prophétisé Lanie, qui se piquait d'être superstitieuse. Force jeunes filles jouent à ce jeu-là. — Voici un mois qui ne présage rien de bon!

Et Bourron qui, lui, se targuait d'être « un peu au-dessus de tous ces obscurantismes! » avait haussé les épaules. Plus tard, quand cet avril-là l'eut en effet déçu dans plusieurs de ses espérances, il s'oublia souvent à hocher la tête, ébranlé tout d'un coup dans ses convictions d'esprit fort, moins fermes peut-être qu'il n'avait imaginé.

C'étaient donc seulement deux jours de répit avant le grand gala. Bourron les passa en démarches fiévreuses et mystérieuses. On l'entrevit à peine, entre deux courses, ou à l'heure des repas. Encore s'essuyait-

il la bouche avant qu'on eût servi le dessert, toujours pressé de retourner « là-bas », où l'attendait Un Tel, et de ne pas manquer Cet Autre, qu'on ne trouvait justement qu'à cet instant-ci. Lanie et Jean riaient; Christiane, indulgente, haussait les épaules. Eux trois, d'ailleurs, passaient le temps de tout autre façon. Christiane sortait peu; on l'eût dite soudain frappée d'indifférence pour cette Marrakech, la plus curieuse pourtant des villes marocaines. Deux promenades en voiture, et ce fut assez pour elle : — « Elle aurait peur d'être rencontrée, qu'elle ne ferait pas autrement! » disait Jean à Lanie. Et tous deux s'étonnaient un peu, mais n'en perdaient pas une randonnée. Car ils couraient, bras-dessus bras-dessous, toute la ville, de l'aube à la nuit, tels deux poneys échappés. Quarante-huit heures, ce n'est guère. Il fallait employer ces quarante-huit heures-là sérieusement, puisque Jean, dès lendemain de la fête, reprenait son avion, et se renvolait vers son Ecole. Lanie retrouverait-elle jamais une telle occasion, — c'est-à-dire un tel compagnon?

Ce fut donc, pour ce couple d'amoureux encore inconscients, et qui se croyaient peut-être à cent lieues de l'amour, ce fut le plus adorable des vagabondages, au hasard de cette cité prodigieuse que les dieux du pittoresque ont placée juste à mi-distance entre l'Atlas énorme et l'immense Atlantique, sur la frontière du Maroc fauve et du Sahara blême; — Marrakech la Rouge, dont les riads délicats, les aguedals opulents, et les arsas sans nombre, et la palmeraie sans bornes, font une oasis paradisiaque, réplique terrestre de cette autre oasis, à peine plus belle, le Paradis d'Allah, le voluptueux Paradis que nous a promis le Prophète...

Ils allèrent donc partout, la main dans la main. Et le guide du Palace-Hôtel, époumonné, les suivait plus

souvent qu'il ne les précédait, de la porte el Ksiba, qui est au sud, à la porte el Khemis, qui est au nord, et de la porte el Debagh, qui est à l'est, à la porte Aguenaou, qui touche au Dar el Maghzen. Vagabondant par là, à l'heure des grands conseils, ils admirèrent les mules gouvernementales, qui délibéraient entre elles, hors le palais, non sans gravité, hennissant, piaffant, pétaradant, et secouant leurs fières oreilles, ni plus ni moins, nul doute là-dessus, que ne faisaient dans le palais, les ministres de Sidna, bavardant aussi, piétinant, s'entr'applaudissant, et jetant leurs longs bras hors de leurs larges burnous. De quoi Jean, comme Lanie, trépigna de plaisir. — Allah! c'est qu'elles sont belles tout de bon, les nobles mules maghzen, toutes lustrées et luisantes, sous le velours cramoisi de leur caparaçon galonné d'or!... Telle, en vérité, comme l'a chanté le poète, la pleine lune à minuit. Et qui saurait dire plus? Alentour s'agitait la foule noire et blanche des palefreniers, des valets, des mokhaznis, tous orgueilleux, puisqu'ils servaient de tels maîtres; et la foule blanche et noire aussi des clients, des solliciteurs, des quémandeurs et des curieux, tous très humbles, comme sont tous ceux qui quêtent, et ne servent pas! Lanie et Jean, qui ne savaient pas encore de quel poids souvent pèse la liberté aux épaules trop débiles, ne comprirent pas, et s'émerveillèrent d'autant plus.

Ailleurs, au Mellah florissant, ils admirèrent la gracile et diaphane beauté des Juives de treize ans, déjà coquettes, sous le kohl et le fard. Puis des heures durant, dans tous les souks, qui sentent bon l'Orient, père du musc, de l'encens, du nard, du benjoin, du santal, ils marchandèrent des bijoux d'or et d'argent, des armes d'or et de fer, et mille raretés baroques dont s'enthousiasmait leur jeune naïveté. Sur leurs têtes s'étendait la sparterie des toits tressés, qu'on tend d'une terrasse à l'autre, sur toutes les

rues marchandes. Et le soleil s'insinuait à peine là-dessous, par les fentes, et seulement pour faire danser, au long de ses rais d'or, la vibration visible de ses milliards d'atomes. Eux, les deux enfants d'Europe, jouissant sans s'en rendre compte de cette odorante pénombre qui se faisait complice, autour de leur tête-à-tête, s'attardaient dans les souks, et puis se reprochaient réciproquement, et de bonne foi, leur retard, et le temps perdu, — perdu à deux, éperdûment...

Ils virent tout de même la bonne moitié de toutes ces choses indescriptibles qu'ils s'étaient juré d'admirer. Ils virent la Koutoubia, la géante tour almohade, qu'Abou Youssef Yakoub le Grand, fils du Grand Abou Yakoub Youssef, édifia, l'an 580 de l'hégire, qui est le quatre-vingt-quatrième de notre XII[e] siècle. Lanie s'attrista, en songeant que cette Koutoubia-là demeurait seule, intacte et musulmane, des trois minarets jumeaux dont le sage Khalife avait voulu jalonner son fragile empire : la tour Hassan de Rabat est en effet découronnée de sa coupole ; et la Giralda de Séville, renégate, a perdu la Foi : un archange chrétien plane aujourd'hui sur elle... Au fait cette Koutoubia, la suprême survivante... une fente terrible ne la sillonnait-elle pas, de haut en bas?... une fente déjà large, que le ciment français, intervenu tout juste à temps, avait bouchée, mais qu'on discernait tout de même, mais qu'on suivait encore, sinueuse et féroce, du haut au bas des faïences de revêtement ?... Très grave, la fillette, face à la Koutoubia, s'était tournée vers le garçon :

— Dites, Jean? on est arrivé juste à temps, hein? je veux dire Lyautey, la France... Il était vraiment moins cinq ! — Car, sans nous, cette pauvre Koutoubia, — voyez décombres ! — qu'est-ce qu'elle allait s'envoyer comme écroulement !...

Jean, mathématicien par éducation, poète par atavisme, hochait la tête, persuadé... Mais ce qu'il regardait de plus près, c'était Lanie elle-même, cette Lanie toute affinée, taillée, polie, brillante, — racée, — racée prodigieusement. C'était cela, la fille de Bourron, Amédée-Jules ?

— Il a l'air d'un dogue, et elle d'une levrette! Quelle étonnante fille! C'est né Dieu sait où, Dieu sait de qui... ça s'est élevé Dieu sait comme... Et ça en remontrerait à son évêque!... et ça ne serait pas déplacée sur le tabouret d'une duchesse!...

Ils virent aussi la Mamounia, l'adorable jardin; et Lanie le reconnut d'abord, et l'appela d'emblée de son vrai nom : Jardin des Hespérides. A tous les orangers, à tous les citronniers, à tous les limoniers pendaient toutes les pommes d'or oubliées par Hercule. Et, dans l'allée centrale, les oliviers d'argent blanc pliaient sous le fardeau des olives d'argent noir.

Le petit kiosque, devenu pharmacie, resté kiosque tout de même... (l'Europe, quoique s'y efforçant, n'enlaidira jamais les beautés du Moghreb!...) le petit kiosque les attira jusque sur son belvédère. Ce belvédère, qui domine à peine la mer mouvante des arbres odorants, commande néanmoins un horizon très large. Marrakech, distante d'à peine un quart de lieue, étalait à leurs pieds la plaine rose et jaune de ses terrasses sans nombre, d'où jaillissaient, de loin en loin, cyprès, tours, koubas, palmiers. Ni toits, ni fumées. Sous le soleil tout-puissant, la ville somnolait sans trêve, comme firent aux siècles disparus Memphis et Thèbes, sœurs aînées de Marrakech. A perte de vue, Jean ni Lanie n'aperçurent ombre vivante. Ce n'était pas l'heure du Moghreb; les femmes aux longs voiles n'apparaissaient pas encore sur leurs maisons, pour y goûter la douceur crépusculaire. Et le ciel bleu n'avait pas encore

déroulé sa frange rouge. — A l'ouest, sur l'horizon pâle, l'Atlas énorme haussait ses crêtes aiguës, éblouissantes. On n'en distinguait que les pointes, magiquement suspendues en plein azur : la base disparaissait, noyée dans l'ardente vibration qui montait de la plaine trop chaude et tourbillonnait dans l'air incendié...

Au soir du second jour, veille de la fête résidentielle, ils virent enfin les Tombeaux Saadiens, où dort toute une dynastie d'empereurs, — les plus riches peut-être, sûrement les plus somptueux de tous ceux qui jamais régnèrent sur le Moghreb. C'était à l'heure de la quatrième prière. Un guide quelconque les avait conduits tous deux, Jean et Lanie, à la porte de la mosquée qui précède l'antique nécropole. Mais cette porte était fermée, et le guide, s'asseyant paisiblement dans le sable, tendit un bras vers le mur infranchissable, en murmurant, avec toute l'indifférence rituelle : « C'est là... »

Jean, mal fait aux patiences qu'exige l'Afrique et l'Islam, se fâcha d'abord :

— C'est là? Alors, pour entrer, il faut sauter le mur? Hardi donc! saute le premier, espèce de...

Il se tut, et rougit en regardant Lanie. Le guide, toujours assis par terre, et magnifique d'impassibilité, haussa une épaule navrée :

— Porte fermée! Ya pas bon, ti vois!...

Lanie, résignée, allongea seulement les lèvres :

— Tant pis! Jean, écoutez : puisqu'on ne peut pas, et puisqu'il est déjà tard...

Mais, avant qu'elle eût achevé, quelqu'un était survenu...

... Un commandant de spahis, en petit uniforme ; — de très fière mine : Jean, le regardant arriver, l'avait admiré. Et ce commandant, voyant la décon-

venue de ces deux petits, devant leur porte close, n'avait pu s'empêcher d'en sourire. Le guide, tout d'un coup prudent, s'était relevé, et faisait un salut militaire. Le nouveau venu, répondant au salut, parla, — en arabe d'abord, en berbère ensuite; — parla vivement, comme ceux qui savent, et qui savent à fond. Le guide, soudain plié en deux, se confondit en respects, puis s'élança, et disparut.

Alors le commandant de spahis se retourna vers Jean, après s'être silencieusement incliné devant Lanie :

— J'imagine, monsieur, — dit-il, — que vous vouliez visiter les Tombeaux? C'est très possible... J'ai fait le nécessaire, et vous allez avoir la clé : votre guide est allé vous la chercher.

Jean se confondit en remerciements. Puis :

— A qui devons-nous, monsieur?...

L'officier inconnu, d'une main, écartait déjà toute gratitude. Mais le geste, tout d'un coup, frappa Jean, remuant en lui des souvenirs lointains, profonds. Et Jean s'interrompit bouche ouverte, plongeant son regard au plus intime de ces yeux qui le regardaient :

— Quoi donc? — dit l'officier, étonné.

Alors Jean, après une hésitation :

— Monsieur?... mon commandant, je veux dire... vous ne seriez pas, par hasard, le comte de Chass...

Il n'achevait pas. L'autre, qui était en effet Chassagnes, brusquement troublé, quoique sans savoir encore pourquoi, acheva lui-même, et dit son nom... Et Jean, alors, s'en fut droit à lui, un charmant sourire épanoui sur sa face de grand gosse, racé et robuste :

— Oh! mon commandant!... c'est vous! j'avais deviné!... quoiqu'il y ait si longtemps!... C'est que c'est moi!... et voulez-vous me permettre de vous embrasser, mon commandant?... c'est moi, le petit Sainte-Foy : Jean!...

Il y eut alors une seconde mystérieuse. Chassagnes, des pieds à la tête, avait tressailli. Mais ce fut si secrètement que, seule, Lanie, qui regardait de tous ses yeux inquisiteurs, s'en aperçut. Et déjà, Chassagnes, ayant arqué ses sourcils, tout à fait comme font ceux qu'une chose très inattendue, mais très indifférente aussi, secoue à l'improviste, puis ayant arrondi la bouche, pour faire : « Ho! », comme il convient en pareil cas à tous ceux qui s'étonnent, Chassagnes, donc, très surpris, mais pas ému du tout, ouvrait ses deux bras à ce polytechnicien, d'une vieille famille amie, et retrouvé par le plus grand des hasards :

— Jean de Sainte-Foy! Ah! mon bon cher petit! que je suis aise de vous revoir!... Mais par quel miracle?... Je savais bien que votre sœur...

Il se reprit, comme après une brusque réflexion :

— C'est-à-dire que j'avais entendu raconter... là-bas, dans mon Atlas... j'habite loin, vous savez... Enfin, je n'étais pas sans avoir vaguement appris que votre sœur, remariée, était au Maroc... Mais j'étais si loin de m'attendre à vous retrouver ici, vous...

Il s'arrêta encore, et peut-être n'eût-il plus rien dit. Heureusement, Jean, lui, ne demandait qu'à parler. Et il parla :

— Mon commandant! je suis tellement heureux... Je me rappelle toutes les choses de jadis, vous savez!... quand vous veniez nous voir, maman, papa, moi... et comme vous me faisiez sauter sur vos genoux... Ah! mon commandant... avez-vous été gentil pour moi, dans ce bon vieux temps! Vous rappelez-vous la fois que vous étiez assis sur une vieille chaise, — dans le sous-sol de la maison, où papa avait installé un tir au pistolet, — et que j'ai sauté sur vous, si fort que la chaise s'est fracassée et qu'on a tous les deux roulés par terre ? Papa criait comme un brûlé!... Moi, j'ai dit tout de suite : « Je

n'ai pas mal! et c'est joliment drôle, de tomber comme ça! » Mais alors, papa : « Espèce de sale petit idiot! tu ne demandes même pas s'il n'a pas mal, ce pauvre Chassagnes?... » Le pauvre Chassagnes, c'était vous...

— C'était moi, — murmura Chassagnes, très grave.

Et Jean ne vit pas cette gravité. Mais Lanie la vit.

Alors revint le guide berbère, qui rapportait la clé des Tombeaux.

— Ecoutez, — dit soudain Chassagnes après avoir toussé très fort : — écoutez... il fait encore jour, et si vous voulez visiter, vous et mademoiselle...

Alors Jean s'avisa qu'il était incorrect. Et il présenta Chassagnes à Lanie, — avec beaucoup de confusion :

— Mon commandant... je ne sais pas où vraiment j'avais la tête!.. Voulez-vous me permettre de vous nommer à ma... à ma nièce?... oh! par alliance!... à mademoiselle Bourron?... Nous l'appelons Lanie...

Lanie et Chassagnes s'inclinèrent, sans souffler mot. Une gêne passa. Les petites filles comprennent tellement plus de choses qu'on n'imagine...

La porte était ouverte. Chassagnes précéda les amoureux :

— Venez vite : nous avons à peine le temps, avant la nuit...

Ils visitèrent. — Sous des colonnes d'un marbre évidemment toscan, lesquelles supportent des koubas dont le modèle fut volé à Florence par les ambassadeurs d'Ahmed el Mansour el Dehbi, — de ce très grand Ahmed, surnommé le Tout d'Or, — douze sarcophages très bas, et d'un granit gris mieux poli qu'aucun marbre, couvrent, depuis trois siècles et davantage, douze poignées de poussière qui jadis furent orgueilleuses. — Non loin, dans la cour attenante, trois

oiseaux invisibles chantaient dans un cyprès. Un chat, tapi dans les hautes herbes, considérait l'arbre. — Chassagnes, tête baissée, ne regardait que la terre; sans doute déchiffrait-il la dentelle de granit des épitaphes... et Jean regardait au dehors, vers le chat, vers le cyprès, vers les oiseaux. Tous deux pourtant songeaient peut-être parallèlement... Mais Lanie, qui ne regardait, elle, que Chassagnes, avec des yeux aigus, mystérieux, avait certes en tête des pensées qui n'étaient qu'à elle toute seule...

Quand la nuit, déjà noire, les eut chassés des Tombeaux et qu'ils s'en furent allés, — Lanie et Jean, vers le Palace-Hôtel, — Chassagnes, vers le dar saadi, où naturellement il logeait, — la porte des Tombeaux fut, derrière ces passants, refermée. Et il ne resta plus, dans l'enceinte florentine, que les sarcophages, que le cyprès, que les oiseaux, sans doute endormis dans leur arbre, et que le chat, muet et agile, — pareil au Destin, exactement...

Alors, les étoiles brillèrent au ciel. Et le chat commença d'escalader le cyprès...

VII

... C'est que, ce même samedi, second samedi d'avril, et trois heures plus tôt, tout au plus, le même Chassagnes, près de sortir de son dar saadi, pour s'aller promener, avait reçu la visite de Bourron, Amédée-Jules... — oui : de Bourron, père de Lanie. — Or, tout s'était passé à merveille... sauf...

Sauf que Bourron, après avoir, très gentiment, très cordialement, très adroitement, exposé son affaire à Chassagnes, — l'affaire, la splendide affaire de ces oliviers, Toison d'Argent du Grand Atlas; — Bourron, donc, sollicitant l'appui du *cobtan* auprès de son royal ami le caïd, et se heurtant à plus de résistance qu'il n'avait prévu, et perdant, mal à propos, le sens des mesures, et le tact indispensable au gain d'une bataille, n'importe laquelle, Bourron s'était oublié, fourvoyé... Et chacun sait qu'il n'en faut jamais davantage pour qu'Austerlitz, soudain, devienne Waterloo :

— Mon commandant, — avait insinué le pauvre Bourron, juste dans l'instant qu'un silence absolu s'imposait, et, peut-être, eût remporté la victoire — mon commandant... l'affaire comprendra naturellement des parts de fondateurs... et les premières de

ces parts, naturellement, seraient réservées aux hommes qui, comme vous...

Chassagnes avait sursauté. Mais, tout de même indulgent, parce qu'habitué au pays :

— Cher monsieur, — avait-il répliqué, très vite, — vous me pardonnerez : je suis un très pauvre diable... et je dois vous prévenir que je ne dispose pas des fonds nécessaires à l'achat de la moindre part... en sorte que...

C'est alors que Bourron, stupide, avait définitivement ruiné sa partie, en quatorze mots :

— Mon commandant, vous pensez qu'il ne s'agit pas précisément d'un achat...

Sur quoi il s'était trouvé dans la rue, avant même d'avoir compris que Chassagnes l'avait chassé.

Et c'était trois heures plus tard, à peine, que Chassagnes, aux portes des Tombeaux Saadiens, avait rencontré, en compagnie de Jean, Lanie; — Lanie Bourron... Les dieux d'Homère aiment à rire.

Lanie, comme elle rentrait avec Jean, au Palace-Hôtel, avait posé quelques questions, sur le ton le plus désinvolte :

— Ah ça! c'est donc un très vieil ami à vous, ce commandant-là... Chassaing?... Chassannes ?... Au juste, comment l'appelez-vous?

— Chassagnes, — avait précisé Jean, sans l'ombre d'une arrière-pensée : — Louis de Chassagnes... Oh! oui... c'est un ami de toujours... Quand j'étais très petit, il ne quittait pas la maison. Mon beau-frère Séveral l'aimait beaucoup. Et Christiane aussi, certainement...

— Tiens? — avait objecté la défiante Lanie : — tiens? Et, depuis bientôt sept mois qu'elle est au Maroc, ils ne se sont ni revus, ni écrits, — Christiane et ce monsieur?...

— Ça, je n'en sais rien!

Et il avait haussé les épaules, très indifférent à ce détail. Elle, au contraire, un pli barrant son front, y songeait.

Au Palace-Hôtel, ils trouvèrent Christiane seule : Bourron n'était pas encore rentré, — sans doute courait-il Dieu savait où, et remuait-il ciel et terre, après sa récente rebuffade. — Jean, lui, ne fit qu'un bond vers Christiane dès qu'il la vit : il ne pensait plus qu'à lui raconter sa rencontre, et l'aventure de ce vieil ami, M. de Chassagnes, si miraculeusement retrouvé aux Tombeaux Saadiens.

Il commença donc, d'emblée :

— Christiane! devine un peu sur qui nous sommes tombés tout à l'heure, Lanie et moi?...

Lanie, qui le suivait, n'avait d'yeux que pour l'interpellée, Christiane. Christiane leva le nez, haussa les sourcils, et commença par rire :

— Vous êtes tombés?... ah bah?...

Mais Jean n'attendait pas qu'elle eût seulement achevé :

— Tu ne devinerais jamais, va! Nous sommes tombés sur M. de Chassagnes!... oui!... Ah ça! tu n'as pas oublié, M. de Chassagnes, l'ancien ami de...

Lanie regardait de tous ses yeux. Mais elle ne vit rien, — rien, en quatre lettres : Christiane n'avait même pas tressailli. Elle souriait, tout bonnement; et elle avait l'air d'une femme bien surprise et bien contente. Elle dit, tout de suite :

— Chassagnes! non? c'est vrai? Vous avez rencontré Chassagnes, ce bon camarade d'autrefois? Au fait, j'aurais dû m'en douter! Amédée m'avait dit que Chassagnes était au Maroc, et, même, que le caïd des Saada se l'était attaché...

Lanie, brusquement, baissa les yeux, baissa la

tête : inutile de rien épier, elle ne découvrirait rien !... sa Chérie-Chérie savait tout d'avance, et n'ignorait pas la présence à Marrakech de ce Chassagnes inquiétant !... Un éclair de jalousie confuse, mais lucide, illumina soudain Lanie, qui se souvint : l'avant-veille, au soir, quand les autos entraient en ville, on avait dépassé, place du Néant, une grandiose, une éblouissante caravane... la caravane saada, on avait dit... en tête, caracolaient des cavaliers couleur de neige... et, parmi ceux-là, un dolman rouge... un dolman de spahi... Lanie avait vu... Christiane avait dû voir...

Lanie s'enfonça dans son silence. Christiane, elle, souriait, et questionnait : « Ainsi donc, Chassagnes, réellement ? quelle rencontre !... Il avait été gentil ? Naturellement !... Et il avait dit quoi ?... » Muette et farouche, Lanie détesta sa Chérie-Chérie ; — puis l'admira ; — puis l'adora : — Qu'elle était belle ! et fière ! et maîtresse de soi-même ! Car Lanie, d'instinct, devinait tout : ce Chassagnes, jadis, avait certainement été, pour Christiane, plus et mieux qu'une simple amitié... mais c'était le passé, et Christiane, maintenant remariée, changée, Christiane, l'amie si tendre de son Tout-Petit, de sa Lanie, savait magnifiquement tout oublier, et dompter chair, nerfs, sang, cœur... C'était beau, d'être une Christiane !... et cela valait qu'on sacrifiât tout, et qu'on accomplît tout, pour se hausser jusqu'à elle... jusqu'à cette perfection !... Lanie, toute pâle, dents serrées, paupières crispées, n'écoutait même plus Jean, ce bavard :

— Il est resté pareil, tu sais, Chassagnes ! Malgré ses quatre galons, malgré sa croix de commandeur... Car il a fait des choses énormes, dans le Sud !... Eh bien ! il n'a pas seulement l'air de s'en douter, et c'est le même bon garçon, si peu poseur ! — Il a été gentil comme tout, pour nous deux Lanie !... Les Tombeaux

Saadiens, tu penses s'il les connaît! — Il a bien voulu nous les montrer, du premier au dernier! Ah! ç'a été une visite dont je me souviendrai!...

A bout d'admiration, il s'était arrêté. Christiane, maintenant, riait. Et Lanie, elle-même, se détendait, dans la contagion de cette gaîté charmante, éparse autour d'elle, — quand, brutalement, une porte s'ouvrit, comme si on l'eût enfoncée. Et Bourron surgit, très rouge, et qui mordait sa lèvre.

Il parla. C'est-à-dire qu'il cria. On dut l'entendre de loin :

— Christiane! tu es là?

Elle était là. C'était visible. Elle répondit tout de même, paisiblement :

— Mais oui!

Puis elle ajouta, d'instinct :

— Pourquoi? qu'avez-vous donc?

Et lui ne répondit pas, d'abord.

Il s'était arrêté. Il semblait réfléchir. Il était entré tel quel, son auto à peine quittée. Il avait encore son chapeau sur la tête, et son cache-poussière de toile bise sur les épaules. Il s'en avisa fort tard, et se découvrit enfin, comme à regret. Maintenant, debout toujours, il regardait tout le monde, — Christiane, et Lanie, et Jean, — et continuait de ne rien dire, et restait indécis.

Ce fut Jean qui rompit le silence. Correct, il avait salué déjà son beau-frère. Il vint à lui, la main tendue :

— Bonsoir, monsieur!

— Bonsoir! — fit Bourron.

Sa voix ressemblait à la voix d'un homme ivre. Il n'avait pourtant rien bu, et cela se voyait bien.

Une gêne naquit, crût, empira. Jean, au hasard, essaya de causer :

— Monsieur, — dit-il, — savez-vous? Lanie et moi, nous racontions justement à Christiane notre jour-

née... Nous nous sommes promenés magnifiquement...

— Ah?

Jean poursuivait :

— Et figurez-vous que nous avons failli ne pas pouvoir visiter les Tombeaux Saadiens. Heureusement, juste à point, nous avons rencontré un ancien ami, — je veux dire un ancien ami à Christiane et à moi, mais que vous ne connaissez peut-être même pas, vous : le commandant de Chassagnes...

— Hein? — cria Bourron, bondissant.

Il retomba assis. Et il répéta d'abord, violemment :

— Chassagnes, vous dites? le commandant Chassagnes? vous avez bien dit le commandant Chassagnes?

— Le commandant de Chassagnes, — rectifia Jean, tout surpris, et qui ne trouva pas un mot de plus.

Bourron, toujours assis, regardait maintenant à ses pieds, et parlait pour soi seul, entre ses dents :

— Imbécile! brute! idiot! je le savais, et je n'y ai pas pensé! Elle me l'avait dit, elle-même, à la terrasse d'Excelsior, le jour que cette paire de coquins, Mingasse et Dardignon, m'ont attiré dans cette sale affaire!... Bon Dieu de bon Dieu!... Elle me l'avait parfaitement dit, qu'elle le connaissait!... Et moi, comme un crétin, au lieu de la...

Il fut debout soudain, galvanisé. Et il oublia Jean, et Lanie, et tout. Il ne vit plus que Christiane. Et il se jeta vers elle, comme un noyé vers une perche :

— Ma jolie! — il l'avait déjà saisie, des deux mains, aux deux épaules : — ma jolie! tu vas me sauver, bon sang de sort! Ah! je le savais bien, au fond, qu'avec toi, rien n'est jamais perdu... Ils vont voir, les autres...

Il s'interrompit net : elle avait arrondi les yeux; elle s'inquiétait; et il ne fallait pas. Bien vite, redevenu adroit, il éclata de son plus large rire. Ses yeux

étincelaient, élargis à la mesure de l'espoir énorme qui, dans l'instant, l'avait ressaisi, et qui le dilatait de joie :

— Ce n'est pas que nous ayons rien risqué de grave, moi ni toi, ma jolie ! sois calme ! Mais excuse-moi : il s'agit de *mes* oliviers... Tu sais ce que c'est, hein ? Alors, tu peux penser !... D'abord et d'une, souviens-toi, je te l'ai dit : toute l'affaire — une affaire en or ! — dépend de ce commandant, de cet homme que tu connais, de ce Chassagnes... pardon ! parlons bien : de ce *de* Chassagnes, pour dire comme il faut...

La particule est épineuse aux hommes trop nouveaux. Jean retint mal son sourire. Mais Christiane, elle, ne souriait pas, et semblait n'en pas avoir envie. Elle demeurait d'ailleurs rigoureusement impassible. Lanie, qui la regardait pourtant, Dieu le sait ! ne la vit pas ciller.

— Souviens-toi, bon sang de sort ! souviens-toi un peu ! — Bourron insistait, et son jargon cévenol lui remontait aux lèvres, comme chaque fois qu'il était ému vivement : — tu m'as dit que tu le connaissais, ce *de* Chassagnes ? et voilà notre brave Jean qui l'appelle un ancien ami ?... Alors... ma jolie, écoute, ce n'est pas « de » balivernes : j'ai besoin de cet homme-là... et, pas plus tard que ce tantôt, j'ai gaffé avec lui, figure-toi...

Une idée le traversa. Il se retourna vers Jean, si brusquement que Jean recula ;

— Jean, jeune homme ? vous l'avez trouvé aux Tombeaux Saadiens, vous m'avez bien dit ?...

— M. de Chassagnes ?... Oui...

— Quelle heure était-il ?

Jean, polytechnicien, mathématicien, consulta sa montre. Bourron, déjà, tenait en main la sienne. Jean calcula :

— Heu... Il est huit heures moins vingt-cinq...

Le temps de la visite... et le temps de revenir... Il devait être cinq heures, cinq heures et demie, quand nous l'avons rencontré, Lanie et moi...

Il n'avait pas achevé, que Bourron, déjà, dansait une danse sauvage :

— Et aïe donc!... *Ravadja la moukère!*... Cinq heures, cinq heures et demie? Moi, je l'avais quitté qu'il n'était pas même trois heures!... Hé! par exemple? vous lui avez bien dit qui vous êtes?... non : qui est Lanie?...

Repris d'une terreur, il interrogeait avec angoisse. Jean, quasi froissé, se rebiffa :

— Voyons, monsieur! mais naturellement! Je me suis présenté, représenté plutôt... et M. de Chassagnes m'a demandé de le nommer à Lanie... j'ai dit alors : « Voici mademoiselle Bourron »... Pour qui me prenez-vous donc?

Bourron l'empoigna à pleins bras : il dansait de plus belle.

— Je te prends pour celui que tu es, pardi! pour un bougrement bon petit! Ah! bon sang de sort! Tout est mieux que sauvé, de ce coup! Tu lui as donc dit : « Voilà mademoiselle Bourron », gros comme le bras, et il n'a pas tiqué?

Jean renonçait à comprendre. Il répondit donc, docilement, et répétant le mot :

— Il n'a pas tiqué.

— C'est donc qu'il n'est pas fâché!... Vive le Maréchal! Lanie, sonne!... Maître d'hôtel, du champagne, hein! et vite! Nous boirons à cette veine-là, elle est trop belle!...

Et alors, soudain grave, quoique radieux toujours, il prit son air le plus fin, et se retourna vers Christiane. Christiane, assise au fond d'un grand rocking d'osier, n'avait pas cillé, toute la scène durant. Les extravagances triomphales de son mari ne lui avaient même pas arraché un sourire.

— Toi, ma jolie, — commença Bourron, un doigt levé...

Elle releva la tête, inquiète...

— Toi, ma jolie, je compte sur toi, et je ne compte que sur toi, — continuait Bourron, insinuant : — Ce *de* Chassagnes, c'est ton ami, ton excellent ami même, puisque, malgré notre pique de tantôt, il n'a pas tiqué sur le nom de Lanie... C'est vrai, tu ne sais pas : nous avons eu une pique, lui et moi... oh ! moins que rien... Mais tais-toi, que je t'explique : demain, pas plus tard, et demain de bon matin, tu vas me prendre tes cliques et tes claques, et zou ! chez le *de* Chassagnes !...

Il y eut un craquement d'osier : Christiane, agrippée des deux mains aux deux bras de son rocking, s'était, d'un coup, soulevée toute. Et elle demeurait ainsi, mi-assise, mi-debout, tout son corps pesant sur ses seuls poignets, raidis...

Elle souffla :

— Moi ?... chez ?...

— Chez le *de* Chassagnes, oui bien ! chez ce brave commandant comte de Chassagnes, Louis pour les dames ! — Bourron, hochant la tête à petits coups, multipliait les précisions. — Et ne t'affole pas rapport à l'adresse : le dar saadi, toute la ville te dira où ça gite, même à supposer que le chauffeur ne sache pas, cet idiot ! — Mais, d'abord, écoute un peu le principal : c'est-à-dire ce que tu vas lui dire, à cet homme-là, à notre *de* Chassagnes...

— Rien ! — cria Christiane, éperdument.

Elle était retombée au creux du rocking. Et on eût dit qu'elle y gisait.

Alors tous, stupéfaits, la regardèrent.

Certes, que Bourron, cette fois, eût passé beaucoup de bornes, c'était clair. Jean s'en était même choqué, et Lanie indignée. On ne pousse pas l'inconscience

et la rustauderie jusqu'à envoyer sa femme où soi-même on n'ose pas aller, crainte de rebuffades !... Mais, d'autre part, Christiane, la douce, la clémente, l'indulgente et la raisonnable Christiane, jamais au grand jamais n'avait laissé soupçonner qu'elle eût des nerfs, ni qu'aucune exigence, même balourde, fût pour la rebeller, sinon pour la rebuter. — Un refus, soit. On eût compris. C'était même dans l'ordre probable. Mais ce refus-là ? ce cri, violent, absolu, farouche ? Jean, et Lanie, et Bourron aussi, n'en crurent pas leurs oreilles. Le maître d'hôtel revenait, rapportant le champagne demandé. Voyant l'étonnement général, il s'étonna lui-même, avant de se retirer toutefois, discrètement.

Bourron, à coup sûr, avait été plus ahuri que les autres. Mais il valait surtout pour les grandes occasions, et il eut tôt fait de reprendre son sang-froid. Il avait d'abord écarquillé les yeux et arrondi la bouche. Il fronça les sourcils, secoua la tête, secoua même les épaules, et les bras, et, finalement, ferma un poing pour y appuyer son menton. Car il s'était assis, face à Christiane. Et, alors seulement, c'est-à-dire au bout d'une très longue demi-minute, il reprit, posément, et du ton le plus doux : Christiane, qui avait peut-être usé toute sa révolte et toute son énergie dans sa première protestation, ne soufflait plus, et le laissait dire.

— Rien ?... Pourquoi donc rien ?... Rien, sais-tu, ce n'est vraiment pas grand'chose... Et même, j'y pense... écoute un peu : demain soir, à la Bahia, — oui, à la fête résidentielle, — nous le rencontrerons M. de Chassagnes... et il te parlera, puisqu'aujourd'hui il a parlé à Jean... et tu seras bel et bien forcée de lui répondre... Ah ! tu vois, tu vois !... Alors, pourquoi pas t'y mettre dès le matin, puisqu'il te faudra tout de même y passer le soir ?...

Il la guettait, comme un chat guette une souris. Et il ne fit que remuer lentement la tête de droite à gauche. Et il comprit tout de suite que c'était là un « non » plus formel encore que muet. Il cligna trois ou quatre fois des yeux, toussa, puis, d'un doigt, se gratta la tempe :

— Comprends pas très bien! — grogna-t-il enfin, plus sec.

Il se leva, fit un tour par la chambre, se rassit :

— Au moins, ma jolie..., veux-tu que nous causions ?

Elle avait eu probablement le temps de réfléchir elle-même ; le temps, aussi, de sentir sur soi les regards inquiets de Lanie et de Jean. Elle acquiesça, tout de suite, d'une tête lassée, craintive peut-être...

— Ah ! bon, — fit-il, soulagé...

Et il s'expliqua, assez franchement... assez adroitement aussi :

— J'aime mieux te dire la vérité... Tout à l'heure, tu m'as fait peur, ni plus ni moins! oui bien, ma belle : peur... Dame ! tu avais l'air de si fort t'indigner, rien qu'à l'idée d'échanger quatre paroles avec ce pauvre malheureux homme, avec ce *de* Chassagnes... que, moi, mon Dieu... hé !... je ne savais plus que penser...

Il la regardait, il la guettait à nouveau :

— Mais tu me rassures, et je vois que je me trompais... Voyons, c'est seulement aller chez lui, que tu ne veux pas, hein ? Tu t'en offusques ? Soit ! Après tout, ç'aurait peut-être été inconséquent... Tiens ! c'est moi qui avais tort, et c'est toi qui as raison, là !... C'est dit, on n'en parle plus.

Etonnée, mais soulagée, elle sourit. Il n'attendait pas autre chose :

— Par exemple, donnant, donnant !... Mes pauvres oliviers, tu penses que je n'y renonce pas ! je n'ai pas le droit d'y renoncer, d'abord ! j'ai des associés,

tu les connais : qu'est-ce qu'ils diraient, juge un peu ! Alors, écoute : c'est à la Bahia que j'en reviens... Oui, demain soir, là-bas, fatal et forcé qu'on se rencontre tous, toi, moi, celui-ci, celle-là, le *de* Chassagnes...

Au vol, il désignait Jean et Lanie, à coups de menton. Et il continuait, sans se laisser interrompre :

— Eh bien ! ce que je te demande, — et avoue que ce n'est guère ! — c'est seulement d'être gentille, de faire comme tu sais, enfin, avec lui, et de le remettre bien avec moi... Pas plus ! — Ça, tu ne refuses pas, dis ?

Evidemment, elle ne pouvait pas refuser...

VIII

La Bahia, délicieux labyrinthe de marbres blancs, de tuiles vertes, de faïences bleues et de mosaïques multicolores, — cours, cloîtres, riads, jardins, arsas, et colonnades, et palais, et kiosques, et terrasses, tout cela mêlé, embrouillé, au hasard de la plus arabe des fantaisies, — la Bahia, jadis maison plus que royale d'un régent, oncle d'empereur, et résidence, aujourd'hui, d'un maréchal de France, le plus grand des colonisateurs modernes... la merveilleuse Bahia, plus belle assurément, en cette soirée de fête, à force de fleurs, de parures et d'illuminations, avait pourtant, du même coup, perdu beaucoup de son charme secret et de sa grâce mystérieuse, rien qu'en ouvrant ses portes à cette foule trop bruyante d'invités trop nombreux, et trop européens surtout. Ce n'était partout que tumulte, bavardages et petits cris. D'autant qu'il y avait là non seulement le Tout Marrakech et le Tout Rabat, — c'est-à-dire l'ensemble de la Résidence Générale et du Protectorat, officiers, fonctionnaires, gens du pays, et le mélange obligatoire des grands seigneurs et des hauts personnages indigènes, tant arabes que berbères, — mais encore le lot étonnamment bigarré des *roumis*, — touristes, voyageurs, promeneurs, clients de *Cook's and son* ou de la Transatlan-

tique, gens d'outre-mer, enfin, Français et étrangers. Or ceux-ci et ceux-là, lâchés sur le Maroc comme un vol de sauterelles, s'y comportaient partout comme à la foire, s'étonnaient, s'esclaffaient, montraient les plus baroques curiosités, l'éducation la plus sommaire aussi, et, notamment, dans cette fête somptueuse, offerte par le premier des Vice-Rois de la France à tout ce que l'empire chérifien compte de vrais princes, de chefs glorieux et de précieux civilisateurs, se méprenaient parfois jusqu'au point d'en user comme en usent les électeurs parisiens, au bal de leur hôtel de ville. Malgré quoi, et probablement grâce au respect qu'inspire toujours, et bon gré mal gré, — l'uniforme, lequel dominait, comme on le peut penser, dans les salons de la Bahia, — la fête résidentielle de ce second dimanche d'avril fut une fort belle fête, et très honorablement réussie.

Deux divines heures durant, parmi les cours de marbre où la lune répandait sa neige, parmi les bosquets d'orangers dont l'odeur entêtait, autour des miroirs d'eau qui reflétaient maints cyprès bleus, la pointe en bas, et maints palmiers d'argent, hérissés d'éventails, Lanie et Jean errèrent au hasard, oubliant tout, sauf qu'ils s'aimaient, et qu'ils venaient de le découvrir ensemble, tout d'un coup, prodigieusement. Le clair de lune, les orangers, et toute cette voluptueuse magie qu'exhalait la tendre Bahia, authentique reliquaire de tant et tant de belles intrigues défuntes, nouées jadis entre sultanes, vizirs, caïds et cadines, il n'en avait pas fallu davantage pour ouvrir l'un à l'autre deux cœurs déjà tout préparés, mutuellement, à ne se rien cacher. Le réciproque aveu suivit, dans la même minute. Le temps de traverser ce riad si parfumé qui précède la célèbre *chambre de la Sultane*, tout était dit. Là, comme dans chaque cour et dans chaque jardin,

des spahis de la garde résidentielle veillaient, sabre au clair, sur l'ordre et la discipline du lieu : hautes statues basanées, burnous blancs, bottes rouges, longues moustaches sous le turban large. A toucher l'un de ces porte-glaives immobiles, dont les yeux semblaient tout de bon ne pas voir, dont les oreilles, assurément, n'entendaient pas, Lanie et Jean, persuadés qu'ils étaient tête à tête, échangèrent leur premier baiser et leur premier serment, qui ne firent qu'un...

En d'autres temps, Christiane, certes, eût flairé de bien loin ce joli pot aux roses ; et sa prudence fût sûrement intervenue avant tout serment et tout baiser : un mariage entre son frère et sa belle-fille était la chose au monde qu'elle redoutait le plus, sa délicatesse se révoltant d'instinct contre l'inégalité flagrante des deux parties : Lanie, multimillionnaire; Jean, sans-le-sou. Par malheur, — ou par bonheur, — Christiane, après son entretien de la veille avec Bourron, ne songeait à peu près qu'à Chassagnes. Elle avait en effet ses raisons, qu'elle estimait graves, pour se refuser à toute démarche auprès de cet homme. Et elle n'avait apporté à la Bahia qu'une pensée, qu'une idée fixe : celle d'éviter n'importe comment Chassagnes, et d'esquiver cette rencontre tant souhaitée par Bourron, sur laquelle, lui, fondait son dernier espoir de réconciliation et de raccommodage. Les oliviers du Saadi n'importaient à Christiane que tout à fait médiocrement...

Les choses, d'ailleurs, allèrent d'abord comme elle désirait : c'est-à-dire que le Saadi lui-même étant arrivé, et le Maréchal en personne l'accueillant, avec, à sa droite, le plus illustre de ses lieutenants, Poeymirau, vainqueur d'Ouezzan et du Moyen Atlas, un vif remous de foule sépara Christiane de son mari, celui-ci n'ayant plus d'yeux que pour les trois

grands personnages, Juste à point, M. de Tolly, que sa propre grandeur enchaînait sans doute au cortège, mais qui cassait très couramment toutes chaînes protocolaires, aperçut Christiane, et, la voyant seule et bousculée, la dégagea d'abord, la salua ensuite, et, finalement, l'emmena « où ça se trouverait, histoire de lâcher la cohue, et de bavarder »... M. de Tolly connaissait naturellement la Bahia comme il connaissait chaque palais du Moghreb, dans tous ses coins et recoins. Christiane donc n'eut, sans explication superflue, qu'à lui faire deviner qu'elle préférait, pour l'heure, que son mari ne la retrouvât pas, — pas tout de suite : Tolly, dans l'instant même, insista pour la conduire sur la plus haute des terrasses, d'où tout Marrakech est visible... « Par nuit claire, rien ne pouvait être plus beau »... Le chemin de cette terrasse-là n'est pas à la portée de tout le monde. Aussi Bourron, qui venait de découvrir Chassagnes, et qui recherchait Christiane pour la réconciliation rêvée, eut-il beau courir tout le palais, et se donner au diable cent fois plutôt qu'une : en vain...

Toutefois, un assez long temps ayant passé, toute l'assemblée reflua vers le principal jardin, où une compagnie d'enfants chleuhs, parés, fardés, mignards, commençaient leurs danses bizarres et lascives. Dans ce moment Bourron, à bout d'efforts et de patience, se heurta par hasard non point à Christiane, que Tolly n'avait pas encore abandonnée, mais à Lanie et à Jean. Les danseurs chleuhs les avaient, eux, débusqués de leur amoureuse retraite. Et ce ne leur fut pas une mince émotion que de se voir ainsi, inopinément, face à face avec Bourron, quand leurs deux bouches étaient encore humides l'une de l'autre. Lanie, — petite tête assez bien d'aplomb sur ses épaules, — se remit vite et sut faire bonne figure. Elle avait probablement rougi. Mais cela ne risquait pas d'être vu,

dans la pénombre bariolée du jardin, discrètement illuminé de lampions vénitiens. Jean, au contraire, perdit d'emblée tout sang-froid, et balbutia. Son trouble compréhensible se doublait d'une véritable angoisse : il s'apercevait un peu tard de l'impasse tragique qu'était pour lui l'amour de Lanie, — de Lanie, riche héritière... Epouser Lanie ? mais il ne pouvait pas ! mais ce serait une infamie, un déshonneur ! Et il avait promis, et il était aimé ?... Que faire, que faire ?... Une cohue d'idées affolées tournoya dans la cervelle du malheureux garçon, dès que son regard eut croisé le regard de Bourron, surgissant...

Soudain ce fut pis, et Jean sentit son cœur s'arrêter net : Bourron, le toisant, s'était exclamé, et l'empoignait par le bras. Lanie elle-même eut peur, et recula. Jean attendit la catastrophe. Mais on en était bien loin. Bourron, depuis deux heures à la poursuite de Christiane, venait tout uniment de s'aviser que Jean, à la rigueur, la pouvait remplacer... De quoi s'agissait-il, en somme ? d'un prétexte plausible, qui autorisât la reprise de contact avec Chassagnes... Eh bien ! Jean était là, à défaut de sa sœur... Mieux : Lanie y était aussi... Et la veille, Chassagnes avait à tous deux fait cette gracieuseté de leur ouvrir les Tombeaux Saadiens... mais c'est-à-dire qu'un remerciement s'imposait !... Chassagnes était là, justement, s'offrant : il regardait les danseurs chleuhs, comme tout le monde... Car c'était le plus joli moment : en procession rythmée, les gracieux enfants, un sourire vraiment éginétique sur leurs bouches peintes, se balançaient avec mollesse, les bras étendus, et avançaient, et reculaient, et tournaient, et tourbillonnaient, la pire langueur alternant avec la fougue la plus brusque. Un charme étrange, équivoque et lointain, planait... Soudain, le pas fini, tous ensemble, face au Maréchal, face au général et face au Saadi qui souriaient, s'immobilisèrent, mi-age-

nouillés, mi-prosternés... Et ce fut, dans toute l'assistance, un tumulte de bravos.

... Jean, Lanie, ni Bourron, certes, n'avaient rien vu de la danse...

C'est alors que Chassagnes, tout à coup, tressaillit : un doigt assez timide venait de lui toucher l'épaule. Chassagnes se retourna et vit d'abord Lanie, que Bourron poussait en avant, puis Jean, et enfin Bourron. Jean, fort pâle, et la tête absolument en déroute, répéta mot pour mot, sans d'ailleurs bien entendre le son de sa propre voix, la phrase de politesse que le père de Lanie venait de lui souffler :

— Mon commandant, voici mon beau-frère M. Bourron, qui voudrait vous remercier d'avoir été si gentil pour sa fille, hier, aux Tombeaux Saadiens...

Chassagnes, très froid, s'inclina. Mais déjà Bourron insistait :

— Mon commandant, je tiens en effet à vous exprimer toute ma reconnaissance...

Le mot était gros. Chassagnes ne put s'empêcher de sourire :

— Oh ! — dit-il, — je vous assure bien que cela ne vaut pas...

— Si, si ! — affirma Bourron ravi : — cela vaut, au contraire !... Mais la meilleure chose, c'est que vous soyez tombé au bon moment sur ce brave garçon, et qu'il vous ait si heureusement reconnu !... Car ma femme m'avait déjà parlé de vous, mon commandant...

— Ah ? — fit seulement Chassagnes.

Il ne souriait pas. Bourron hésita, mais à peine le temps d'un souffle. Il avait été, toute sa vie, prompt en affaires, et hardi. Or, c'était une affaire qu'il menait là, une grosse ! L'audace et la promptitude, plus que jamais, s'imposaient :

— Mais d'abord, — reprit-il, rondement, — vous

l'avez vue, ce soir, j'espère bien ? car elle est ici, naturellement...

Comme malgré soi, Chassagnes regarda alentour.

— Non, — dit-il, la voix un peu changée, — non... je n'ai pas eu l'honneur de...

— Là ! — s'exclama Bourron, comme triomphant et désolé ensemble : — là ! qu'est-ce que j'avais dit ! Dans une cohue pareille, c'était forcé ! Elle vous a manqué, et elle en aura gros cœur ! Ah ! c'est qu'elle tenait à vous revoir, allez !

Chassagnes ouvrit légèrement la bouche et avança le menton, mais ne parla point. Un étonnement s'était peint sur tous ses traits. Bourron, adroit, enchaîna :

— C'est d'ailleurs tant pis pour elle ! elle n'avait qu'à m'en croire !... Moi, je lui avais dit tout bonnement : « On ne fait pas de cérémonies avec de vieux amis ! M. de Chassagnes loge au dar saadi : ne fais ni une, ni deux, et vas-y tout droit ! » Elle n'a jamais voulu !... Ah ! les femmes !... toutes pareilles, avec leurs idées...

Lanie, qui écoutait, bouche close, vit distinctement, malgré la pénombre, Chassagnes qui se troublait. Mais soudain, elle-même sursauta... Bourron, brusquant tout, achevait :

— Au fait, maintenant que j'y pense, pourquoi pas ? Vous êtes chez vous demain, n'est-ce pas, mon commandant... Voulez-vous que je dise à madame Bourron que vous attendez sa visite ? De ce coup-là, elle n'aurait plus de prétexte à refuser... Et ça lui ferait joliment plaisir !... Bon, entendu ! Le matin, le soir ? Plutôt le soir... Eh bien ! voilà qui est dit... Comptez sur moi... Et je vous souhaite le bonsoir, mon commandant...

Cela fut fait si prestement que Jean, qui écoutait comme Lanie, mais moins attentivement, comprit à

peine. Lanie, elle, couleur de feu, avait trop bien compris : il allait bien falloir, maintenant, que, bon gré mal gré, Christiane surmontât sa répugnance, et se rendît chez cet ancien ami, qu'elle avait d'abord si résolument refusé de revoir...

Il n'était pas encore très tard. Mais déjà la plupart des notables musulmans se retiraient, et le Saadi parmi les premiers. Chassagnes, obligatoirement, suivait le caïd. Bourron le vit disparaître, et soupira, content : Christiane n'était pas encore revenue, Christiane n'avait pas croisé Chassagnes, ne lui avait pas parlé... Elle ignorerait la supercherie... Elle irait donc là-bas, où lui, Bourron, voulait qu'elle aille... Et, y allant, elle accepterait bien de parler, de plaider...

Ce ne fut qu'une bonne demi-heure plus tard qu'on la revit, toujours au bras de Tolly, d'ailleurs. Dans l'instant qu'elle rejoignit Bourron, elle demanda qu'on s'en allât : elle était lasse. Lui ne tenait nullement à rester davantage. A ce moment, Lanie et Jean furent tête à tête une dernière fois. Et Jean, qui s'était peu à peu ressaisi, trouva dans son jeune cœur vaillant et droit la suprême énergie de maîtriser sa tendresse, et de supplier Lanie pour qu'elle oubliât tout ce qu'ils s'étaient l'un à l'autre juré, et qu'elle l'oubliât lui-même.

— Lanie, — acheva-t-il résolument, — c'est un rêve fou que nous avons fait, et rien qu'un rêve, hélas ! Vous n'êtes pas pour moi, et j'avais perdu la tête tout à l'heure... En voyant votre père, j'ai repris conscience... Votre fortune est entre nous, et c'est une barrière que je ne peux pas, honorablement, franchir. Pardon, ma Lanie ! et adieu...

Elle avait d'abord bondi. Elle l'écouta ensuite avec le plus grand calme. Mais, quand il eut fini, elle lui

prit simplement la main, la serra à lui faire mal, et, très bas, le regardant au plus profond de ses yeux :

— J'ai ta parole comme tu as ma parole, — dit-elle, le tutoyant pour la première fois ; — j'ai déjà juré que je serais à toi ; et je jure à présent que tu seras à moi !

IX

Quand, le lendemain soir, au fond du cul-de-sac lépreux qui donnait au dar saadi son accès unique, une femme, — Christiane Bourron, — suivie d'un seul serviteur, vint pour frapper à la poterne, celle-ci, contrairement à la coutume, était ouverte ; et deux mokhaznis, en sus du portier ordinaire, y veillaient, tous trois nonchalamment assis en rond, et jouant aux osselets, avec de grands éclats de rire. Interdite, Christiane hésita. Mais déjà, au bruit des pas qui venaient, l'un des mokhaznis avait tourné la tête ; et il sauta sur ses pieds en criant, et ses deux compagnons l'imitèrent. Le portier se rangea. Les deux soldats saluèrent. Il y eut de grands respects. La visiteuse entra, son serviteur aussi ; puis, derrière eux, et sur-le-champ, la porte fut refermée, avec un grand fracas de verrous et de barres. Christiane s'arrêta, mais un seul instant. Après quoi elle continua de suivre en silence les deux mokhaznis qui, pour lui faire honneur, marchaient à pas lents devant elle.

Une salle étroite et basse, blanchie à la chaux, et qui était ensemble la loge et la barbacane du lieu, précédait un couloir voûté, assez long, et coudé deux

fois, en baïonnette. Des meurtrières commandaient le passage ; et des assaillants eussent été fusillés par des feux d'enfilade. Au bout, une porte épaisse, toute bardée de fer, et percée d'une paire de guichets grillés, barrait toute issue. Cela sentait la forteresse et le retranchement. Et le dar saadi, pour vrai dire, n'était point autre chose. Marrakech, trop de siècles durant, fut une ville peu sûre ; et chaque grande famille prit soin, bâtissant son logis héréditaire, de prudemment l'entourer de remparts.

Passé la porte cuirassée, la visiteuse traversa deux cours de marbre, l'une très vaste et nue, l'autre plus petite, mais délicatement cloîtrée d'une colonnade aux chapiteaux sculptés à miracle. Deux salles y succédèrent ; puis un corridor tout revêtu d'adorables faïences. Enfin la dernière porte d'arar ajouré s'ouvrit grande. Et Christiane fut dans un riad splendide, le plus beau qu'elle eût jamais vu, voire imaginé. Quatre bananiers géants en marquaient les quatre coins. Une vasque de porphyre était au centre, où retombait un puissant jet d'eau, et d'où s'échappaient, en cascades, quatre ruisseaux, qui arrosaient tout le jardin. Jasmins, rosiers, orangers, citronniers, grenadiers se mêlaient par bosquets touffus, et de grands palmiers inclinaient par-dessus leurs palmes en éventail. Des sentiers sinueux, surélevés, et pavés d'une mosaïque pittoresque, s'entrecroisaient sous bois, parmi ces massifs d'une verdure nuancée. Et des fleurs sans nombre, toutes violemment odorantes, répandaient leurs effluves, par nappes et par flots.

Christiane, avançant au hasard, suivit l'un des sentiers. Les mokhaznis, à la porte, s'étaient effacés pour lui faire place. Tournant la tête, elle ne les vit plus : ils l'avaient laissée seule, et, maintenant, la porte d'arar était close. Christiane avança encore. Le sentier serpentait parmi de grands jasmins arbo-

rescents. Tout à coup, une fraîcheur naquit : la vasque était là, débordant d'eau courante... Sur la margelle de porphyre, quelqu'un était assis, qui se leva, et vint, tête nue, vers Christiane : Chassagnes...

Elle tendit sa main. Il la prit, se pencha, la toucha de ses lèvres, sans oser pourtant la baiser, et recula d'un pas. Un long temps ils demeurèrent face à face, debout tous deux, et muets. Il était pâle à effrayer, et tremblait de la tête aux pieds. Elle, troublée profondément aussi, pressait un mouchoir contre sa bouche. A la fin cependant, lui surmonta son émotion, et fit asseoir la visiteuse. Elle fit comme il voulait, mais continua de se taire. Et ce fut lui qui parla le premier, après plusieurs très longues minutes...

Il dit :

— Christiane, savez-vous qu'il y a six ans... plus de six ans !... que je ne vous ai vue?...

Il sourit, d'un sourire bizarre et poignant :

— J'ai compté les jours, figurez-vous ! Il y en aura tout à l'heure, — dans une heure ! — deux mille deux cent seize... C'était le 25 mars 1915... Vous avez oublié, vous...

Elle soulevait une main. Il l'arrêta du geste, et sourit encore :

— Mais naturellement ! vous avez oublié... vous deviez oublier... Moi je me souviens : je devais me souvenir... Deux mille deux cent seize jours, depuis que vous m'avez... chassé...

Elle l'écoutait, les yeux vers la terre. Mais alors elle releva vivement la tête, et parla à son tour :

— Chassé ? Non, Louis ! à Dieu ne plaise ! On chasse un valet infidèle, on chasse un homme qu'on méprise... Vous, je n'ai jamais cessé de vous estimer, autant et plus que personne au monde !

— « Estimer ! » — répéta Chassagnes, d'une voix lente.

Elle le regarda en face :

— Je vous ai aimé aussi. Je ne vous ai que trop aimé ! Cet amour-là fait encore mon remords de tous les jours.

— Oh ! — fit-il, amer : — après six ans ?... Christiane, sincèrement, étions-nous si coupables ? Votre mari ? vous ne l'aimiez plus, lui ne vous avait jamais aimée ! S'il fut une femme en vérité libre de son cœur et de son corps...

— Soit, — dit-elle : — j'étais libre en effet, je vous ai aimé, je me suis donnée... Mon mari lui-même, s'il l'avait su, n'aurait pu m'adresser un seul reproche. Mais la guerre est venue, mais il est mort, — et j'étais dans vos bras la nuit même qu'il fut tué ! Voilà mon remords.

Chassagnes, tristement, avait haussé une épaule :

— Hasard, hasard et hasard ! Depuis Charleroi, nous servions, lui et moi, côte à côte. Moi, blessé le premier, évacué... Lui, six semaines après, tué !... Et, c'est vrai : cette nuit-là, vous et moi nous dormions ensemble... mais le lendemain, je repartais pour le front !... Te souv... oh ! pardon, Christiane !... vous souvenez-vous, au moins ? je repartais, et vous aviez tant de chagrin ! — Huit jours après, pourtant, je recevais votre lettre... Hélas !... Hasard et hasard ! Ç'aurait pu être lui, le blessé, et moi, le mort. D'honneur ! je l'aurais mieux aimé, que de vous perdre comme je vous ai perdue !...

Elle acquiesçait, hochant doucement la tête, — Oui... c'était vrai. Et elle expliqua, comme on s'excuse :

— Louis, pourtant ! lui mort, vous sentez bien que ce n'est plus possible... Songez-y, voyons : il est tombé ne sachant rien, et me croyant fidèle !... pensant à moi, qui sait ? — Louis, on a le droit de mentir aux vivants, mais pas aux morts ! Et puis, c'était l'heure terrible : toute la France se battait, se

sacrifiait. Mon sacrifice à moi, j'ai senti qu'il m'était commandé mystérieusement... et impérieusement!...

Il la regardait à son tour, son même sourire toujours aux lèvres :

— Votre sacrifice, Christiane? C'est vous qui avez sacrifié, oui... mais c'est moi qui fus sacrifié...

Elle ne trouva rien à répondre. Ce fut lui qui parla encore, après un silence pesant :

— D'ailleurs, vous vous êtes remariée...

Elle souleva les épaules, comme il avait fait :

— La vie ! — dit-elle.

— Et, même alors, — dit-il, — vous n'avez pas pensé que j'existais? que j'attendais?

— Non ! — dit-elle: — je n'ai pas voulu y penser... Je n'en avais pas le droit. Entre vous et moi, il y avait le mort. Ceux qui sont tombés à l'ennemi ont des droits...

Elle baissa bas la tête, avant d'achever, parlant comme pour soi seule :

— Celui que j'ai épousé, — le mort au moins n'en aurait pas été jaloux. C'est mieux. Oui, c'est mieux.

— Soit, — dit-il.

Il se leva lourdement, marcha quelques pas, revint vers elle. Elle l'avait suivi des yeux. Et, le regardant, elle vit le riad et ses merveilles.

— Quel beau jardin ! — dit-elle. — Louis, vous habitez les Mille et une Nuits !

— N'est-ce pas?

Et ils se turent encore. Au-dessus d'eux, le ciel, aperçu dans l'intervalle des fleurs, commençait de se farder de rouge: le crépuscule, si bref à Marrakech, montait de l'orient. Chassagnes, pour rompre le silence, demanda tout à coup :

— Mais... vous vouliez me voir?... votre mari m'a dit...

— Mon mari? — fit-elle, — d'abord stupéfaite.

Puis elle comprit, et rougit brusquement jusqu'au pourpre :

— Oh! il a osé...

D'instinct, cédant à sa honte, elle s'était levée, et elle cachait dans ses mains son visage. Lui comprit à son tour, comprit trop bien. Et une compassion brûlante l'émut. — Ainsi donc, telles étaient les ruses méprisables de cet homme, de cet homme qui était son mari !... Elle s'était prise à pleurer sans bruit. Lui s'approcha, la prit par les deux poignets, découvrit la pauvre figure sillonnée de larmes... Une tendresse infinie, maintenant, le bouleversait.

— Christiane! — murmurait-il; — Christiane...

Elle secoua soudain les épaules, et voulut se redresser :

— Le malheureux ! Louis, pardon... il faut que je vous explique... Naturellement, vous avez bien deviné que jamais... que je n'ai rien voulu...

Elle balbutiait. Il l'interrompit, il la força de s'asseoir, d'un geste câlin, qui enveloppait :

— Chut! chut! à quoi bon dire tout cela? Je devine, je sais... La concession des oliviers de l'Atlas, n'est-ce pas ? Votre mari la voulait... Il était même venu m'en parler, et dans des termes tels que je n'ai pu l'écouter jusqu'au bout... Alors...

Courageusement, elle acheva :

— Alors, comme il savait, j'ignore au juste comment... comme il croyait plutôt savoir qu'une vieille et grande amitié nous liait, vous et moi... il a essayé d'user de moi...

Il l'interrompit encore :

— Je sais, je sais...

Mais elle s'était relevée :

— Au moins, Louis, vous ne m'avez pas soupçonnée, vous ne m'avez pas cru capable?...

Il faillit rire :

— D'être ici comme ambassadrice de MM. Bourron,

Mingasse et Dardignon? Non, je vous certifie que non!...

Elle fixait sur lui des yeux élargis :

— Jurez-moi que vous ne leur accorderez rien!...

Cette fois, il rit :

— N'ayez crainte! L'affaire ne me concerne pas, d'abord!... Le caïd seul est le maître... Ensuite, il m'a par hasard demandé conseil, il y a déjà quelques semaines... et je lui ai justement conseillé... ce que vous désirez...

Elle précisa :

— De ne rien accorder?

Il confirma :

— De ne rien accorder...

Soulagée, elle respira. Lui, qui la regardait, s'inquiéta tout à coup :

— Mais vous, Christiane?

— Moi?

— Que direz-vous à votre mari?

— Rien, certes!

— Mais il doit compter sur vous?

— Oh! probablement...

— Il vous questionnera?

— Je répondrai.

— Il sera furieux?

— Peut-être. Que vous importe, à vous?...

— Mais pour rien au monde je ne voudrais...

Elle trancha l'air d'une main brusque :

— Louis, pour rien au monde, jadis, je n'aurais voulu vous causer la moindre peine. Mais il l'a fallu, et je vous ai déchiré le cœur. Aujourd'hui, vous ne voudriez pas non plus... mais il faut encore, — pour votre honneur et pour le mien. Consolez-vous, Louis : il ne s'agit pas même de mon cœur à moi, cette fois.

Il mordait sa lèvre, nerveux :

— Il s'agit de votre repos, de votre quiétude... il s'agit de la paix de votre foyer...

Elle éclata d'un rire bref :

— Laissez donc, laissez donc !... Louis, voyons ? vous me parlez comme à une femme heureuse !... Mon pauvre ami !...

Il n'osa plus souffler, et passa seulement son mouchoir sur son front...

Le carmin du ciel s'était changé en améthyste. Puis l'améthyste en saphir sombre. Soudain, des étoiles brillèrent. Et, peu après, ce fut, dans l'angle des deux toits qui bornaient le riad, vers l'est, comme une lampe énorme, à clarté très blanche, qu'Allah, mystérieusement, venait d'allumer : la lune, à son premier quartier. — La nuit, presque sans transition, avait remplacé le jour.

Il fit frais. Sur les mosaïques du sol, maintenant blême, les palmiers découpèrent de longues ombres pointues. Les bananiers, tendant leurs feuilles lisses aux reflets lunaires, furent comme de hauts fantômes argentés. Et les rosiers, et les jasmins, enivrés de crépuscule, secouèrent par tout le riad leurs parfums redoublés, cependant que l'eau jaillissante commençait, dans le profond silence nocturne, sa chanson de tous les soirs, la plus mélancolique et la plus cristalline. Aucun rêve n'atteignait à la réalité féerique de ce jardin secret, perdu au plus profond d'un palais musulman du Moghreb, vieux d'on ne sait combien de siècles...

Christiane, soudain s'était levée, inquiète de l'heure.

— Si tard déjà ! — fit-elle. — Oh ! il faut que je rentre...

Il la retint, d'une main qui suppliait :

— Christiane, Christiane ! voilà, depuis six ans, la première fois que j'ai touché votre main ! et cette première fois sera la dernière... Quelques minutes encore, quelques minutes de grâce !...

— Soit, — dit-elle, très bas.

Il s'était levé aussi. Ils marchèrent côte à côte. Le sentier étroit les rapprochait.

Il disait :

— Vous n'avez jamais su ce qu'ont été pour moi ces six années. J'ai vécu comme si j'étais mort. C'est que vous ne saviez pas que je vous aimais. Plutôt, vous ne saviez pas comment. Vous me parliez tout à l'heure de devoir et de scrupules. Moi, je ne concevais qu'un devoir : mon devoir envers vous ; qu'un scrupule : celui de ne pas deviner assez vite vos désirs, pour les combler tous au fur et à mesure. Vous étiez pour moi le ciel et la terre. Et la chose terrible...

Il n'osait pas achever. Elle posa doucement une main sur son épaule. Alors, regardant vers la terre :

— La chose terrible, — avoua-t-il, — c'est que, quand vous vous êtes retirée de ma vie, je n'ai pas pu, moi, m'arracher de vous. J'ai continué de vous aimer, sans espoir ni but. Je vous aime toujours, Christiane ! — Eperdument. — Pour vous donner une joie, j'irais en enfer. Et mon paradis, ce serait un baiser de vous, — un seul baiser...

Elle écoutait, muette et grave. Alors, il se tut...

Et elle ne se pencha pas vers lui. Et ce baiser, dont il avait ainsi parlé, elle ne le lui donna pas...

Peu après, tandis qu'ils marchaient encore en silence, leurs pas les menèrent à la porte d'arar ajouré. Et l'heure de leur séparation sonna, sans qu'ils l'eussent préméditée l'un ni l'autre. Elle tendit sa main, il l'effleura des lèvres, — comme il avait déjà fait. Et, soudain, les mokhaznis reparurent. Et elle s'en alla. Et il resta...

Or, comme Chassagnes traversait de nouveau le riad, regagnant son logis particulier, qui était par-

delà, une haute silhouette blanche, sortie il ne savait d'où, surgit sur son chemin. Et Chassagnes reconnut hadj Madhani el Saadi, caïd des Flitta, des Ounane et des Mentaba, et grand-duc de l'Atlas, — son ami et son prince. — Le caïd, très grave, vint à l'officier, et soudain lui posa sur les épaules ses longues mains brunes et maigres. Etonné, Chassagnes regarda le Berbère au visage. Et il s'étonna davantage; dans les grands yeux noirs, toujours étincelants, une émotion mystérieuse apparaissait. Chassagnes chercha un mot de salut, et n'eut pas le temps de le trouver. Déjà hadj Madhani parlait, de sa voix lente et profonde :

— Allah te bénisse! Tu es mon ami depuis longtemps, et je te connais, car tu es de ceux qu'Allah favorise, de « ceux qu'Il fait briller à tous les jeux de la poudre! » N'importe! si grande est ta dignité, que je n'avais pas, jusqu'à ce jour, pénétré le sens et la cause de ton habituelle mélancolie. Ami, pardonne à ton ami s'il a osé t'épier aujourd'hui, pour te mieux connaître. Allah! je ne l'eusse pas fait, si, d'avance, je n'avais été bien sûr de ne rien découvrir qui ne fût à ton honneur et rien qu'à ton honneur!... Oui : j'étais là, près de la porte-qui-a-des-oreilles; et je n'ai rien perdu de tout ce que tu as dit, ni de tout ce qu'a dit cette femme au grand cœur, — le salut sur elle!... — de cette femme qui est la femme que tu aimes, avec grande raison : car elle est grandement digne d'être aimée! J'ai donc entendu. Et je veux que tu le saches; car deux amis ne doivent point avoir de secret : Dieu ne l'aimerait pas. J'ai entendu; et je sais. Or, écoute à ton tour : n'importe l'heure qu'il est, je te prie et te demande de monter à cheval dans l'instant, et d'aller chez cet homme de Dar el Beïda, l'homme Bourron, qui est le mari de cette femme au noble cœur. A cet homme tu diras que moi, hadj Madhani,

j'ai réfléchi ; et que, sous toutes conditions bonnes à préserver mes hommes saada de toute funeste entreprise et de toute spoliation, je donne et je concède à lui, Bourron, et aux autres hommes qui vendent et qui achètent, ses associés, le droit d'exploitation qu'ils demandent d'exercer sur mes forêts, celles que tu sais.

Stupéfait, Chassagnes dut faire un violent effort pour répondre :

— Caïd, le salut sur toi ! Mais as-tu réellement réfléchi ? Naguère, tu as bien voulu me demander mon avis, à propos de cette concession qu'on demande... Et j'ai parlé contre l'homme Bourron, parce que ton intérêt ne s'accorde pas avec son intérêt !... Si, d'ailleurs, tu as tout à l'heure entendu toutes nos paroles, à cette femme que tu admires et à moi, tu sais qu'elle-même a aussi parlé contre son mari, pour la justice et l'équité, me suppliant que rien ne soit accordé par toi...

Immobile, le caïd tenait toujours Chassagnes aux épaules. Et il l'écouta jusqu'au bout, sans l'arrêter ni l'interrompre. Un sourire singulier jouait sur ses lèvres minces.

— Je sais, — dit-il enfin. — Je sais tout. Mais je sais aussi qu'il y a très peu de nobles femmes, et très peu d'amis dignes d'aimer et d'être aimés. Pour éviter à de telles femmes une peine, pour offrir à de tels amis une joie, tous les oliviers du monde me coûteraient peu. Va où je t'ai dit, et la bénédiction de Dieu sur toi !

QUATRIÈME PARTIE

I

Ç'avait été quatre semaines plus tard que la harka du Saadi, forte d'au moins deux mille cinq cents hommes, avait tout à coup débouché des cols de l'Atlas, et franchi l'oued Dadès, marchant vers le pays qui est au nord-est du Djebel Saro. Chassagnes, naguère, avait, lui le premier, averti hadj Madhani des conflits imminents, près d'opposer là-bas, les uns contre les autres, les divers *lefs* des tribus encore dissidentes. Un parti nombreux, en effet, mécontent des chefs actuels, inclinait à déposer les armes, et préconisait une entente avec les Roumis, et avec le Saadi, leur grand allié. — Occasion à saisir, que cette dissension entre rebelles ! Hadj Madhani, acharné depuis trois ans et plus à cette tâche magnifique, à lui confiée par le Maghzen et par Lyautey lui-même, tenait à honneur de bien répondre à la confiance de l'Africain, tenait à honneur aussi de prouver sa loyauté envers la dynastie alaouite. Chassagnes le prévenant, naguère, il avait répondu à Chassagnes : « Nous irons là-bas dès qu'il faudra, et

avec la harka qu'il faudra. » Or, il avait fallu. Et, sans perdre une heure, hadj Madhani avait tenu sa parole.

Deux mille cinq cents hommes : telle était cette harka « qu'il avait fallu ». Pour l'heure, elle campait sur la rive gauche de l'oued, en amont d'Iourteguine, en face de Tamesdought et des Ait Melrad; bref, parmi ces redoutables hauts-plateaux, qui commencent au delà du Grand Atlas, et qui ne finissent pas, car l'immense Sahara se confond avec eux. Dur pays, farouche, aride, tour à tour de glace et de feu. Rien n'y pousse, que des hommes, les plus opiniâtres qui soient au monde: montagnards chleuhs, — Berbères; — race aborigène, celte à n'en pas douter, et cousine de tout ce qui peupla, aux âges préhistoriques, les îles d'Ecosse et d'Irlande, et la Galice, et les Asturies, et l'Afrique méditerranéenne. — En vain déferlèrent les grandes invasions, tant de l'orient que du septentrion, — les Carthaginois, les Romains, les Arabes, les Roumis de France : — jamais les Chleuhs, — Kabyles, Berbères ou Touareg, — ne plièrent que pour se redresser aussitôt, entêtés d'indépendance. Réfugiés au désert, ou dans la plus rude montagne, ces hommes qu'on ne domptait pas s'acharnaient à vivre libres, et éternisaient leur résistance à l'envahisseur. — Réduire cette résistance-là, et attirer à la civilisation ces barbares héroïques; — réussir, enfin, là où avaient échoué, coup sur coup, Carthage, Rome, l'Islam, — telle était la tâche géante assumée par la France. — Hadj Madhani el Saadi et sa harka y collaboraient puissamment.

Deux mille cinq cents hommes : le tabor d'infanterie, la cavalerie régulière, et le contingent auxiliaire fourni par les tribus vassales. — Le tabor comptait bien huit cents fantassins, tous armés à

l'ordonnance, — fusil chassepot, modèle 1874; — tous vêtus d'uniformes kakis, sous le grand selham des montagnes, bien tissé en poil de chameau. Les cavaliers aussi portaient le selham. Ils étaient près de trois cents, parfaitement équipés. Et tous ces soldats-là, soldats saada, endurcis à la guerre, manœuvraient à l'européenne, — à la française, — notre discipline souple n'entamant aucune de leurs qualités natives, tout en décuplant leur confiance et leur fierté. Les auxiliaires, eux, — quinze cents guerriers, six cents chevaux, peut-être, — serraient à la taille leurs gandourahs blanches ou grises, rayées de noir, et brandissaient les longs fusils indigènes, superbement niellés d'or et d'argent. Tous allaient pieds nus, les sandales dans le capuchon du burnous. Et tous se réjouissaient, naïvement heureux de faire parler la poudre, et d'avance enivrés par l'espoir des pillages. — Occuper les kasbas ennemies; s'y retrancher; puis « manger » le pays, — vider les silos, enlever les troupeaux, confisquer la récolte, — et attendre la soumission d'un adversaire affamé: — tel était le programme.

La campagne avait bien commencé. Du premier coup hadj Madhani, habilement conseillé par Chassagnes, avait poussé en plein pays rebelle une pointe aussi hardie qu'imprévue, et planté son étendard sur la kasba du Bou-Izzel, avant que l'ennemi, déconcerté, eût eu le temps d'esquisser même un simulacre de résistance. La kasba du Bou-Izzel était fortifiée comme il fallait, et située inexpugnablement. Un entassement cyclopéen de rocs énormes supportait un plateau oblong, d'accès malaisé; et c'était ce plateau-là que les gens du Bou-Izzel avaient ceint de murs crénelés, et couronné de tours grossières, tout cela bâti de pisé rustique, mais résistant : les remparts de Fez ne sont pas d'autre matière, et depuis la

dynastie almohade, huit siècles ont passé, sans entamer tout de bon ces colossales murailles. L'enceinte du Bou-Izzel, comme juste, n'y ressemblait pas : ce n'était qu'un retranchement tout élémentaire, bon seulement contre les pillards du bled, et pareil à n'importe laquelle de ces fortifications villageoises dont les Berbères marocains entourent prudemment le moindre de leurs hameaux. Cela n'eût pas tenu deux heures contre la harka saada, et d'autant moins qu'hadj Madhani disposait d'une artillerie toute-puissante en l'occurrence : quatre canons de 80, montés à mulets. Aussi les dissidents avaient-ils évacué leur kasba sans coup férir, et les hommes saada y étaient-ils entrés triomphalement. Après quoi l'on s'était retranché, et les opérations maintenant continuaient. Chaque matin, le caïd lançait de tous côtés ses détachements d'infanterie ou ses cavaliers, en vue de razzias méthodiquement organisées. Chaque soir, la harka tout entière se renfermait au Bou-Izzel, et se gardait pour la nuit. Car une telle guerre n'a que deux issues : ou la soumission finale de l'ennemi, ou quelque coup de main désespéré, contre lequel la plus simple prudence ordonne de se tenir toujours prêt. Car les Berbères, n'importe leur tribu, sont braves à l'excès, et portent haut le point d'honneur. On en trouvera peu qui, même résolus à se soumettre, et sachant qu'ils y trouveront mille bénéfices et pas un désagrément, se décident néanmoins à mettre bas les armes avant d'avoir fait un peu parler la poudre ; tels de vrais gentilshommes de chez nous, mettant leur dignité à se battre d'abord, pour ne s'expliquer qu'après. — Il était donc très peu probable que la soumission attendue vînt directement, sans bagarre préalable. Et hadj Madhani, et Chassagnes, également au fait des mœurs du pays, prévoyaient la bagarre en question, de nuit plutôt que de jour...

Cependant, et malgré l'imminence de ce péril, la harka, chaque soir, la féroce besogne du jour une fois baclée, menait joyeuse vie. Autour des troupeaux conquis, autour des captifs enlevés, c'étaient des chants, des cris, des rires. Les mokhaznis s'égayaient, à la mode marocaine, laquelle est une très vieille mode, celle des humanités primitives. La guerre d'ailleurs rend primitifs ceux mêmes qui avaient cessé de l'être, à la faveur des siècles... Et des poilus français se seraient divertis à peu près comme se divertissaient les soldats d'hadj Madhani... sauf qu'ils auraient bu, et que les soldats d'hadj Madhani ne buvaient point : le Koran le leur défendait, d'abord ; et ensuite, et surtout, la volonté du caïd. Très persuadé que l'alcool abrutit, que le kiff rend fou, et que le tabac détériore, le Saadi avait, une fois pour toutes, prescrit à tous les Saada de s'abstenir d'alcool, de tabac et de kiff. Le seul thé était toléré, recommandé même, au camp du Bou-Izzel. Les choses en allaient mieux, et la gaîté n'en allait pas plus mal...

Quant aux chefs, hors ceci qu'ils gardaient jalousement leurs distances et leur dignité, leurs nuits ressemblaient très exactement aux nuits de la harka. Autour du plateau à thé, hadj Madhani réunissait ses officiers, et aussi sa maison civile, ses fkis, et quelques esclaves. Alors on devisait, et des récits s'échangeaient, tandis que les menus fagots de menthe fraiche se mêlaient au thé dans l'eau bouillante du samovar. Chassagnes parlait parfois, écoutait toujours ; et rien ne le distinguait des hommes du Moghreb ; car, sauf quelques heures d'exception, — sauf, par exemple, les heures de Marrakech, — il n'avait pas usé trois fois en trois ans de la langue des Roumis, ne parlant qu'arabe, ou chleuh, chleuh plus souvent qu'arabe. Et c'était bien là le secret

de la fraternelle amitié qui était entre hadj Madhani et lui-même : une seule langue, un seul cœur...

Or, la bagarre attendue vint en effet; et elle vint de nuit, comme il était prévu. La lune était nouvelle, et propice aux surprises. Les fantassins berbères sont les premiers soldats du monde par la souplesse et le sang-froid silencieux. Les dissidents vinrent donc aisément jusqu'à toucher les murs du Bou Izzel, sans qu'on les eût entendus, sans que la plus attentive sentinelle eût pu soupçonner leur approche. Cependant, dans la kasba, se réjouissaient très bruyamment les mokhaznis, autour des chanteurs d'histoires, et, plus paisiblement, les chefs, autour des verres de thé parfumé à la menthe. Soudain des coups de feu éclatèrent, mêlés à d'épouvantables hurlements. L'ennemi, assez bien armé et violemment fanatisé, s'était rué contre une des portes de la kasba, et l'avait enfoncée. Un tumulte furieux suivit. Cris, clameurs, fusillades, plaintes et râles se confondaient. Les assaillants, d'abord vainqueurs, avaient envahi quelque trente maisons, égorgeant à la course tout ce qui résistait. Et, maintenant, c'était là le plus terrifiant concert qu'on put rêver. Toutefois, si la horde dissidente avait un seul instant compté sur la terreur panique pour venir à bout des Saada, l'erreur aurait été sans excuse. Au Moghreb, vaincre ou mourir n'est pas une expression de rhétorique. Et la harka, vaincue, fût morte bel et bien, — voire, parmi des supplices coquets. Tabor, cavaliers, auxiliaires n'eurent donc, dans l'instant, qu'une pensée : se battre à outrance. Et les chefs, réunis fort à propos autour du samovar, acceptèrent avec flegme cette lutte désespérée qui s'offrait. Chacun s'en fut d'un bond où le devoir l'appelait. Hadj Madhani lui-même, et Chassagnes, les premiers, s'étaient jetés, tête baissée, dans la bataille.

Peu s'en fallut que le caïd saadi n'y restât, comme d'ailleurs il était arrivé à plus d'un prince de sa race. Comme il courait au feu, ralliant à soi la poignée de ses gardes cantonnés dans son dar même ou dans l'enclos attenant, une vingtaine de rebelles, parvenus jusqu'à la porte, chargea tout à coup, à l'improviste. Hadj Madhani dut dégainer, et se battre pour sa propre vie. Trois dissidents, s'étant fait jour parmi les mokhaznis, l'assaillaient ensemble. Et Chassagnes, attaqué pareillement, avait assez à faire de se défendre soi-même. Hadj Madhani, qui n'avait plus que deux balles dans son revolver, put abattre le premier de ses adversaires, et blesser le second. Mais le troisième, reculant au lieu d'avancer, avait eu le loisir d'ajuster soigneusement le caïd, d'un long pistolet indigène, sans nul doute bourré de balles jusqu'à la gueule. Hadj Madhani, surpris et immobile, vit sa mort : le coup partait, et l'éclair illumina tout l'étroit champ de bataille. Mais ce ne fut pas le caïd saadi qu'on vit tomber. Dans l'instant, quelqu'un, bondissant, s'était jeté entre l'arme et la cible; — quelqu'un, qui couvrit ainsi de son corps le corps d'hadj Madhani ; — quelqu'un qui, frappé à sa place, s'affaissa, le ventre troué : — Chassagnes...

II

Une heure plus tard, les dissidents étaient en fuite et la kasba nettoyée. La harka victorieuse célébrait sa victoire à grands cris. Mais Chassagnes, effroyablement blessé, n'avait pas encore repris connaissance. El hadj Madhani, debout et bras croisés, auprès du lit de camp sur lequel on avait étendu le cobtan, regardait obstinément le visage exsangue de cet homme, son ami, qui, sans nulle hésitation, s'était sacrifié pour lui, hadj Madhani, et lui avait sauvé la vie, au prix de sa vie à soi. Et peut-être, dans le cœur princier de ce grand Berbère, chef souverain d'on ne sait combien de tribus belliqueuses, la gratitude n'étouffait-elle pas tout à fait l'humiliation. Orosmane jamais n'accepta d'être « effacé en générosité ». El hadj Madhani, qui, si royalement, naguère, avait offert ses forêts en holocauste pour épargner une larme aux yeux de la femme que Chassagnes aimait, s'indignait peut-être au plus profond de soi-même, à constater que Chassagnes, lui, pour payer la dette, avait prodigué tout le sang de ses veines...

La harka, comme juste, ne comptait ni médecin, ni infirmiers. Mais, parmi les mokhaznis qui formaient la garde personnelle de Chassagnes, il en était plu-

sieurs qui s'entendaient assez bien aux blessures. En sorte que Chassagnes put être pansé, et probablement aussi bien que par des professionnels. La plaie d'ailleurs était affreuse. Toutefois, quoique incapables, assurément, de découvrir au juste les ravages qu'avaient pu faire les projectiles dans l'abdomen du blessé, les mokhaznis ne désespéraient nullement de sa guérison, sous condition, bien entendu, qu'il gardât le repos le plus absolu. Ils l'avaient couché sur le flanc, après avoir seulement lavé les blessures à l'eau fraîche, et solidement bandé par-dessus. Le reste n'était plus, à leur avis, qu'affaire de temps et d'immobilité.

Mais le malheur voulut que, deux jours après la uit du combat, une vieille femme indigène insistât our voir le blessé, et parvînt auprès de lui.

Une vieille femme. — Sur terre marocaine, c'est-à-dire en montagne, et parmi les tribus berbères, les vieilles femmes jouissent d'une liberté très grande et d'une influence plus grande encore. Elles se mêlent aux conseils des chefs, pèsent sur les décisions à prendre, et, volontiers, se chargent des messages à porter comme des ambassades à mener. Braves autant que les guerriers, elles ne reculent ni devant le danger, ni devant la fatigue. Le froid, le chaud, l'orage, la neige et la fusillade n'ont jamais compté à leurs yeux. Et nos officiers commandants de colonnes savent à merveille qu'une vieille femme apporta souvent, dans les plis crasseux de sa faradjia, la paix bienheureuse ou la guerre inexpiable. — Chassagnes, certes, eût été le dernier à l'ignorer.

Ce pourquoi, sitôt que ses mokhaznis l'eurent averti de la visite, il ordonna, tout faible et fiévreux qu'il était, qu'on introduisît la visiteuse. Et, quand il l'eut entendue, il ne regretta pas de l'avoir reçue.

Elle était une vieille pareille à toutes les vieilles de

ce Moghreb, où la vieillesse semble peser sur les femmes beaucoup plus vite et beaucoup plus lourd que n'importe où ailleurs : un effrayant fantôme drapé d'étranges haillons, sans forme ni couleur. Et la voix qui sortait de ce paquet de hardes, parmi des effluves écœurants de mouton mouillé et de suint chaud, n'était qu'un grelottement cassé. Mais les mots n'étaient point indifférents, il s'en fallait. Et, pour les mieux entendre, Chassagnes, dédaigneux de sa blessure, n'avait pas tardé à se soulever de sa couche, et à s'accouder, attentif et anxieux.

Il avait questionné d'abord, selon sa coutume :

— Le salut sur toi! dis ton nom, ta tribu?

Mais on avait seulement répondu :

— Le salut sur toi aussi. Mon nom est Ittô ; et ma tribu, tu ne la connais pas... Mais écoute, au nom de Dieu! car je viens te dire des choses dont tu as besoin...

Il écouta et il entendit.

La vieille n'était rien de moins qu'un ambassadeur à peu près officiel. Sa personne n'était rien; sa mission était tout. Et, lorsqu'elle eut parlé cinq minutes, Chassagnes n'eut plus aucune envie de l'interroger sur elle-même, non plus que sur les siens. Ce qu'elle disait importait seul ; et sa sincérité ne pouvait faire question.

Le fait était qu'une réconciliation probable allait s'opérer entre les divers lefs des tribus dissidentes, et cela, précisément à la faveur de l'échauffourée récente. Repoussés du Bou-Izzel, avec force pertes cuisantes, les guerriers vaincus s'étaient répandus en protestations et en indignations contre les chefs responsables de l'échec. Et, du coup, le lef partisan de l'entente avec les Roumis et avec le Saadi, le lef pacifique, naguère réduit au silence, tant que parlait la poudre, avait reconquis tout son prestige, et gagné tout le

terrain que la défaite avait coûté au lef belliqueux. Bref, on était sur le point de s'accorder, et d'implorer l'aman... sauf toutefois qu'un troisième lef, le lef politique, celui-là, venait d'intervenir...

— Quel lef est ce lef-là? — avait alors demandé Chassagnes.

— C'est le lef de ceux qui aiment ce cobtan de chez vous, le cobtan Rosenberg, — avait expliqué la vieille.

Et soudain, Chassagnes avait compris.

En ce temps-là, comme à peu près de tout temps, la France était ce qu'elle est restée : le pays de toutes les chimères et de toutes les illusions, et principalement des plus généreuses et des plus redoutables. La Déclaration des Droits de l'Homme, telle que l'ont formulée les gens de 1789, est un monument de l'esprit humain. Mais ce monument ne saurait naturellement être éternel, non plus qu'universel. Il est juste et bon que les hommes soient égaux entre eux ; mais, sans contredit, les seuls hommes sains d'esprit, et adultes. Il serait injuste et mauvais d'égaler à ceux-là les fous, les enfants et les vieillards gâteux. Or, si la folie et le gâtisme peuvent n'être qu'exceptionnels, l'enfance est une maladie générale dont des peuples entiers sont affligés de la naissance à la mort. — Est-ce d'ailleurs « affligés » qu'il faut dire? et ces peuples-là, les puérils, ne doivent-ils pas plutôt se réjouir de leur persistante jeunesse? — N'importe, au demeurant. Mais la chose certaine, c'est qu'aux âges féodaux, la Déclaration des Droits de l'Homme eût entraîné bien des désastres... Or, les âges féodaux sont loin d'être périmés sur toute la terre ronde : — L'effroyable échec de la récente révolution russe est là pour démontrer que les plus mirifiques théories sociales peuvent n'engendrer que désastres et morts pour peu qu'on les veuille appliquer à des peuples insuffisamment mûrs...

Les peuples marocains sont de ces peuples-là. Pour eux, l'âge féodal dure encore. Et, pour eux, la Déclaration des Droits de l'Homme ne pourrait être qu'un funeste anachronisme. Or, il ne manque pas de Français pour dédaigner ces vérités premières : il n'a jamais manqué de Français qui fussent fous. — Chassagnes, qui ne l'ignorait pas, n'ignorait pas non plus qu'un colonel, du nom de Rosenberg, venait précisément de prouver, et non loin du Dadès, qu'il était de ces Français-là, — les plus nobles, peut-être! les plus néfastes, sûrement. — Le colonel Rosenberg, frais arrivé de France, et tout neuf en matières coloniales, avait été récemment dépêché dans le Sud-Marocain. Là, sa première étude n'avait été ni pour la langue arabe, ni pour la langue chleuh, mais uniquement pour les « institutions sociales » du Moghreb. Et sa première indignation n'avait pas été contre le fait que force gens, dans le grand Atlas, n'ont parfois pas à manger à leur faim, mais contre cet autre fait que, parmi ces mêmes gens, l'instruction laïque n'est pas obligatoire. De là à s'exaspérer contre les droits suzerains qu'exercent sur leurs tribus les grands caïds, alliés, et loyaux alliés, de la France, il n'y avait certes que le temps de relire les derniers discours de feu Jean Jaurès. Et de là à faire savoir à tous les indigènes mécontents que la France était d'abord au Maroc pour saper l'autorité des dits caïds, et favoriser contre eux leurs subordonnés récalcitrants, il y avait seulement le temps d'une rêverie à la Tolstoï. — Vingt millions d'hommes sont morts, tout récemment, de ces rêveries-là...

Des morts russes, le colonel Rosenberg n'avait cure. Des réalités marocaines, pas davantage. Le colonel Rosenberg avait cure de la Déclaration des Droits de l'Homme. Et, dans ce Moghreb où l'avaient expédié d'imprudentes gens, qui le connaissaient

mal, il avait, trop près des tribus saada, fait exploser déjà de trop formidables paroles...

« Le Saadi abusait de son pouvoir sans limite... Les choses n'iraient pas toujours ainsi!... Entre le caïd trop absolu, et ses peuples trop opprimés, la France ne tarderait pas à interposer son bouclier protecteur... Moins de serfs et moins de prisons, plus d'écoles et plus d'assemblées libres, tel était le programme de demain... »

Et les émissaires, ayant écouté, se dispersaient, et traduisaient, partout :

« Le Saadi n'est pas l'inspiré de Dieu, mais le possédé de Satan... Les Roumis vont cesser d'aimer le Saadi, et méditent de se tourner contre lui... Telle est la parole du cobtan, nouvel arrivé de leur pays... Que chacun s'arme et se révolte : pour ceux-là qui n'auront point obéi, indulgence et protection! pour les autres, les serviles, les chiens qui ne savent qu'obéir, mort et enfer!...

Si bien qu'un lef s'était tôt formé, dans le Dadès; et que ce lef, — lef politique, — hésitait à demander l'aman du Saadi, crainte de mécontenter la France...

Au Maroc, il y a plus de colonels Rosenberg que la France n'imagine! Moi, qui écris ce livre, j'en ai connu, que je pourrais nommer.

Quand la vieille femme Ittô eut tout dit, Chassagnes appela sur elle la bénédiction de Dieu, puis l'assura que ses paroles n'étaient nullement « tombées par terre. » Lui, Chassagnes, avait entendu ; et ce qui devait être répété serait répété.

Alors la vieille Ittô s'en fut. Et, alors, Chassagnes, rappelant ses mokhaznis, donna ses ordres.

Toutefois, les mokhaznis n'obéirent pas tout de suite : tous, stupéfaits, protestèrent, et plusieurs

s'en furent avertir le caïd, et le caïd, averti, vint sur-le-champ. — Qu'exigeait donc Chassagnes, blessé grièvement? Qu'on sellât ses chevaux, qu'on organisât une litière, qu'on fît enfin n'importe quoi, pourvu qu'il fût transporté, lui-même, et tout de suite, à Rabat où était le Maréchal... à Rabat, oui! par Azilal, Tanant, El Arba, el Kelaa, Ben Guerir, Settat, Casablanca... Cent lieues de route? soit!... il en mourrait? possible!... Mais il voulait voir le Maréchal, sans délai : il y allait de beaucoup plus que de la vie...

En vain les mokhaznis crièrent, pleurèrent, supplièrent. En vain hadj Madhani, la mort et le désespoir dans l'âme, implora son ami. Chassagnes n'était pas de ces hommes faibles, qui ayant une fois discerné leur devoir, s'en laissent détourner, n'importe par qui. Le même jour, avant que le soleil eût disparu sous l'horizon occidental, vingt cavaliers, au pas, avaient pris la route du nord-ouest. Deux d'entre eux, montés sur les plus sages chevaux, soutenaient, une épaule sous chaque bras, Chassagnes, à califourchon sur une bête très douce, qui savait aller l'amble : les mokhaznis avaient estimé que c'était là la meilleure... non! la moins mauvaise manière de voyager, pour un blessé que chaque secousse, si faible qu'elle fût, approchait tout de même de sa tombe...

III

A Casablanca, Bourron, Christiane, Lanie étaient rentrés depuis longtemps. Et depuis longtemps, Jean de Sainte-Foy avait rallié Polytechnique. Il n'avait d'ailleurs pas écrit, depuis sa rentrée à l'Ecole; — pas écrit une seule fois; — et Bourron, sans en rien dire, le tenait en soi-même pour un petit ingrat.

Lanie, sans doute, n'était pas du même avis...

Bourron, d'ailleurs, avait d'autres chats à fouetter que l'ingratitude de son gamin de beau-frère. La concession obtenue du caïd saadi l'occupait à tel point qu'il ne s'était pas une seule fois demandé par quel sortilège sa femme, rentrée au logis très pessimiste, après sa suprême démarche auprès de ce commandant de Chassagnes, ami du Saadi hadj Madhani, avait tout de même emporté le morceau, puisque, le même soir, le même commandant de Chassagnes était venu le voir, lui, Bourron, pour tout lui accorder, au nom du caïd!... Inexplicable; mais qu'importait l'explication. — Tout ce qu'il fallait, c'était qu'on eût les oliviers. Or, on les avait. Mingasse, Dardignon et les autres exultaient. Tout Casablanca avait félicité Bourron, non sans une jalousie mal dissimulée. Et M. de Tolly lui-même, inspecteur général des Travaux et Palais, lui avait offert des

compliments narquois, mais cordiaux, sur cette colossale fortune qui ne pouvait, sous peu, manquer d'échoir au « master concessionnaire... » Ainsi Tolly nommait-il Bourron, désormais.

Un soir, — c'était à la mi-mai, — Christiane et Lanie, seule à seule, rentraient de leur promenade au Phare.

Six mois avaient passé, depuis que l'une était devenue la belle-mère de l'autre. Mais leur tendresse, née du premier jour, n'avait cessé, six mois durant, de croître, de fleurir et de s'enraciner. Plus grave à présent... et surtout depuis quelques semaines?... Dieu savait pourquoi?... Lanie se jetait moins souvent que naguère au cou de sa Chérie-Chérie. Mais ses baisers n'étaient pas moins fervents. — Christiane aussi, qui tant de fois avait prêché la gaîté à son Tout-Petit, et le contentement, et l'insouciance, maintenant ne lui prêchait plus rien, même d'exemple. — Et Christiane et Lanie, ce soir-là, rentrant de leur promenade au Phare, rentraient silencieuses l'une et l'autre, et, l'une comme l'autre, mélancoliques.

La Fortez avait regagné Merz Sultan par le boulevard Circulaire et par l'avenue de Paris. La nuit tombait, prompte. Dans la loggia du salon, sur le divan, Christiane et Lanie, leurs chapeaux et leurs voiles ôtés, s'étaient assises, l'une à côté de l'autre. Et toutes deux, par la baie large ouverte, regardaient le couchant magnifique, azur et rubis.

Or, Christiane, ayant longtemps considéré, au lieu du ciel, les traits fins de Lanie, profilés sur ce fond flamboyant, prit soudain par les deux épaules la fiancée secrète de Jean de Sainte-Foy, et l'attira à soi. Lanie, se laissant faire, tourna ses beaux yeux vers Christiane. Et Christiane dit à Lanie :

— Mon Tout-Petit, dis-moi?... depuis des jours et

des jours, je te vois différente? et je voudrais savoir... Mon Tout-Petit, tu diras bien à ta vieille marâtre? Ce cœur-là, que j'entends battre, aurait-il pas son secret mignon? Avoue?...

Mais Lanie n'avoua pas. « Sa vieille marâtre » était justement le seul être au monde à qui elle ne pouvait avouer.

Et elle fit ce que font toutes les femmes, en pareille occurrence. Elle opposa question à question. Et elle dit :

— Ma Chérie-Chérie, mais je vous vois, vous aussi, tout autre qu'autrefois? et c'est depuis que nous sommes revenues de Marrakech... Ma Chérie-Chérie, j'ai eu tant de peine, quand « il » vous a forcée, si vilainement, d'aller au dar saadi, chez ce M. de Chassagnes, que vous ne vouliez pas voir, et que vous détestiez si fort!... Je suis sûre que c'est à cause de cette violence que vous avez dû vous faire, que vous voilà, à présent, si distraite et si triste...

Pensait-elle tout à fait ce qu'elle disait là? Peut-être oui, peut-être non...

Cependant toutes deux, s'étant embrassées à pleins bras, étaient retombées assises, l'une et l'autre, sur le divan de la loggia. Et maintenant qu'elles s'étaient mutuellement questionnées et qu'elles ne s'étaient point répondu, l'une ni l'autre n'osaient plus rien dire. Et toutes deux recommençaient de regarder, par la baie large ouverte, le couchant magnifique, améthyste et grenat.

Or, au bout d'un temps, une auto passa dans l'avenue proche; une auto qui n'était ni la Fortez ni la Roullot : une Banclat, facilement reconnaissable à son moteur en pain de sucre; une vingt-quatre Banclat, qui roulait sans bruit, un chauffeur noir au volant...

— Tiens ! — fit Lanie, parlant machinalement, et sans du tout songer à ses paroles : — voici M. de Tolly qui rentre probablement de Marrakech... Je reconnais son nègre, Kaddour... .

— Il ne revient pas de Marrakech... Il revient de Kasba Tadla... J'ai reçu un mot de lui, — répliqua Christiane, machinalement aussi.

Elle non plus, cinq minutes plus tard, n'aurait pu répéter ce qu'elle avait dit, tant son esprit était ailleurs.

La nuit, d'ailleurs, venait vite...

Soudain Lanie, saisissant à son tour Christiane aux deux épaules, l'étreignit ; et, son cœur trop gonflé débordant, elle sanglota tout à coup :

— Ma Chérie-Chérie ! ma Christiane ! n'accusez pas votre Tout-Petit, votre Lanie : elle ne vous dit rien, parce qu'elle ne peut rien vous dire, — encore ! — Mais un jour... bientôt, peut-être...

Christiane, tout près de ses pleurs, aussi, la pressait dans ses bras, et la berçait, et lui murmurait, du plus profond de sa tendresse :

— Mon Tout-Petit, ma Lanie ! est-ce que je t'accuse, voyons ? est-ce que j'y songe seulement ? Non, ma fillette aimée ! et moi-même je dois me taire, me taire et ne pas tout te confier... Mais un jour aussi, mais bientôt, très bientôt...

Ce fut plus tôt qu'elles n'imaginaient, l'une ni l'autre...

IV

...Ce fut le lendemain, dès le début de l'après-midi.

Il pouvait être trois heures à peine. Et Christiane et Lanie avaient commandé la Fortez pour cette heure-là, afin d'aller à Fedhala, pour y goûter, chez le prince M... — Fedhala est un village de pêche, sis à quelque vingt ou vingt-cinq kilomètres de Casa, dans le nord-est. Là, par un de ces beaux miracles purement français, comme seule notre race sait en faire, deux très grands seigneurs de chez nous, l'un et l'autre multimillionnaires, ont planté leur tente, renonçant à Paris, renonçant à ses plaisirs et à son oisiveté dorée, pour mener, sur une terre somme toute âpre et ingrate, une fière vie de labeur et de ténacité... C'était chez l'un de ces hommes, — hommes, en vérité, dans toute l'immensité du mot, — que Christiane et Lanie avaient décidé d'aller, pour y prendre le thé, comme on fait avenue Henri-Martin ou boulevard des Invalides... histoire de se compter trois ou quatre, comme disent les soldats, — trois ou quatre vrais Parisiens, — pour s'imaginer qu'on est une armée...

Bourron, comme d'habitude, s'était jeté dans sa Roullot, sitôt bue sa dernière gorgée de café : ses oliviers exigeaient qu'il fût, de très bonne heure, place de France...

Or, le chauffeur de la Fortez ne s'était pas encore fait annoncer qu'un valet entra tout de même : la voiture n'était pas avancée, non... mais un mokhazni était là, qui voulait, — absolument, — parler à madame... rien qu'à madame, et à madame elle-même...

— Mais jamais de la vie ! — avait d'abord crié Lanie : — en voilà des exigences !

Christiane, étonnée, regardait le valet :

— Un mokhazni ?

— Oui, madame... Et ça a l'air d'un qui serait des montagnes...

— Bah ! — fit Christiane, haussant les épaules ; finissons-en, et faites-le entrer...

Il entra. C'était vraiment un mokhazni des vraies montagnes. Et la boue des pistes le crottait jusqu'aux épaules. Il salua, — militairement, — défit le haut de son vêtement, rayé gris et noir, et prit sur sa poitrine une lettre qu'il y avait serrée, entre la peau nue et la toile de la tchamir.

— C'est pour moi ? — demandait Christiane : — donne !

Il ne donna pas tout de suite. Il l'inspectait du regard. Mais, ensuite, il n'hésita pas ; et il tendit la lettre, s'informant toutefois, avant de desserrer les doigts :

— Toi ? madame Bourron ? toi, madame Christiane ?

— Eh ! oui, — dit-elle.

Alors il lâcha prise. Et elle déchira l'enveloppe. Mais Lanie, qui regardait sa Chérie-Chérie avec des yeux aigus, vit qu'elle tremblait, et que, par deux fois, elle avait, avant de lire, passé sa main sur

ses yeux, comme si l'émotion lui eût troublé la vue.

Et soudain des choses terribles advinrent. Christiane, avant même d'avoir lu jusqu'au bout, chancelait, comme chancellent les soldats frappés d'une balle. Puis elle cria, d'un cri qui était comme un gémissement. Cependant Lanie s'était jetée vers elle, et le mokhazni aussi accourait, avec un sourire de satisfaction singulière sur sa face rude et naïve. Ce barbare semblait bien aise de voir que son message avait fait pâmer la *madame France*. Il s'empressa pourtant, et sut avec intelligence obéir aux ordres furieux que lui jetait Lanie. A eux deux, ils portèrent Christiane, évanouie tout de bon, sur le divan de la loggia. Cependant, Lanie avait arraché des mains défaillantes la lettre redoutable, et le mokhazni n'avait pas songé à lui en interdire la lecture. Ainsi, Lanie avait lu... avait lu ceci :

« *Christiane, je serai mort avant qu'il fasse nuit, je le sens. J'ai été blessé grièvement, il y a trois jours. Et il a fallu que je me fasse porter à Rabat, pour rendre compte de tout au Résident. Alors, mes plaies se sont rouvertes, et c'est la fin. Je vous écris ceci en passant. L'auto sera dans deux heures à Rabat, à l'hôpital militaire. C'est là que je mourrai, tout à l'heure. Venez. Je voudrais mourir en tenant votre main.* »

Et c'était signé :

« *L....* »,

sans plus.

Lanie, très calme, n'avait appelé personne. Retenant impérieusement le mokhazni, l'obligeant à soutenir Christiane, évanouie toujours, elle-même, —

elle seule, — avait couru chercher éther, alcool, eau fraîche. Et, usant maintenant du tout, avec méthode et sang-froid, elle interrogeait le mokhazni, froidement. L'homme, déconcerté, subissait l'influence, et répondait, sans ruse ni mensonge :

— C'est le commandant de Chassagnes, qui est blessé ?

— Oui, cobtan Chassagnes...

— Gravement ?

— Oui, besef gravement.

— Où est-il, maintenant ?

— Route Rabat, tomobile.

— La lettre ?... où a-t-il écrit ?

— Tout à l'heure, en passant Dar el Beïda, — Casablanca. — Tomobile arrêtée ; cobtan écrire, puis dire moi : « Liazid, fous camp ! porter ça, dar Bourron, madame Christiane. »

— Automobile ? quelle automobile ?

— Tomobile trouvée Tanant. Nous venir Bou-Izzel Tanant à cheval. Cobtan blessé Bou-Izzel. Et, à Tanant, trouvé tomobile.

— Mais pourquoi, tout ce voyage ?

— Cobtan vouloir voir Sidna, ou Sidi Maréchal. Cobtan commander. Nous, obéir.

Lanie en savait assez. — Assez pour pleurer, silencieusement, tout son jeune cœur gonflé d'une émotion héroïque. Dans le même instant Christiane, ranimée, ressaisit sa lettre. et fut debout :

— Lanie ! mon Tout-Petit !... vite : la voiture...

Le mokhazni, à qui l'on ne demandait plus rien, sa mission remplie, et la *madame France* ranimée, s'en était allé déjà.

Lanie, elle, ne discutait pas. Elle conseillait, simplement :

— Quelle voiture, ma Chérie-Chérie ? la Fortez ?... Mais c'est pour Rabat, pas ? Alors la Roullot vous ferait gagner du temps... Et elle ne sera pas longue

à rentrer : souvenez-vous! « Il » a dit qu'il avait affaire place de France, et qu'il ne ferait qu'aller et revenir...

Mais Christiane secouait la tête :

— Il peut tarder. Rabat n'est qu'à quatre-vingts kilomètres : ce n'est rien. La Fortez, mon Tout-Petit, vite ! vite !

— Bon ! — fit la jeune fille.

Elle sortit, prompte. Et Christiane demeura seule, debout, muette, sa lettre aux doigts.

Elle n'avait pas remué d'un cil, et Lanie n'était pas encore de retour, qu'une exclamation joyeuse éclata à la porte du salon. Bourron, revenu comme il avait dit, s'annonçait à son habitude, bruyamment :

— Boum ! me voilà ! et l'affaire est dans le sac. Il y a décidément du bon, et ça va !

Il vint jusqu'à Christiane en esquissant un pas de gigue ; et ce ne fut qu'en lui prenant la main qu'il remarqua tout à coup l'extraordinaire émotion qui la possédait toute. Dieu sait pourtant qu'elle n'en dissimulait rien.

— Ho ! — fit-il, alarmé : — ma jolie, qu'est-ce qu'il t'arrive ? On dirait que tu tournes de l'œil !... Non, mais ?.. tu es malade ?

Elle se força à sourire :

— Du tout, grâce à Dieu ! Rassurez-vous, mon ami... Mais on m'annonce à l'instant que ce pauvre Chassagnes est mortellement blessé...

Il fut navré, tout de suite :

— Mortellement ? Boufre ! Celle-là, par exemple ! je ne l'attendais pas !... et ça peut compter, comme secousse ! Va, je te comprends, ma pauvre...

Déjà, elle lui tendait la lettre :

— Lisez... c'est un mokhazni qui vient de me l'apporter... J'ai demandé ma voiture, je l'attends... Mais

peut-être la vôtre vaudrait-elle mieux ? Lanie m'avait conseillé...

Il avait pris la lettre. Il l'avait parcourue d'un coup d'œil. Et il avait d'abord haussé les sourcils très haut, comme font ceux qui ne comprennent pas. Maintenant il relisait, lentement ; et on eût dit qu'il pesait tous les mots écrits, l'un après l'autre ; cependant que ses sourcils, au fur et à mesure descendus et rapprochés, commençaient de se toucher l'un l'autre, — froncés bas...

Christiane, qui s'en souciait peu, pensant ailleurs, insistait déjà :

— N'est-ce pas ?... La Roullot ferait mieux que la Fortez ?... Il s'agit d'être à Rabat tout de suite !... car, sans nul doute, on va l'opérer et on l'endormira... ou le Maréchal arrivera, et personne ne pourra plus entrer... Si ce malheureux a vraiment besoin de me revoir...

Mais Bourron, soudain, froissait la lettre, et interrompait :

— Besoin ?... pourquoi, besoin ?... Je ne comprends pas très bien, ma jolie !... Voyons, ce n'est pas sérieux ? tu n'as pas l'intention...

Il s'était arrêté, gêné. Et il baissait maintenant les yeux sous le regard fulgurant qu'elle lui jetait. Elle répéta :

— L'intention ?...

Mais lui, résolument, précisait :

— Dame ! l'intention, — loufoque, tu penses ! — de faire cette folie qu'on te demande, et d'aller à Rabat, et te casser le nez contre la porte fermée de l'hôpital... tout ça, pour faire rire de toi, — et de moi !... Cette chose-là, tu penses qu'elle ne se peut pas, ma jolie. — La Roullot, que tu disais ? ou la Fortez ? — Non, boufre ! La peau, oui ! la peau d'auto, voilà ce qu'il faut. — Comprends-moi bien, surtout :

ce n'est pas pour te rien refuser !... tu né le croirais d'abord pas, voyons !... mais c'est parce que ça n'est pas une chose possible ! Qu'est-ce que le monde dirait, réfléchis ! madame Bourron, madame Amédée Jules, quittant Casablanca, comme une folle, pour aller jusqu'à Rabat, histoire de mettre sa main dans la main d'un bel officier, en train de passer ? — Ma jolie, ma jolie !... c'est-à-dire qu'un autre que moi, à ma place...

Elle avait écouté, muette. Elle marcha soudain sur lui, et le toucha d'un doigt :

— Comment dites-vous ? Un autre ?...

Il recula. Mais il ne céda pas. Et, sur-le-champ, il expliqua, doucement, prudemment, — nettement tout de même :

— Un autre que moi, eh oui !... Un autre que moi s'étonnerait... N'importe qui, pour peu qu'il ne connaisse pas sa femme comme heureusement je te connais, moi ! — Dame, réfléchis un peu : qu'est-ce que ça semble ? cet homme, ce blessé, qui, pour mourir, réclame ta main dans sa main ? Non, mais, je t'en prie !... Et qu'est-ce qu'il semblerait ton mari... moi, oui !... après ce beau coup-là ? qu'est-ce que tout le monde dirait, voyons ?... Réfléchis, réfléchis, ma jolie !

Elle réfléchissait sans doute. En tout cas, elle ne disait mot. Il prit alors courage ; la regarda en face, et reprit d'un ton maintenant ferme :

— Bref et d'une, tu me comprends : — tout ce que tu voudras, toujours ! mais ça, cette bêtise trop grosse, cette galopade d'ici jusque là-bas, pour deux fois rien, sauf nous faire fiche de nous, — non !

Il articulait la dernière syllabe, ce « non », et tâchait qu'il fut définitif, quand Lanie rentra. Lanie n'avait pas perdu son temps ; et elle sourit à son père, en disant à Christiane :

— La voiture est là... la Roullot, naturellement, puisqu'elle était rentrée... J'ai fait faire le plein d'essence...

— Ah ça? — fit Bourron, stupéfait et furieux : — de quoi te mêles-tu, toi, moucheronne?

Mais, déjà, Christiane courait :

— Merci! Au revoir...

Et alors Bourron, tout d'un coup hors de lui, osa, pour la première fois, empoigner par le bras Christiane, et l'arrêter, brutalement. Elle allait passer devant lui. Elle ne le regardait même pas. Elle avait certes oublié tout ce qu'il venait de dire, à supposer qu'elle l'eût seulement entendu...

Effarée, horrifiée, et plus blanche que suaire, Christiane, saisie par Bourron, avait trébuché, comme près de tomber par terre. Mais ce ne fut l'affaire que d'un instant. Et elle se reprit tout d'un coup. Maintenant elle avait compris : compris qu'il ne voulait pas qu'elle partît; qu'il ne voulait absolument pas; et qu'en somme il pouvait l'en empêcher; qu'il en avait le droit, puisque la loi était pour lui... pour lui, contre elle. Et elle eut peur... Non pour elle, certes! mais pour l'autre; pour celui qui allait mourir, et qui déjà agonisait, à Rabat. Du coup, si brave qu'elle fût, elle trembla toute. Il fallait pourtant qu'elle y allât, là-bas, où il agonisait! il le fallait, n'importe à quel prix... Tout de suite, elle accepta d'offrir les pires rançons. Et elle s'humilia, d'abord. Elle implora :

— Amédée! je vous supplie...

Lui s'étonna : rarement s'était-il entendu nommer par son prénom; et jamais elle ne l'avait supplié. — Du coup, la chose tourna contre elle : la voyant ainsi émue, émue à la limite de toutes les émotions, il s'imagina mille extravagances... Et cela le renforça brusquement dans sa résolution, dans sa volonté. Il riposta, colère :

— J'ai dit non, hein? Probable alors que c'est non! Bon sang de sort! m'est avis que les maris commandent et que les femmes obéissent!...

Il avait parlé si fort que, s'entendant soi-même, il eut honte. Il essaya d'expliquer. Et il expliqua, mais mal :

— Que diantre, ma belle chatte! c'est la lune, aussi, que tu exiges là! Il y a de quoi sortir de son caractère... Quoi? tu voudrais t'aller galvauder dans ce tonnerre de Dieu d'hôpital, au milieu de je ne sais pas combien de douzaines de médecins, d'infirmiers, d'infirmières... pour que toute la terre te voie, et que, demain, tous les journaux en soient pleins? Tout ça, pour ne pas même le sauver, cette espèce d'idiot qui n'a rien trouvé de mieux que de se faire crever pour la patrie! — Eh bien, non, non et non! Laisse ça, va! Il clamecera admirablement bien sans toi, et le monde n'en tournera pas moins rond. D'autant, d'abord et d'une, qu'ils seront comme ça quelques-uns de moins à m'appeler cocu!

Elle n'écoutait guère. Elle fut pourtant forcée d'entendre. Et, alors, elle se raidit si terriblement que lui dut la lâcher et reculer, peureux. Elle ouvrit deux fois la bouche avant de pouvoir parler. Puis, elle put. Elle en parla, net, très net, atrocement net :

— C'est cocu que vous avez dit?

Il était hors d'état d'affirmer ni de protester. Elle continua, terrible :

— Vous avez eu tort. Parce que, d'abord, ce que vous avez dit là est une ordure. Et parce qu'ensuite c'est un mensonge. Donc une infamie... Oh! taisez-vous, s'il vous plaît! Et laissez-moi passer, ou vous le regretterez...

Il s'était déjà fourvoyé. Mais alors il se fourvoya davantage et définitivement. Il était volontaire et têtu. Plus têtu même que volontaire. Il s'entêta donc. Il cria une fois de plus, une fois de trop :

— Non! tu ne passeras pas!

Et elle, croisant soudain ses bras sur sa poitrine :

— Non?... Tant pis pour vous!... Ecoutez, puisque vous me forcez à tout dire : cet homme qui va mourir, Louis de Chassagnes, cet homme dont vous avez imploré la protection, cet homme chez qui vous m'avez obligée d'aller, moi, de votre part, sachez que c'est celui dont je vous avais parlé à bord du *Mezzar*... oui : quand vous insistiez si fort pour m'épouser... Ah! voilà que vous vous rappelez, à présent?... Oui, c'est lui, l'homme que j'ai jadis aimé; l'homme à qui je me suis donnée, au temps que mon mari vivait; l'homme de qui je me suis arrachée, quand mon premier mari fut mort... mort à l'ennemi; « crevé pour la patrie », comme vous dites si bien. — Bon. Je vois que vous avez tout à fait compris. Comprenez donc maintenant que cet homme, Louis de Chassagnes, a, par moi, six années durant, souffert un martyre. Car lui n'avait pas cessé de m'aimer. Et je n'ai, moi, jamais voulu le revoir... jamais! — Par fidélité au mort; pour racheter la faute ancienne... vous ne comprenez plus? cela ne fait rien : j'avais bien vu, à bord du *Mezzar*, que vous ne pouviez pas comprendre, que vous ne comprendriez jamais... Peu importe. Rendez-vous seulement compte de ceci : que cet homme-là est le seul homme au monde avec qui *je ne peux pas* vous tromper. (Elle avait si durement appuyé sur ces quatre syllabes, *je ne peux pas*, que Bourron en eut un hoquet.) Votre honneur n'a donc rien à craindre. Mais cet homme que j'ai sacrifié, torturé, crucifié, a le droit aujourd'hui, le droit absolu, formidable, d'exiger que je vienne à son lit de mort. Vous, d'ailleurs, qui venez de recevoir de cet homme une aumône royale... parfaitement; l'aumône de ces oliviers qui vous tiennent tant au cœur... vous êtes le dernier être au monde qui pourriez vous y opposer... Alors, allez-vous-en, et laissez-moi passer.

C'est fini. J'ai tout dit. Et tout à l'heure, il sera trop tard.

Elle avait en effet tout dit. Mais lui, avait trop entendu. Et il demeurait immobile, les yeux énormes et le cœur bondissant. Une tempête tournoyait en lui. Humiliation, la plus brûlante; jalousie, la plus exaspérée; et fureur aussi, l'aveugle fureur des hommes forts et sanguins, habitués au succès, et qui se heurtent inopinément à quelque obstacle insoupçonné, infranchissable; tout cela se mêlait et se combinait pour affoler cette cervelle, saine à l'ordinaire, mais simple, et mal armée contre les grands chocs passionnels, qui la prenaient au dépourvu. Stupéfait, effaré, exaspéré, Bourron, dans le temps d'une minute, acheva de perdre tout sang-froid, toute mesure. Regardant d'ailleurs autour de lui, il avait vu Lanie, muette et pâle, qui, depuis le commencement de cette scène tragique, était là, et n'en avait rien perdu. Sa fille témoin de son désastre, ce fut pour Bourron le suprême coup de fouet; et il en fut cinglé jusqu'à l'âme. Comme fait un cheval fouaillé, il bondit, et hurla, au hasard :

— Non! jamais! j'aimerais mieux crever! crever trente fois! j'amerais mieux te tuer! et tuer celle-là! — il montrait Lanie. — Jamais, c'est dit, c'est juré, c'est fait! Je me fous de tout : mais je jure le sacré tonnerre de Dieu de nom de Dieu que tu n'iras pas là-bas, que tu ne bougeras pas d'ici, et que ni toi, ni elle, ni lui, ni personne ne se foutra jamais de moi, Bourron!

Sur quoi, à bout de souffle, il s'en alla. Il se sauva, plutôt. Et la porte derrière lui claqua comme un coup de feu. A cette détonation-là un autre bruit succéda, dans l'instant : la clé tournant dans la serrure. Bourron enfermait Christiane. Il l'enferma davantage. Car sa rage affolée ne se contenta pas d'une porte et d'une serrure : deux fois, trois fois,

quatre fois, Christiane, muette, et Lanie, effarée, entendirent se répéter le fracas d'une porte claquée, et le grincement d'une serrure brutalisée. Bourron fermait, verrouillait, bouclait, cadenassait la maison entière. A la fin, le coup sourd de la porte extérieure tonna. Et ce fut le silence. Il n'y eut plus, un peu plus tard, que le vrombissement de l'auto, — de la Roullot, tout à l'heure commandée par Lanie : Bourron partait dedans, Dieu savait pour où...

Une minute à peu près s'écoula. Lanie n'osait respirer. Christiane ne bougeait pas.

Soudain Christiane, très paisiblement, prit un parti, et vint à la loggia. Et Lanie, d'instinct, fit de même.

Christiane, ayant un instant songé, ouvrit large la baie de la loggia. L'avenue s'ouvrait en dessous, mais plus bas d'au moins sept mètres. Le saut, certes, était impossible. Angoissée, Lanie avançait déjà, les mains tendues...

Mais Christiane n'avait du tout l'intention de sauter. Elle regardait, sans plus. Et plutôt vers le haut que vers le bas. Quand elle eut regardé, elle rentra, toujours suivie, pas à pas, par Lanie. Et elle s'en fut alors tout droit vers un boudoir qui attenait au salon...

Un escalier, à peu près pareil à une échelle, tout crépi de chaux bleue, à la mode indigène, montait de ce boudoir à la terrasse de la maison...

Toute maison marocaine a sa terrasse. C'est-à-dire qu'au lieu d'un toit elle a pour couverture une plate-forme cimentée, établie en pente très douce, avec, pour l'écoulement des pluies, des rigoles, et, pour limites, de tout petits murs, les plus faciles à enjamber qui soient. — C'est sur ces terrasses que, chaque soir, au coucher du soleil, les femmes du Moghreb, à

peine voilées, montent, moins encore pour respirer l'adorable fraîcheur crépusculaire que pour bavarder entre soi, sur le ton le plus aigu, de terrasses à terrasses et de maisons à maisons. Ainsi toutes ces cages dorées que sont les harems du Maroc s'ouvrent joyeusement, sitôt le soleil près de l'horizon, pour permettre aux beaux oiseaux féminins, enfermés tout le jour, de pépier et de chanter librement, jusqu'à ce que la nuit ait tout à fait remplacé le jour, — sur Fez, sur Marrakech, sur Meknès, sur Rabat-de-la-Conquête, et sur Casablanca aussi...

Il n'était pas encore cette heure-là. Le soleil était encore haut dans le ciel, et toutes les terrasses désertes. Christiane, arrivant sur la sienne, y fut seule, avec Lanie.

Très peu lui importait d'ailleurs, au demeurant. Elle ne s'attarda pas à contempler le paysage, encore que, vu de cette hauteur-là, il fût sans mentir admirable : le quartier de Merz Sultan domine Casablanca entier; et, de la terrasse Bourron, laquelle dominait elle-même tout Merz Sultan, on apercevait d'abord la ville entière, avec son triple rang de boulevards, ses huit grandes avenues, son parc, limité par ces voies triomphales qui, mieux nommées que bien d'autres, s'appellent Guynemer, Gouraud, d'Amade... Au delà, c'était la place Lyautey, large de six hectares. Puis, entourée de boulevards encore, — boulevard des Zouaves, boulevard des Tirailleurs, boulevard des Coloniaux, boulevard de toutes les Gloires, — la ville arabe, intacte; magnifique preuve de notre civilisation vraie, de notre équité, de notre tolérance. Enfin, vers l'horizon, le port, avec ses darses, ses bassins, ses jetées, qui s'étirent jusqu'à quatre, jusqu'à cinq mille mètres de Merz Sultan... Et, plus loin, la mer...

Non, Christiane ne contempla rien. Elle ne s'ar-

rêta même pas. Elle traversa toute la terrasse, en diagonale. Un mur médian se dressait en travers. Elle enjamba le mur...

Au bout, la maison s'adossait à une aile, — les communs, — moins élevée d'un étage. — Christiane enjamba encore. — Lanie jeta un cri, s'élança, — et se rassura. Le saut n'était que de deux mètres et demi, à peu près. Christiane, souple autant que robuste, s'était « reçue » à merveille, et traversait déjà, intacte, la terrasse inférieure. Aux communs, comme par un fait exprès, s'adossait le garage; et, plus loin que le garage, il y avait une soupente, qui abritait les outils du jardinier...

Deux minutes plus tard Lanie, toujours accoudée à l'angle de la plus haute terrasse, voyait Christiane dans le jardin. La porte de service était ouverte : Bourron n'y avait pas songé... qui songe à tout?

Dans l'avenue, Christiane hésita. Mais deux secondes seulement. Un bruit de moteur naissait du silence. Une auto vint, vide, et qui allait au ralenti. Le chauffeur était noir...

Christiane reconnut Kaddour. — Kaddour, le chauffeur de M. de Tolly, inspecteur général des Travaux et Palais. Kaddour, le buveur de veaux... Christiane, tout de suite, arrêta Kaddour :

— Vous êtes bien à M. de Tolly?

Kaddour, qui avait toutes les mémoires utiles, reconnut madame Bourron.

— Oui, madame, — dit-il : — pour vous servir.

— Je n'ai pas mon auto, et il faut que j'aille à Rabat, tout de suite.

Kaddour, impassible, mais curieux, scruta d'un regard vif celle qui parlait ainsi.

Mais il n'hésita pas le temps d'un clin d'œil :

— M. de Tolly est à Rabat, madame. Moi, je suis

venu hier à Casa pour des commissions. Et c'est fini. Ça fait que j'allais retourner à Rabat. Madame peut donc voir qu'elle ne dérange rien. Et je lui certifie respectueusement que M. l'inspecteur général sera très content de lui avoir été utile ou agréable. Si madame veut donc monter...

V

A la porte de l'hôpital, le Maréchal, près de remonter en voiture, se retourna vers le médecin-chef, qui l'avait comme juste accompagné jusqu'au marchepied, et s'inclinait bas, pour prendre congé :

— Pauvre Chassagnes ! — prononça l'Africain, ému tout de bon, comme il avait toujours été, comme il fut toujours, chaque fois qu'un de ses collaborateurs succomba à la rude, à la surhumaine tâche... — pauvre Chassagnes !... Vous me dites, docteur, qu'il n'y a plus d'espoir, — ou très peu?...

— Moins que très peu, monsieur le Maréchal... Ah! si ce malheureux avait été sage... s'il ne s'était pas appliqué cette étape de quatre cents kilomètres, partie à cheval, partie en auto... parbleu! j'en aurais répondu : les blessures n'étaient nullement mortelles, à l'origine, j'entends... Mais, dame! il s'est entêté... il a voulu faire le malin... il est parti de là-bas, où il était bien... il a voulu venir ici, où vous étiez...

L'Africain, brusque, et ses durs sourcils gris soudain froncés, interrompait :

— S'il vous plaît, docteur! vous errez. Il n'a pas voulu faire le malin : il a voulu faire son devoir; et il l'a fait. Il n'a pas voulu venir ici, où j'étais : il a

voulu venir ici, où j'avais besoin, moi, qu'il vînt; et il y est venu. Il n'a pas pensé à soi, comme vous avez l'air de le croire : il a pensé à moi, et à vous, et à nous tous. De tout ça, docteur, je lui suis beaucoup plus reconnaissant que vous n'imaginerez jamais. Voilà. Maintenant, je ne suis pas médecin, c'est vous qui l'êtes. C'est donc à vous, pas à moi, de sauver ce fier Français, qui, comme vous avez si bien dit, s'est entêté à mourir pour la France. Faites ce qu'il faut ! Et je me souviendrai de votre succès, — ou de votre échec, naturellement. — Compris ? Bonsoir, docteur. — Au fait, vous avez ici Letmar, le chirurgien mobilisé ? le grand, grand couteau? Priez-le donc de couper Chassagnes. Ça me rendra service... et à vous aussi : car, si j'étais vous, je donnerais ma main droite pour la vie d'un Chassagnes !... Moi, au fait, je donnerais volontiers mes deux mains !...

Ayant dit, dans toute la chaude sincérité de sa grande âme, il disparut, emporté par la puissante voiture qui, mainte et mainte fois, fut son meilleur cabinet de travail, au cours de ses innombrables randonnées, d'un bout à l'autre de l'empire. — Il disparut, s'en allant vers d'autres besognes, multiples et infinies, — à sa mesure...

Letmar, le chirurgien, tout enveloppé de toile blanche, telle une momie sous ses bandelettes, était maintenant devant Chassagnes, fiévreux et exsangue, sur son lit d'hôpital, un charmant lit, neigeux...

L'hôpital de Rabat, sis au bord de la mer, à quelque deux mille mètres au sud de la vieille cité, est un séjour tout souriant. La bâtisse est bien établie, l'air alentour salubre. Ceux-là qui viennent s'y réfugier, plus ou moins mal en point, n'ont du tout sujet de d'abord désespérer, comme font au contraire trop d'autres blessés ou malades, que leur

mauvaise chance a poussés vers d'autres hôpitaux, moins attrayants d'apparence, et moins intelligemment construits et pourvus...

Ce n'est pas à cet hôpital de Rabat qu'un infirmier dirait jamais le mot pittoresque qu'il me fut donné d'entendre, l'an de grâce 1914, quelque part entre Dunkerque et Perpignan :

Un blessé, au réveil, avait eu l'imprudence de questionner cet infirmier, familièrement :

— Eh bien? quoi de neuf, ici, depuis hier?

— Rien, autant dire, allez !

— Point de mort, donc?

— Ah! si fait! cinq morts, cette nuit... Mais ça, ça n'est point du nèuf, probable! *Pourquoi donc qu'on serait à l'hôpital, si pas pour mourir?*

Non, cela n'aurait pas été dit dans cet hôpital de Rabat, si gracieusement et si fièrement planté, face à l'Atlantique déferlant sans merci ni trêve...

Cependant Letmar, le chirurgien, en vérité très grand couteau, et fort honnête homme, parlait à Chassagnes près d'être opéré :

— Cher camarade, — disait-il, — vous savez ce dont il s'agit?... l'intervention s'impose, tout de suite... et c'est délicat... Oh! ça peut très bien tourner, je m'empresse de vous le dire...

—Ou très mal, — fit Chassagnes. — Je sais.

Il parlait avec effort, par mots brefs et comme éjectés.

— Alors, — reprit le chirurgien, qui hésitait visiblement, — alors?...

— Alors allez-y. Je m'en rapporte à vous. Vous allez m'endormir ?

— Bien entendu ! N'ayez aucune appréhension : vous ne souffrirez absolument pas. Ça, je m'y engage! Avez-vous une préférence, au fait?

— Heu ?

— Oui : éther, chlorure d'éthyle?...

— Oh! peuh...

Il regardait vers la porte, obstinément. Letmar, soucieux, le considéra :

— Vous attendez quelque chose?... ou quelqu'un?...

— Quelqu'un, oui...

Et cette fois, sur les lèvres de Chassagnes, Letmar vit passer l'ombre d'un sourire. Et la bouche blême en parut soudain beaucoup plus triste...

Chassagnes, cependant, achevait :

— Quelqu'un à qui j'ai fait tenir un billet, tout à l'heure, en passant par Casablanca... Secret professionnel, n'est-ce pas, docteur?... Une femme...

— Oh! soyez absolument tranquille : secret d'honneur, vous avez ma parole!

— Bon! merci... Et, alors, je compte sur vous pour faire tomber les consignes, s'il y en a...

— Certes!

— Que la personne en question puisse entrer sans obstacle... dès qu'elle viendra... si elle vient...

— Entendu!

— Vous comprenez, n'est-ce pas? il s'agit de quelqu'un qui m'aidera, le cas échant, à mieux finir...

— Chut! chut! il ne s'agit pas de cela, que diable!

— Comme vous voudrez...

Derechef, il regardait vers la porte. Letmar toussa par deux fois. Puis :

— A présent, — dit-il, hésitant un peu, — si vous voulez bien?...

— Ah? — fit l'autre, très calme : — c'est le moment?

— Mon Dieu, — fit le chirurgien, — oui! Vous êtes un beau soldat, monsieur de Chassagnes! je n'ai donc eu garde de vous cacher la vérité... L'intervention s'impose, immédiate : c'est-à-dire même que, si j'avais eu le bonheur d'être avec vous, là-bas, au Dadès, il y a trois jours, vous ne m'auriez pas donné la moindre inquiétude...

— Je sais, — répéta Chassagnes. — Que voulez-vous ? J'avais des choses à dire au Maréchal. Elles sont dites. Maintenant je suis à vous. Et, s'il est trop tard, tant pis ! Donc, c'est le moment? soit !

Letmar hésita encore :

— Mais... cette dame, que vous attendez ?...

— Elle est là ?

Chassagnes avait sursauté.

— Non, non ! — fit le chirurgien, précipitamment : — elle n'y est pas encore : on m'aurait déjà prévenu, si elle y était... Mais quand elle y sera ?...

— Eh bien ? — fit Chassagnes : — vous la ferez tout de suite entrer... puisque c'est convenu ?...

Il n'avait pas compris encore. Mais, soudain, il pénétra le regard du chirurgien, et sourit pour la troisième fois :

— Ah! oui... Quand elle y sera, si... si je n'y étais plus, moi ?... Bon, bon ! — Ce serait alors bien fâcheux, mon cher docteur ! et voilà tout. — Non, rien à dire, rien à faire dire : la dame sait déjà, sait tout. — Et, maintenant, quand vous voudrez !

Le chariot entra dans l'instant. Les infirmiers y étendirent Chassagnes, ses deux jambes préalablement enfoncées, comme de règle, dans deux longues bottes de flanelle aseptisée, qu'on lia à hauteur de l'aine... Et ce fut le bref voyage jusqu'à la salle d'opérations. Le chariot s'arrêta au seuil, comme de règle encore. Par la porte ouverte, Chassagnes, qui regardait, calme autant que sous le feu des dissidents, entrevit la table chirurgicale, éclatante de nickel. Un jour cru tombait des fenêtres sans rideaux...

Un des aides vint, l'appareil d'Ombredanne en main :

— Mon commandant, vous permettez ?

— Faites.

Le cornet bordé de caoutchouc s'appliqua au visage. Letmar, tout proche, crut entendre Chassagnes prononcer encore un mot, — un nom...

— Respirez bien large, — conseillait l'aide.

Chassagnes, respirant bien large, ferma les yeux. Et dans le temps d'un éclair, mille visions défilèrent sous ses paupières closes. Mille visions, qui lui retracèrent toute sa vie, miraculeusement. — Ainsi voient ceux qui vont cesser de voir. — Après, ce furent des cloches, qui sonnèrent à ses oreilles, gravement, définitivement...

Dans cette même minute, Christiane Bourron, menée par le chauffeur noir Kaddour, passait en quatrième vitesse l'oued Cherrat, à dix lieues tout juste de Rabat-la-Victorieuse...

VI

... Et là-bas, cependant, — plus loin de Rabat encore : à Casablanca, faubourg de Merz Sultan, — dans le salon toujours fermé à clé d'où s'était, une heure plus tôt, évadée Christiane, Lanie, seule maintenant, achevait d'écrire une lettre...

Cette lettre-ci :

Père,

Vous n'avez jamais été méchant pour moi, et je vais être méchante pour vous. Mais c'est qu'il le faut. Pardonnez-moi donc, et oubliez-moi...

Je ne vous reproche rien, père. Rien du tout. Au contraire. Même jadis... à Bab el Oued, à Oran, à Tanger... j'ai bien compris que partout vous faisiez pour moi de votre mieux. Tenez, un de mes plus vieux souvenirs, c'est cette paire de souliers mordorés, que vous m'avez apportée, vous-même, le matin de ma première communion... Je vous ai dit merci bien des fois, pour ces petits souliers-là.. il faut que je vous dise merci encore! — C'est drôle, voyez-vous : si quelque chose pouvait encore me faire hésiter, ce serait sûrement ce vieux souvenir... Mais hésiter, je ne peux plus ; je n'ai même plus le droit : Christiane est partie tout à l'heure, — partie de chez vous, pour ne plus revenir ; elle ne l'a pas dit,

mais je l'ai bien compris; — et alors, moi, je vais partir aussi, et je ne reviendrai plus. Il faut que je parte, père! il faut! Je voudrais bien rester, mais je ne peux pas.

Je ne peux pas. Christiane n'a pas pu. Elle est partie parce que vous avez été abominable pour elle. Oh! je sais bien que vous ne vous êtes pas rendu compte... Mais vous avez été atroce. Elle est donc partie, naturellement. Et moi, je pars parce qu'elle est partie. Vivre sans elle, ici, après y avoir vécu avec elle, non. Je voudrais bien, je ne peux pas.

Et ne me dites pas que vous êtes riche, et qu'avec vous j'aurais été riche aussi. Le luxe, ce n'est pas suffisant, allez! Avec Christiane, je sais très bien que je serai pauvre. Mais on peut être pauvre et heureuse. Et puis...

Et puis, voilà. Je n'ai rien d'autre à vous dire. Adieu, père. Je vous embrasse pour la dernière fois. Oubliez-moi. — Comme si vous n'aviez jamais eu de fille...

Ayant écrit et relu, Lanie signa, cacheta, mit l'adresse...

Et puis, tout paisiblement, ayant pour tout bagage pris sur les coussins de la loggia le sac à fermoir d'écaille que Christiane y avait laissé, Lanie, remontant l'escalier de la terrasse, quitta la maison comme Christiane l'avait quittée : par le même chemin...

VII

Penchée tout en avant, dans sa soif d'arriver, Christiane forçait les muscles de ses yeux, pour voir plus loin, et deviner le but. Soudain, elle tressaillit, des ongles aux cheveux : Kaddour, tournant la tête vers sa voyageuse, allongeait l'index en avant, vers la gauche :

— Là-bas, — dit-il. — Madame voit?

Elle regarda ardemment :

— L'hôpital ?

Kaddour inclinait la tête :

— L'hôpital, madame, oui. Cinq petites minutes encore.

Elle regarda l'heure à son poignet, et s'efforça de calculer... La montre du bracelet disait cinq heures vingt. Le mokhazni avait bien apporté la lettre à trois heures au plus... Mais ensuite Bourron était venu...

Certes, la Banclat de M. de Tolly allait vite. Certes, le chauffeur Kaddour, hâté, avait mené à tombeau ouvert. N'importe. Le temps perdu n'était pas rattrapé...

Et Christiane, mordant sa lèvre saignante, songea, le cœur dans un étau :

— C'est à cinq heures moins vingt que j'aurais dû arriver... que j'aurais *pu* arriver...

Il faisait admirablement beau. A perte de vue, sous le ciel de six heures, déjà rouge et bleu, éblouissant, la terre n'était qu'un immense tapis de fleurs, de fleurs rouges, jaunes, violettes, orangées, blanches et bleues ; — un divin tapis, qui éblouissait comme le ciel. Tout le printemps du Moghreb, le plus radieux peut-être de tous les printemps terrestres, jaillissait du sol par vagues odorantes, et s'y répandait en nappes triomphales.

La Banclat, précipitant encore sa course, prenait les derniers tournants sur deux roues, sans couper l'allumage...

Or, dans la cour d'entrée de l'hôpital, deux hommes, soucieux, allaient et venaient. — Et c'étaient le médecin-chef, en tenue, son képi cinq fois galonné sur la tête, et Letmar, le grand couteau, tête nue, bras nus, et sa longue blouse blanche encore serrée autour de sa taille.

Celui-là, le front bas, les sourcils froncés et les yeux vers la terre, interrogeait celui-ci âprement :

— Enfin dites-moi ! comment est-ce arrivé ? Sous l'éther ? sans qu'il ait repris connaissance ? C'est tout de même exceptionnel, et énorme !... Le Maréchal, bon dieu ! pensez au Maréchal... nous voilà jolis !... Et vous m'affirmez qu'on ne peut rien reprocher à personne ?

Letmar, sec et précis, — méprisant un peu, — répliquait, comme on riposte :

— Pardon, pardon !... On peut tout lui reprocher, à lui, — au mort ! — Mais rien qu'à lui ! — Je vous en prie ! on ne fait pas cent lieues, dans des conditions impossibles, avec trois balles dans le ventre... même quand Dieu le Père a bien voulu décréter que l'intestin ne serait qu'effleuré. — Une trotte pareille, du Dadès à Rabat, — c'était chercher la mort. Qui cherche trouve. — Notez qu'il y avait encore des

chances à la rigueur, avec du protoxyde au lieu d'éther... Mais vous n'avez pas de protoxyde, hein? — Ce n'est pas un reproche, naturellement. — Mais pensez à ce pauvre bonhomme, qui s'empile d'abord cinq ans d'Atlas... vous voyez d'ici sa vésicule biliaire? il nous arrive presque sans pouls... une tension artérielle dont je ne parle pas : le Pachon ne donnait rien!... un état effarant... J'ai essayé de le remonter, avant : rien. — Je l'ai opéré sans plus attendre, parce que je voyais bien que chaque minute perdue était une minute... heu... perdue... tout de bon! L'incision de la peau n'a pas saigné! Là-dessus, le choc opératoire, — le choc de l'éther... Pan! — Ça ne fait rien, c'est dommage : un chic type, ce Chassagnes... Et ce qu'il a fait, c'était pour le pays : il fallait réellement qu'il vît le Maréchal, il l'a vu... Et il se rendait admirablement compte des conséquences... je veux dire de la conséquence... Moi, j'appelle ça du courage...

Or, comme il achevait, ses cils battirent brusquement sur ses yeux, et sa voix s'étrangla. Étonné, le médecin-chef releva la tête, et suivit du regard le regard de l'autre. Alors il vit une femme qui, dans l'instant, passait le seuil de l'hôpital...

... Christiane...

Elle vint, tout droit. Et un mystérieux instinct l'adressa ici, plutôt que là. Peut-être avait-elle vu la blouse blanche, peut-être avait-elle remarqué les trois gouttes rouges qui la maculaient... trois toutes petites taches, — terribles. Si pâle qu'elle fût déjà, elle pâlit encore, avant de réussir à articuler, très lentement, assez bas :

— Docteur, s'il vous plaît, le commandant de Chassagnes?

Elle dit. Et eux se jetèrent, l'un à l'autre, un coup d'œil, à la dérobée.

Rien qu'un coup d'œil. Elle comprit, tout de suite :

— Ah! — fit-elle, respirant très fort : — ah!... déjà?...

Ils s'étaient avancés l'un et l'autre vers elle, prêts à la soutenir, si besoin était. Mais elle ne défaillit point. Un frisson l'avait seulement parcourue toute. Et elle avait vacillé, mais à peine le temps d'une seconde. Elle dit alors, toujours de sa même voix, lente et basse :

— Je puis le voir, n'est-ce pas?

Le médecin-chef hésitait. Mais Letmar inclina la tête :

— Vous le pouvez, madame. Je m'étais moi-même engagé, envers le commandant de Chassagnes, à vous introduire auprès de lui, tout de suite...

Il avala sa salive, avant d'achever :

— Tout de suite, même au cas... qui est arrivé...

Elle le scruta, profondément :

— Il n'a rien dit?... pour moi?...

Letmar, alors, se souvint des dernières paroles du mort. Et il les répéta, mot pour mot :

— Madame, il a simplement dit que vous saviez, que vous saviez tout...

Elle leva un peu la main, comme fait un escrimeur touché, qui accuse le coup...

Et il la précéda vers la salle mortuaire.

VIII

Quand elle ressortit, elle ne pleurait pas. Pensive et muette, elle s'en fut, au hasard.

A la porte, Kaddour attendait, guettait. Il la vit passer. Elle, marchant droit devant soi, ne le vit pas. Lui comprit, ne dit mot, continua de guetter. Elle avait pris par le bord de la mer, à gauche de la route. L'Océan déferlait. L'embrun, parfois, la poudrait de sel. Lui remonta dans son baquet, mit en marche, et suivit, par la route, au ralenti, discrètement...

... Prêt à intervenir, si...

Dame! il était un Ouoloff, né, comme tous ceux de sa noble race, sur les rives du grand Sénégal, parmi ces baobabs prodigieux, à l'ombre desquels le sable devient fertile autant que nos terreaux de France. Aucune servitude, jamais, n'avait abâtardi son sang rouge, sang d'hommes libres. — Il y a un abîme entre les nègres d'Amérique, fils d'esclaves, petits-fils d'esclaves, arrière-petits-fils d'esclaves, race avilie, viciée, abîmée, race que l'esclavage a dégoûtée pour jamais du travail, race qu'aucun affranchissement, jamais, n'affranchira tout de bon, et nos nègres africains, nos nègres à nous, nos nègres de France: nos

Ouoloffs, nos Bambaras, nos Toucouleurs ; races primitives, celles-là, soit! races barbares encore, peut-être! mais races énergiques, ardentes, héroïques ; et capables d'un maximum indéfini de civilisation. — Sur les rades antillaises, les nègres d'Amérique raillent niaisement les matelots blancs, quand ceux-ci travaillent sous le dur soleil : « Nous, hommes libres! — crient les nègres d'Amérique; — pas travailler, jamais! » — Au lieu qu'à Verdun, Ouoloffs, Toucouleurs, Bambaras travaillaient toujours, et splendidement, sous les rafales prussiennes, obus, torpilles et bombes pleuvant. — Kaddour, né libre, de parents libres; Kaddour, nègre africain, et civilisé dès sa petite enfance, depuis vingt ans que M. de Tolly l'avait ôté de ses baobabs et de son Sénégal, avait appris, outre écriture et calcul, le français, l'anglais, l'arabe, et quelques bribes d'allemand. Rien d'extraordinaire à ce qu'il eût, par surcroît, parfait en soi-même cet art, plus instinctif d'ailleurs que raffiné : l'art de lire dans le cœur d'une femme, et de prévoir ses gestes, et ses réactions, et ses impulsions, — d'après ses seuls regards, et l'arc de ses sourcils...

Entre l'hôpital et la ville, à Rabat, la distance n'est pas tout à fait d'une demi-lieue. La côte s'allonge, basse et sablonneuse, vers les grands remparts almohades; et un faubourg est là, qu'on nomme le quartier de l'Océan. Près des remparts, — en deçà et au delà, — des tombes musulmanes, très anciennes, et sans nombre, se pressent les unes contre les autres, tels les moutons d'un immense troupeau. — Petites pierres dressées vers le ciel, anonymes; petits tas de poussière, sous quoi dorment d'autres petits tas de poussière, pour l'éternité...

Parvenue à ces tombes, Christiane, pensive et muette, continuait d'avancer. Kaddour, lui, ayant tôt compris que rien d'immédiat n'était à craindre, et

que cette femme-ci ne méditait pas de se tuer, — pas tout de suite au moins, — Kaddour, tournant son volant vers d'autres horizons, avait déjà disparu...

Elle, Christiane, s'en allait toujours au hasard. Ses pas, maintenant, l'attardaient parmi les vieilles tombes. La muraille almohade l'avait arrêtée. Mais, presque sans s'en être aperçue, elle avait passé l'une des portes en ogive. Et c'était maintenant parmi les tombes *intra muros* qu'elle errait, avançant toujours. Devant elle, la kasba des Oudaïa commençait d'apparaître. Mais elle ne la reconnaissait point...

Elle se taisait toujours. Elle ne voyait rien... Elle ne voyait rien. Elle songeait, obstinément...

Que faire, désormais? — En vérité, rien ne lui apparaissait, qui fût possible...

Oh ! ce qui était impossible, d'abord, ce qui était le plus impossible, c'était que, cet homme-ci, Chassagnes, étant mort, elle rentrât jamais là-bas, dans la maison de l'autre, de Bourron. — Une fois déjà, n'est-ce pas? elle avait tout sacrifié, tout brisé, tout foulé aux pieds, par respect pour la mémoire d'un mort. Et jamais elle n'avait regretté. Le devoir est immuable. Ce qu'elle avait fait déjà, il fallait le refaire. Et voilà tout...

A quoi bon tant de mots, d'ailleurs? Rentrer à Casablanca, rentrer chez Bourron? elle n'aurait pas pu ! on l'aurait plutôt tuée, dix fois! et torturée, et déchirée... Y penser seulement, elle ne pouvait : dès qu'elle essayait, c'était, dans l'instant, la salle mortuaire de tout à l'heure qui reparaissait devant elle, — et le mort... le mort, jaune comme cire, avec, entre ses paupières mal closes, un regard formidable, et, sur ses dents mal cachées, un terrifiant sourire...

Ah! ah! cet homme qu'elle avait fait souffrir, tant et tant... cet homme qui, sur son lit de mort, l'avait suppliée de venir à lui, de venir une seule fois... Et elle n'était pas venue... Du moins, il ne l'avait pas vu venir, il n'avait pas su qu'elle venait... il était mort sans savoir. — Une horreur, une honte indicibles la secouaient toute, en remuant ces pensées-là. Elle avait mal, mal...

Retourner à Casablanca, désormais? Revoir Bourron, Bourron, qui avait osé la toucher de sa main, la saisir par le bras, la brutaliser?... Non. Non. Non. Non. Non...

Les tombes entourent la kasba des Oudaïa sur deux de ses trois faces. Christiane touchait maintenant au Souk el Ghzel. Elle ne le reconnut pas. Elle prit pourtant à main gauche, d'instinct, sans s'en rendre compte. Et elle entra dans la kasba, par la médersa. — Elle suivait ses empreintes anciennes, inconsciemment...

Bourron?...

Heu... Elle ne lui en voulait pas. Pas du tout! C'était plus grave : elle s'en voulait à soi-même, de s'être trompée sur le compte de cet homme. Il était ce qu'il était. Elle aurait dû voir, et comprendre. Faible énigme, que celle de cet homme, homme trop neuf!...

Mais alors elle s'arrêta net, et baissa la tête; et elle se sentit rougir, rougir au pourpre : — Elle aurait dû voir, et comprendre? elle aurait dû ne pas se tromper? Honte! elle ne s'était nullement trompée! elle avait vu, elle avait compris, — et elle s'était laissée aller tout de même, et prendre... séduire! séduire, oui! parce qu'elle était femme, parce qu'il était homme, et de la race, somme toute, des conquérants, des maîtres. Le maître, ensuite, s'était révélé brutal, grossier, et obtus. Soit! Maître tout

de même. — Honte ! Toute la responsabilité était sur elle, sur elle seule...

Elle voulut repartir soudain, impétueusement, — elle voulut courir : — un obstacle vert et bleu se dressa devant elle ; une muraille feuillue, touffue, et presque nocturne à force d'être obscure : la pergola du jardin de Tolly, la pergola du Jardin Bleu. Alors, Christiane s'arrêta, et d'autant plus net que quelqu'un, tout à coup, sortant de derrière les beaux piliers fleuris, l'appelait par son nom, et la saluait...

M. de Tolly, lui-même...

Sans doute Kaddour, — *deus ex machina*, — l'avait-il très à propos averti...

IX

Sur Casablanca, la nuit s'était abattue déjà, très noire, depuis quelque deux heures. Et Bourron, Amédée-Jules, n'avait pas encore regagné ses pénates. Tels les gens incertains d'être chez eux bien ou mal accueillis, il avait d'abord vaqué à tout ce qu'il s'était découvert d'affaires, les plus diverses, puis s'était attardé, plus que jamais au grand jamais, chez Maggie, — la Maggie qui tient le bar, bien connu, certes ! de la rue de l'Horloge... il avait là sablé force cocktails, trop, probablement. Enfin, il avait tout de même repris le chemin de Merz Sultan ; mais à pied... par la place de France, par le boulevard d'Amade, par l'avenue de Merz Sultan. La grosse Roullot suivait, au ralenti, le patron, lequel marchait soucieux et lourd, et ralentissait, au fur et à mesure que l'inexorable demeure se rapprochait, petit à petit...

Neuf heures avaient sonné, sûrement, quand au coin de l'avenue de Paris et de la rue de Namur (1),

(1) La France compte en Belgique trop d'amis sincères pour que l'auteur, ami lui-même, ami passionné de tout ce qui est belge, ne veuille pas dire ici à tous ceux qui l'ignoreraient que le quartier de Merz Sultan, à Casablanca, compte non seulement

Bourron, levant le nez, s'immobilisa soudain. — Une voiture était là, stoppée au ras du trottoir. — Point la Roullot : la Roullot venait, d'ailleurs, derrière lui, le suivant pas à pas ; ni la Fortez... non : une Banclat... une Banclat toute pareille à la Banclat de Maurice de Tolly, à cette Banclat que pilotait le buveur de veaux, Kaddour...

Mais, d'ailleurs, si Bourron s'était immobilisé, au coin de la rue de Namur et de l'avenue de Paris, ce n'était pas tant à cause de cette Banclat insolite : il l'avait à peine vue. Il avait vu d'abord sa maison ; sa maison Bourron, vers laquelle il rentrait. Seulement, cette maison Bourron, toujours fort éclairée, à pareille heure... d'autant qu'elle eût dû attendre le maître et s'inquiéter de lui... cette maison, mystérieusement, apparaissait toute noire ; noire, de haut en bas ! On l'eût dite abandonnée. Et c'est cela même dont Bourron, tout d'un coup, eut le pressentiment, dans le temps qu'il s'arrêtait, malgré soi-même, au coin de l'avenue de Paris et de la rue de Namur...

Il s'était arrêté net. Il se précipita. Il ouvrit la porte de la grille, comme un char d'assaut l'eût enfoncée. Il se rua au perron, il envahit le vestibule. Il s'abattit sur les commutateurs, et l'électricité flamboya.

Personne au rez-de-chaussée. Plus haut, les portes, — ces portes qu'il avait naguère fermées, — l'arrêtèrent. Il faillit jeter bas la première. Mais les clefs

la rue de Namur, mais encore les rues d'Anvers, de Malines et de Liège. — Hommage de Lyautey l'Africain à l'héroïque amie de la France. Outre les quatre rues susnommées, le quartier de Merz Sultan ne comporte que les avenues de Paris et de Londres, et que les rues de Madrid, de Rome, de Gascogne, de Provence, du Languedoc et du Roussillon. — Sur douze parts, la France en ayant quatre, la Belgique en a reçu quatre aussi, le reste s'en allant à quatre capitales internationales.

étaient dans sa poche. Il passa, il courut, il escalada. Personne dans le fumoir. Personne dans le salon. Personne dans la loggia. Personne dans la chambre de Christiane. Et personne dans la chambre de Lanie...

Stupide, il n'imaginait plus. Il allait au hasard, lourdement...

Il alla jusqu'à une table, sur laquelle une lettre, à lui adressée, l'attendait...

... La lettre de Lanie.

Il la prit, la considéra, comme on considère le plus imprévu des aérolithes...

Et puis il se décida, décacheta, ouvrit, lut...

Quand il eut lu, il eut d'abord horriblement froid. — La température était pourtant torride. — Et, très longtemps, il demeura inerte, debout, la lettre aux doigts, et grelottant.

Puis il lâcha le papier, qui tomba. Et, sans le ramasser, il commença d'aller et de venir, telle une bête en cage, de la fenêtre à la porte et de la porte à la fenêtre.

Plus rien. — Ni femme, ni fille. — Courir après? à quoi bon! Celles qui veulent s'en aller s'en vont. — Rien à faire, rien à tenter. Plus rien.

Et c'est ainsi qu'une vie s'effondre, en quelques secondes. — Tout une vie.

Allant et venant, de son pas lourd, désormais très las, Bourron songeait...

Hier, tout pour lui, tout à lui : — la fortune, royale! les terrains, les blés, les usines, les journaux... et les oliviers, — les oliviers de l'Atlas! — et l'Atlas aussi, et le Maroc même! tout le Maroc, — son Maroc! — sa propriété, sans cesse plus vaste, sans cesse plus opulente... Lui-même, établi, marié, père,

— marié à la plus belle, à la plus brillante, et père de la plus jolie, de la plus recherchée ; — lui, le plus envié...

Aujourd'hui, rien. Plus rien. Un homme bafoué, vaincu, ridicule. — Il continuait d'être riche, évidemment. Mais pour qui? donc, pourquoi ? On n'est pas riche pour être riche. L'or est un moyen, pas un but. Or, le moyen restait, mais le but n'était plus. Alors? que faire?

Oui : quoi ?

— Rien.

Rien, strictement. Nulle issue.

Quitter Casablanca? tout lâcher, et s'enfuir soi-même, comme elles s'étaient enfuies? Mais pour aller où ? vers quelle autre vie? vers quelle autre terre? — Vers un recommencement? Allons donc! sottise et folie! On ne recommence pas à quarante-six ans. Trop tard...

Trop tard. C'était fini.

Fini...

Il s'était arrêté près d'un guéridon de moucharabieh, incrusté de nacre, à la mode arabe. Il s'y appuya, pesamment, et, trois fois, répéta les deux syllabes lugubres :

— Fini. Fini. Fini.

Puis, soudain, ouvrant un tiroir, il en tira un pistolet, — un gros Colt, — chargé, armé. Et il en vérifia les cartouches, attentivement, sans trembler. Il était brave. Il avait toujours été brave...

Déjà il empoignait l'arme, — quand, au vol, une main saisit sa main... une main longue et maigre, singulièrement prompte... En même temps une voix rompait le silence, et devançait la détonation qui n'éclata pas... une voix claire, narquoise, et tout de

même impérieuse ; une voix que jamais Bourron n'avait entendue sans d'abord courber l'échine, et sans tout de suite obtempérer...

Maurice de Tolly, inspecteur général des Travaux et Palais, ministre d'état de l'empire, parlait, le plus paisiblement du monde :

— Hello! master concessionnaire... ne jouez pas, dangereusement, avec ce Colt!... Je sais, je sais : il n'est pas chargé... Mais, justement : les accidents n'arrivent jamais qu'avec des armes « pas chargées » ! Donnez-moi cet ignoble objet, master!

Il confisqua le Colt, pour commencer, — comme un pion de collège confisque le couteau prohibé, comme une nourrice confisque la boîte d'allumettes. Puis il choisit un fauteuil, et s'y assit. Enfin, Bourron, continuant d'être debout devant lui, stupide, il l'interpella et le rappela à ses devoirs puérils et honnêtes :

— Master! donc, déjà, comme disent les boyards d'opéra-comique, — pauvres boyards! — je suis assis chez vous, et vous ne m'avez pas encore offert de ce vieux cher porto que vous avez, et qui est un nectar?

La cave à liqueurs était sur le guéridon de moucharabieh ; et Tolly ne l'ignorait pas. A telles enseignes qu'il l'indiqua du doigt à Bourron, qui semblait ne s'en plus souvenir.

— A votre santé, master! — reprit l'étrange personnage, dès qu'il eut vidé son verre. — A votre santé!... Au fait. vous avez peut-être un bilboquet, ici? Non? Regrettable! votre porto m'a remis en forme, j'aurais essayé de bon cœur un record... Mais ne vous excusez pas! je sais que vous n'êtes pas très sport... Et, ma foi! j'ai quitté tout à l'heure Rabat si brusquement que Kaddour lui-même... Kaddour, vous savez? mon buveur de veaux?... Kaddour a oublié de mettre un bilboquet dans la voiture... Car j'arrive de Rabat, master!...

Bourron écoutait, sans du tout comprendre. Tolly s'en avisa :

— Tiens, tiens, tiens ? — fit-il, s'étonnant : — master, votre police est pitoyable ! Tout de bon, vous ne savez pas que madame et que mademoiselle Bourron ?...

Il s'était interrompu savamment, et souriait du coin de la bouche. Bourron sauta :

— Elles sont à Rabat ?...

— Ah ça ? — fit Tolly, goguenard, — où diantre auriez-vous bien voulu qu'elles fussent, sauf là ?... Master, votre logique est comme votre police ! — Voyons ! feu M. de Chassagnes, — Dieu ait son âme ! — feu M. de Chassagnes est mort à Rabat, n'est-ce pas ? alors ?

Le tête de côté, il allumait une cigarette, et contemplait le malheureux homme ; — très ironiquement ; très sympathiquement aussi. Et, soudain, la sympathie prit le dessus :

— Master, master, master ! — dit-il, la voix adoucie : — pour l'amour d'Allah, d'Allah el Kérim, d'Allah el Hakim (1), seyez-vous et recouvrez vos esprits !... Oui, votre Christiane est à Rabat, saine et sauve ; oui, votre Lanie y est aussi, saine et sauve de même. J'ajoute qu'elles sont chez moi, l'une et l'autre, car je les y ai recueillies, l'une après l'autre... (Vous devez, soit dit entre parenthèses, une assez fière chandelle au buveur de veaux ! Passons...) J'ajoute, enfin, que personne ne connait rien de l'aventure, sauf quelques *toubibs*, condamnés au secret professionnel à perpétuité. — Là ! vous en savez autant que moi, ou presque. Ah !... je vous vois revenu définitivement au bon sens ?... Bon ! je vous restitue votre Colt.

Il fit comme il avait dit.

(1) Dieu le Miséricordieux, Dieu le Guérisseur.

De blême, Bouurron, petit à petit, tournait au cramoisi le plus foncé.

Le flacon de porto était toujours là. Et le verre de Tolly était vide. Bourron remplit ce verre à déborder, et but d'un trait, sous l'œil gouailleur de son hôte. Après quoi, respirant de toutes ses forces, il fit :

— Ouf!

Puis, passant, selon sa nature, et d'un seul coup, du noir au blanc, du désespoir à la pleine confiance :

— Tout va bien!

Il chantait même déjà son *Te Deum :*

— Bon sang de sort! de vous, rien ne m'étonne plus à présent! Monsieur de Tolly, ah!... les miracles et vous, ça se fréquente, décidément!... Et alors? vous me la ramenez demain? je veux dire : vous me les ramenez...

— Eh là! eh là! — cria Tolly, les deux mains vers le ciel.

Il en avait écarquillé les yeux. C'est qu'aussi ce diable de Bourron exagérait. Trop est trop, même en matière d'optimisme.

Et Tolly, coupant au plus court, se hâta d'achever, et de tout dire :

— Non, master!... Vous n'êtes « pas droit », comme on dit outre-Manche... Je ne vous ramènerai personne, ni demain, ni plus tard... Car voici où en sont exactement vos affaires, ni si bonnes, ni si mauvaises que vous avez cru tour à tour. Personne, d'abord, n'y a mis le nez, comme je vous ai déjà dit; et vous n'avez nul scandale à craindre... Mais ensuite, et de ceci j'ai peur qu'il ne vous faille prendre votre parti, madame Bourron m'a tout à l'heure exposé sa résolution absolue de ne *jamais* réintégrer le domicile conjugal, attendu qu'elle estime... mon Dieu! non tout à fait à tort?... y avoir subi diverses injures graves... voire divers sévices... et voilà pour elle. Quant à mademoiselle Bourron, il est bien entendu

que vous conservez sur sa destinée toute votre puissance paternelle, s'il vous plaît d'en user, contre votre intérêt... mais, tout de même, mademoiselle Bourron, dès l'instant que sa belle-mère vous quitte, proclame que son désir le plus cher est de désobéir à la nature ; autrement dit de vous quitter, vous, son père, et de suivre madame Bourron, quoique celle-ci ne lui soit rien... Master, master concessionnaire !... *cheer up!* je vous vois soudain abattu : il ne faut absolument pas !... Ceci n'est rien, — que la vie ! que la vie la plus quotidienne !...

Mais Bourron, effondré de plus belle, n'écoutait plus, n'entendait plus...

X

A la longue, pourtant, Bourron, avait relevé la tête. Et il écoutait maintenant. Et il entendait. M. de Tolly, tenace, parlait encore. Et ses paroles, peu à peu, secouaient Bourron, le tiraient de sa stupeur, le cinglaient au vif, le fouaillaient... car elles dardaient, ces paroles, de mordantes et déchirantes vérités !... jusqu'à mordre enfin plus profond que la chair : les moelles, le cerveau, l'âme. Alors, Bourron, à force de souffrir, avait compris.

Or, M. de Tolly en était à sa péroraison. Et cette péroraison, pompeuse, mais sincère, commençait d'ébranler Bourron :

— Master, mon ami ! — adjurait l'inspecteur ministre ; — en toute cette aventure la faute incombe à moi, plus qu'à vous. Vous êtes l'homme de Casablanca, oui-da ! le grand homme, le surhomme, le tout-puissant seigneur... Vous êtes le vrai grand-duc de l'Atlas, puisque l'autre grand-duc, l'ancien, le Saadi, vous a cédé ses oliviers... Vous êtes mieux que cela : vous êtes le sorcier qui a séduit le Saadi !... oui : le Saadi, sorcier lui-même, et que personne jamais n'avait pu séduire !... Moi qui vous parle, je n'y ai rien compris, parole d'honneur ! Bien mieux

encore : vous êtes le sorcier qui, il y a sept mois, à bord du *Mezzar*, a séduit Christiane elle-même... et le Saadi, auprès de Christiane, pèse comme fétu... Là ! master, avouez-le : je vous ai fait votre part ? Des hommes tels que vous, il ne s'en remue pas à la pelle ! Tout de même, vous ne vous appelez que Bourron, Amédée-Jules... et, si vous avez à peu près connu monsieur votre père, vos parchemins généalogiques ne doivent pas remonter beaucoup plus haut que cette connaissance ?... Or, pour faire un grand homme, il ne faut que du sang, des muscles, du courage, et un cerveau ; un cerveau surtout. Mais pour faire ce que les Anglais nomment un gentleman, — il faut, en sus, trente-six ans de collège... je veux dire trente-six ans d'éducation... eh ! oui : à répartir comme suit : douze ans au gentleman ; douze ans à son père ; douze ans à son grand-père. Triste, mais vrai ! Ces trente-six années-là sont ce qu'un excellent romancier français nomma, par abréviation, *l'étape*... Allons, allons, master !... je vois que vous commencez à comprendre...

Le pauvre surhomme, en effet, finissait par avoir compris.

... Et il regardait, non sans une poignante envie, son interlocuteur ; ce Tolly, fils, petit-fils, arrière-petit-fils, lui, de gens dont les plus lointains ancêtres pouvaient tous justifier des susdites trente-six années qui font un gentleman. — Tolly, cependant, dédaigneux de cette lignée, la sienne, — encore que l'Histoire de France l'eût mainte et mainte fois nommée, parmi ses fastes, — poursuivait la conclusion de son discours ; mais, désormais, sans nulle emphase ; et plutôt du ton goguenard et hâtif dont, en classe de mathématiques préparatoires, les pions repétiteurs bâclent la démonstration d'un quelconque pont-aux-ânes :

— Cher, excellent, honorable master! A quoi bon vous humilier de précisions toutes superflues?... Vous avez un cœur d'or, un cerveau d'acier, et le reste à l'avenant. Mais vous n'avez pas trente-six ans de collège. Vous serez donc un demi-dieu ; la chose est possible. Mais un gentleman, non; la chose ne l'est pas. Or, les femmes, bétail illogique et saugrenu, n'aiment que les gentlemen. Les femmes donc ne vous aimeront pas. Jamais. — Et voici ma faute, ma très grande faute, cette faute qui incombe à moi, rien qu'à moi : cher infortuné master, je savais d'avance que vous ne pouviez pas être aimé, — je veux dire d'une Christiane!... Je le savais, master! et, néanmoins, je vous ai laissé l'épouser... pis que cela : je vous ai conseillé ce mariage; je vous y ai poussé, précipité... Cela est sans excuse. Et je ne puis aujourd'hui que vous demander pardon!

Loyal, Bourron protesta :

— Pardon de rien! — affirma-t-il : — vous m'aviez prévenu; vous m'aviez prévenu tant qu'on peut prévenir! Et puis, voyons : qu'elle ne m'aimerait pas, Christiane, vous pensez d'abord que je le savais!

— Vous le saviez; mais vous n'y croyiez pas, — objecta Tolly, philosophe impitoyable.

Mais, comme, ayant dit cela, il ne disait plus rien, Bourron, secouant ses deux épaules, reprit l'offensive, à l'improviste :

— Tout de même, bon sang de sort! le collège, c'est le collège... et les femmes ce sont les femmes... Je ne discute pas, notez bien!... Il faut que vous ayez raison, il faut que j'aie tort : puisqu'elle est partie!... Mais je voudrais un peu comprendre, à la fin des fins!... Tout à l'heure, vous m'avez dit que j'avais tout, sauf ce qu'il me manquait... Il me manque quoi ?... Montrez voir une de ces choses qui me manquent?... une de ces choses qu'on n'apprend qu'en trente-six ans?...

Tolly, son regard au fond des yeux de Bourron, pencha la tête de côté !

— Tout de suite ! — dit-il, consentant ; et sa voix traîna, négligente : — tenez, la première venue... Vous avez eu soif tantôt ; je venais de boire ; il n'y avait qu'un verre, le mien ; vous avez bu dedans... vous n'avez pas pris garde : vous étiez trop ému. Il ne faut jamais être trop ému. Voilà.

— Ah ? — fit Bourron, sans comprendre.

— Oui, — fit Tolly, sans expliquer.

Mais il ajouta, sur le champ, et d'une voix tout autre, qui claironna :

— *Humbug!* cher master ! — Bêtise, sottise, bagatelle ! Jetez tout cela par-dessus bord. Et souvenez-vous qu'il y a mieux au monde qu'un homme né ! beaucoup mieux !...

— Ah ? — répéta Bourron : — et... quoi donc ?...

— Ceci même, que vous êtes ! — proclama Tolly, saluant : — un ancêtre d'homme né. Cher master, pareillement, au temps jadis, ces beaux maréchaux de l'Empereur Premier, dont retentissent nos annales, n'étaient pas des godelureaux, tels que leurs petits-fils, un siècle après, sont devenus. Et, pareillement, leurs belles maréchales ne les aimaient pas comme ils eussent souhaité d'être aimés... Mais ils étaient des ancêtres de godelureaux. Et l'un d'eux, le duc de Dantzig, si j'ai bonne mémoire, s'en vanta certain jour, très orgueilleusement...

« Hop ! hop ! master...

Tolly, debout, venait d'abattre ses deux mains sur les deux épaules de Bourron. Et Bourron, docile, galvanisé peut-être, écoutait, près d'obéir.

— Hop ! vieil ami, — disait Tolly, profondément : — assez de fariboles ! Ecoutez, et entendez :

« Je me suis trompé, quand j'ai fait votre mariage. Trompé du tout au tout. Je vous ai déjà demandé

pardon; je vous demande pardon encore,.. Moi-même je ne comprends pas ma folie d'alors! une femme comme elle, un homme comme vous, — c'était l'impossibilité. Elle avait trop d'aïeux, vous trop peu. Elle trop ancienne, vous trop nouveau, c'était la carpe et le lapin... Excusez-moi : je plaisante, et n'en ai pas envie... Au premier grain, votre barque a chaviré. Tant pis. N'essayons pas de relever la barque : le deuxième naufrage serait pire que le premier... Et j'ai déjà dû, tout à l'heure, confisquer votre pistolet.

« Passez bravement outre, vieux camarade! Vous avez encore toute une vie devant vous, une belle!

« Ah! je sais!... il faut liquider le passé!... et ça vous fait gros cœur... Mais, voyons un peu : divorcer? pourquoi faire? vous n'avez pas envie de vous remarier? une fois suffit, hein? Bon! c'est à merveille... Christiane non plus. Tout va donc pour le mieux : séparez-vous, sans plus... à l'amiable, bien sûr!... qu'est-ce que je dis? pas à l'amiable : amicalement... mieux : affectueusement... ou plutôt non : ne vous séparez pas... mais laissez madame Bourron voyager... pour sa santé, là!... six mois, ou six ans... le temps qu'elle guérisse!... Qui sait? elle guérira peut-être plus tôt que nous ne croyons... et, au plus tard, dès que ses cheveux seront blancs!... Bien entendu, laissez aussi mademoiselle Bourron voyager, — pour son éducation! — avec sa belle-mère... Ah! voilà qui fermera les becs méchants! « Madame Bourron? mais c'est avec sa belle-fille qu'elle est partie! » Ça, c'est une réponse. Ni scandale, ni soupçons. Tout est bouclé. Et puis, écoutez encore, écoutez un secret, vieux Bourron : je vois pour votre Lanie, à l'horizon, un mariage... un beau, un splendide!... oui, oui : le plus magnifique fiancé, tout jeune, et de grande famille, et de grand avenir... quelqu'un, enfin!... et qui adore déjà la petite, et que la petite

ne déteste déjà pas... Chut! chut!... je n'ai rien dit, n'essayez pas de deviner. Laissez-moi seulement faire cette affaire, cette gracieuse affaire... j'y mets mon amour-propre, vous concevez : c'est ma revanche, et voilà un mariage qui me compensera l'autre... Votre fille serait comtesse, d'abord... et par la suite. qui peut savoir? le fiancé est mathématicien comme Einstein, chimiste comme Berthelot! il sera donc ministre comme Poincaré, ou maréchal comme Lyautey... Ah! ah!... voilà que vous relevez la tête... Dame, master!... votre fille, elle, peut se lancer dans les grandes alliances!... et elle ne s'en mordra pas les doigts : les trente-six ans de collège, dame, elle les a... eh oui! comptez : douze ans qu'elle a faits, elle-même... et douze ans que vous n'avez pas faits, vous, et que vous regrettez si fort de n'avoir pas faits qu'ils comptent pour vingt-quatre! vous voyez que le total y est. Bref, ça ira. Une génération de plus, master, et tant et tant de choses s'aplanissent... Si jamais un quelconque scribouillard se mêle de conter votre histoire, telle en sera, ni plus, ni moins, la moralité.

Et maintenant, Maurice de Tolly, inspecteur général de la République et ministre d'état de l'Empire Chérifien, lâchant les épaules d'Amédée-Jules Bourron, conclut tout d'un jet, presque violemment :

— Femme, fille, et le reste, cela n'a d'ailleurs pas le droit de compter, master concessionnaire, quand il s'agit d'hommes, et d'hommes tels que nous voilà, vous et moi. — Service, service! comme disent les tirailleurs. — Et le service, pour vous comme pour moi, c'est le Maroc à bâtir; notre Maroc! hardi là, s'il vous plaît! C'est au nom du grand patron, au nom de l'Africain, que je vous parle et que je vous somme de me répondre : — Vous êtes marchand de ciment? — Bon! les jetées de Casablanca ne sont pas

finies, et les terre-pleins du port ne sont pas commencés. — Vous êtes acheteur de terrains ? — Bon! les succursales françaises de Fez, de Meknez, de Marrakech attendent leurs moellons et leurs briques; et ça peut durer, si la spéculation ne s'en mêle pas, comme elle fit à Rabat et à Casa... voulez-vous laisser croupir le Maroc, comme jadis l'Algérie, indéfiniment ? — Vous êtes trusteur de journaux ? — Bon! la presse marocaine est gênée par trop d'hommes interlopes : sus ! assainissez ! — Vous faites du blé ? — Bon ! faites-en donc ! je veux dire : faites-en tout de bon, et exportez : la France vous attend, et ricane de trop vous attendre ! — Vous venez d'accaparer tous les oliviers de l'Atlas ? — Excellent ! mais où est votre huile ? master concessionnaire, gare à vous ! ce qu'on vous a donné, on peut vous le reprendre, par expropriation, pour cause d'utilité publique. — Au travail ! Le Maroc a besoin de moi. Moi, j'ai besoin de vous. Donc, hardi, master, et debout !

Bourron, d'une secousse, se leva...

XI

Quatre heures du soir ayant sonné, le paquebot *Mezzar*, paré depuis longtemps, lâcha deux coups de sirène, et dérapa. A quoi bon plus tôt ? quiconque fait route de Casa à Marseille, via Tanger, n'a pas intérêt à mouiller devant Tanger avant le plein jour. Tanger, ville internationale, donc ville morte, ignorera toujours les fiévreuses activités nocturnes de Gibraltar, d'Alger, de Port-Saïd, de Gênes, de Marseille, — et de Casablanca...

La dernière échelle fut relevée. La dernière pétrolette poussa du bord. Accoudées côte à côte à la rambarde du spardeck, justement au-dessus de la coupée, au-dessus de cette dernière échelle qu'on achevait de relever, et de « saisir » à son « poste de mer », deux femmes agitèrent leurs mouchoirs. Et deux hommes, dans la pétrolette, debout à l'arrière de la chambre, agitèrent leurs mouchoirs aussi. — Deux femmes : Christiane et Lanie. — Deux hommes : Tolly et Bourron...

Car tout s'était passé comme avait prédit, — comme avait voulu, conseillé, exigé — Tolly.

Et madame Bourron partait pour la France, par

ordre médical. Le célèbre Letmar lui-même avait prescrit ce voyage, et l'avait prescrit très long. Lanie, comme juste, accómpagnait sa belle-mère : dans tout ménage bien uni, la place des filles n'est-elle pas plutôt auprès des mamans? Bourron, lui, demeurait, comme juste encore : sa grandeur et ses oliviers l'enchaînaient au rivage, — au rivage du Maure! — Et les hommes de loi, s'il en était d'assez audacieux pour avoir flairé un divorce Bourron, en gardaient leur courte honte, et leurs espérances rentrées.

Les gens de la terrasse Excelsior, le matin même de l'appareillage, avaient pu voir, de leurs yeux, M. Bourron, madame Bourron et mademoiselle Bourron, déjeunant ensemble, en public, invités par M. de Tolly.

Et personne n'avait entendu celui-ci, répondant à l'homme de Casablanca, qui lui demandait, du ton dont on implore :

— Elle reviendra, vous croyez?...

lui répliquer, du ton dont on affirme :

— Oui, master! elle reviendra, si vous lui en donnez envie. Devenez un homme immense, voilà tout!

La pétrolette, ayant pris du large, vira de bord, et fit le tour du paquebot, en s'attardant. Les mouchoirs allaient leur train. A la fin, Tolly, brusquant le dénouement, toucha l'homme de barre à l'épaule, et l'homme de barre remit le cap sur le petit port. Bourron, cependant, les yeux fixes, regardait obstinément vers le *Mezzar*, vers le spardeck, vers les mouchoirs, qui s'agitaient toujours. Il regarda tant qu'il put, tant qu'il vit; jusqu'à ce que l'éloignement lui eût brouillé les yeux... l'éloignement, ou... qui sait? l'air vif de la pleine mer, qui souvent fait pleurer..

Larmes ou non, la pétrolette acheva tôt de disparaître. Elle se perdit dans le grouillement énorme des barques, des barcasses, des chalands, des vapeurs,

des vedettes, des teufs-teufs, des remorqueurs et des pointus...

Et on ne la vit plus. Plus du tout.

... Cependant que le paquebot, l'ancre haute et claire, abattait soudain de trois quarts sur tribord, pour gouverner droit sur la passe de deux cent cinquante mètres. Il la franchit...

Et la première lame du large le souleva mollement alors, pour le premier coup de roulis...

Or, accoudées toujours côte à côte, Christiane et Lanie regardaient toujours vers Casablanca, la très grande, — plus grande encore, au fur et à mesure qu'on s'écarte d'elle, et qu'on la découvre peu à peu tout entière... regardaient vers le port, fumant et fourmillant... et, peut-être aussi, vers la pétrolette disparue...

Et le premier paquet de mer, heurtant le paquebot à sa hanche, par bâbord devant, s'y brisa soudain; et un nuage d'embrun pulvérisé s'envola par-dessus le spardeck même.

Lors, Christiane, entourant d'un bras les deux épaules de Lanie, la voulut entraîner sous le vent, à l'abri. Mais Lanie, toute sa jeune poitrine gonflée, aspirait pêle-mêle air, eau, sel, avec ivresse.

— Oh! — cria-t-elle, et sa voix vibrait comme le chant d'un oiseau échappé de cage, — oh! ma Chérie-Chérie... restons tout de même, restons encore: c'est si bon, si bon, si bon, cette tempête-là, à respirer...

La « tempête » en cause était ce que les marins nomment « une brise maniable ». Christiane rit. Mais Lanie ne l'entendit pas rire. Elle buvait tout l'espace, à pleins poumons. Et le soleil saturait l'océan d'or pur.

— Oh! — cria Lanie encore, presque éperdue, — on

est libres, libres, libres, nous deux !... O ma Chérie-Chérie, la belle, la superbe, la splendide vie que nous allons vivre, nous deux...

Et, tout d'un coup songeuse, et rougissante, mystérieusement, elle ajouta, mais tout bas, et pour elle toute seule :

— ... Nous trois !...

Or, Christiane n'entendit pas. Mais elle devina. Et elle cessa de rire. Et son bras, autour des minces épaules qui frémissaient, se fit impérieux. Christiane, grave, entraina Lanie. Elles firent vite le tour du rouf ; et, sous le vent, dans l'accalmie qui permettait de parler à mi-voix, la femme prit à deux mains les deux mains de la jeune fille, et, tendre à la fois, et triste, anxieuse peut-être, elle murmura :

— Mon Tout-Petit, ma Lanie aimée... mon bouton de rose, épanoui d'hier soir, je sais ! je sais tout... je sais que tu vas vers ton avenir, avec une joie de première communiante. Tout est rose et bleu, devant toi, pour tes yeux... tiens ! comme ce ciel-ci...

Par bâbord devant, en effet, le ciel de cinq heures semait maintenant des rubis dans son azur...

Et Christiane murmurait encore, plus bas, plus doux :

— Tu aimes... tu te crois aimée... tu es aimée, je le crois moi-même... Et tu cours vers ton amour, de toutes tes forces, de tout ton cœur, de toute ta chair... A Dieu ne plaise que je t'abime, méchamment, ton premier, ton plus beau bonheur !... Nous réaliserons ton espoir, au contraire. Je suis ton alliée. Compte sur ta vieille amie. Mais...

Elle s'arrêta, regarda alentour. Le spardeck était désert. La brise et les embruns avaient fait place nette. Lanie seule entendait, écoutait, passionnément :

— Mais, — redit Christiane, plus haut, — mais pour rien au monde je ne voudrais que tu fusses

ingrate ni vilaine ! et je ne permettrai pas que tu quittes ta vie ancienne sans en emporter, au plus profond de toi, un très pieux, un très tendre souvenir. Ma Lanie, toi, et moi, et même celui que tu crois aimer, nous devons une reconnaissance émue à l'homme très bon, très courageux, très généreux que nous quittons. Oui !

Lanie, étonnée, mais respectueuse, regardait Christiane. Christiane acheva, les yeux vers la terre :

— Il a pu nous faire souffrir, parfois, toi, moi...

— Vous, oui ! — cria Lanie.

— Chut ! chut ! Il a fait ce qu'il a fait. Mais j'ai oublié, et tu as oublié aussi. Je veux ! il faut ! Songe que nous aussi, nous avons fait ce que nous avons fait. Et il a souffert. Et il souffre encore. Il souffrira longtemps. Il a tout de même oublié, et pardonné, et accepté... Et c'est à lui, à lui, mon Tout-Petit, que tu vas devoir ce grand bonheur que tu espères...

Alors elle se tut soudain. Car, descendant de la passerelle, maintenant que le paquebot était en bonne route, le commandant, — ce même capitaine Antonelli qui, huit mois plus tôt, avait amené Christiane de Marseille à Casablanca, et qui la ramenait de Casablanca vers Marseille, — le commandant du *Mezzar* s'approchait de ses deux passagères. Et trois passagers d'importance s'approchaient aussi.

Le vieux marin fit les présentations d'usage. Puis les passagers se groupèrent à tribord ; car, à tribord, la côte apparaissait maintenant, toute développée. Et Casablanca, avec ses terrasses, ses monuments, ses môles, ses tours, ses minarets sans nombre, montrait enfin son vrai visage de capitale opulente et orgueilleuse.

Alors le capitaine Antonelli, bonhomme et déférent, se retourna vers Christiane et vers Lanie, et tendit un bras vers la grande cité :

— Eh ! — fit-il soudain, hochant la tête : — cette ville-là, parbleu ! vous avez le droit, toutes deux, d'en être un peu fières !... Dame ! il y a quinze ans, pas plus, rien n'existait de cela ! — rien, ce qui s'appelle rien : à peine un pauvre tas de masures... Aujourd'hui, voyez ! — C'est un miracle . le miracle de l'énergie, de l'audace. de l'obstination et du travail. — Rudes hommes, ceux qui ont fait ce miracle-là ! Votre mari, en est, madame, et votre père, mademoiselle...

Or, souriant et s'inclinant, Christiane et Lanie, toutes deux, se sentirent fières...

Rabat, Paris, 1921 1922.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

160
150
310



